

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
légendes du**

Luce Bosquet

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

LUCE BOSQUET

CONTES ET LÉGENDES DU DAUPHINÉ



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DU DAUPHINÉ

Par
Luce Bosquet

Illustrations de Beuville
Éditeur : NATHAN

Ufon le Dauphin et ses frères



L y avait une fois un roi qui s'appelait Gothard et une reine qui s'appelait Furca. Ils s'aimaient tendrement, mais les années passaient et un enfant manquait à leur bonheur. Comment être heureux sans un petit enfant qui joue près de vous sur le tapis, vous questionne sans cesse et veut découvrir le monde ?

Ils se décidèrent enfin à aller consulter en cachette le docte Renaud, très instruit en sciences occultes. Ils se vêtirent en paysans, puis, de nuit, munis chacun d'une lanterne et d'une boussole, par une porte dérobée du palais, ils gagnèrent le bois tout au fond duquel habitait Renaud. Au petit matin, les pieds en sang, transis, apeurés par les loups croisés en chemin, ils atteignirent la cabane de branchages où habitait l'ermite.

À leur arrivée, le saint homme était en prière. À genoux, tournant le dos à l'entrée, il baissait la tête. Gothard et Furca ne virent que de longs cheveux le couvrant jusqu'à la ceinture, deux mains maigres et longues aux veines très bleues. Les mains parfois montaient vers le ciel. L'ermite marmonnait des paroles que les visiteurs ne comprenaient pas, probablement de l'hébreu.

Silencieux, Furca et Gothard attendaient, debout à l'entrée de la cabane, la fin des oraisons.

Au bout d'une heure, Renaud se retourna enfin et se mit à sourire :

« Pourquoi ces pauvres vêtements ? Je devine bien qui vous êtes », dit-il, « et je sais pourquoi vous venez. »

Il les fit asseoir sur un tronc d'arbre et leur tint longuement la main.

Le roi et la reine pouvaient à peine soutenir l'éclat des yeux du

vieillard, des yeux si aiguisés et si perspicaces qu'ils lisaient votre âme comme un livre, qu'ils lisaient aussi les desseins de Dieu.

Enfin l'ermite dit solennellement :

« Votre désir sera exaucé trois fois : des trois fils qui vont vous naître, l'un régnera sur les airs, l'autre sur la terre, le troisième sur les eaux. Retournez dans votre royaume, mais prenez garde aux mauvaises rencontres qui cachent peut-être des génies malfaisants. »

Puis il les baisa au front et leur donna congé.

Tout réjoui par cette heureuse prédiction, le roi et la reine gambadaient sur le chemin du retour. C'était si bon de pouvoir s'ébattre librement à l'abri des courtisans, sans cette pesante couronne.

Mais la reine Furca, peu habituée aux longues marches, tomba vite de lassitude et le palais était encore à six lieues. Alors le roi lui prépara avec soin un lit de feuilles sèches.

À peine allongée, la reine souffrit de morsures cruelles. Hélas ! Une fourmière était dissimulée sous les feuilles. Le roi extermina du talon autant de fourmis qu'il put, mais les bestioles revenaient toujours, si bien qu'ils durent repartir.

L'heure passait et la reine ne tarda pas à avoir faim. Le roi battit les broussailles et ne trouva qu'un roitelet qu'il pluma sur-le-champ. Dans la rivière il ne put qu'attraper un minuscule poisson. Mal rassasiés, ils reprirent tous deux le chemin du château et regagnèrent la chambre royale.

La prédiction de l'ermite se réalisa. Peu après son voyage, la reine attendit un enfant. Déjà le peuple se réjouissait de la venue d'un héritier royal et des festins qui accompagneraient un tel événement. La délivrance de la reine approchait chaque jour et les cadeaux affluaient au palais. Le roi d'un état voisin offrit un berceau richement sculpté de visages d'anges. Les yeux des anges étaient figurés par des pierres précieuses, leurs cheveux par des rayons d'or. Les bonnets richement brodés, les petites chemises de toile transparente comme un rêve, les médailles finement gravées s'accumulaient.

Hélas ! Le prince royal tant attendu ne fut qu'un aiglon pas plus gros que le poing, un aiglon tout crochu qui becquetait méchamment sa mère. Le roi et la reine pleurèrent. Ils comprenaient le sens des paroles du magicien : « le premier régnera sur les airs ». Ils l'appelèrent « Édouard l'Aigle ».

On fut obligé de mettre Édouard en cage car il était vraiment trop turbulent. Et même en cage, il ne donna aucune satisfaction à ses parents. D'un coup de serre il déchirait les robes des dames qui passaient et déplumait les chapeaux des courtisans. Furca se désolait. Elle se décida enfin à reléguer Édouard en pleine montagne dans un vieux château fort.

Dans le cours de l'année qui suivit, la reine donna encore des espérances de maternité. Le peuple attendait avec impatience la naissance d'un enfant royal, normal cette fois. Furca se voyait déjà mère d'un petit humain aux joues roses, affectueux et joueur, un petit humain qui se laisserait bercer avec de douces chansons.

Hélas ! Elle fut une seconde fois déçue ! Alors que les plus doctes médecins entouraient l'alcôve royale, un grognement en sortit et la reine mit au monde le plus bel ourson de la création.

Le roi et la reine pleurèrent. Ils comprenaient le sens des paroles du magicien : « le second régnera sur la terre ». Ils l'appelèrent « Albert l'Ours ».

Albert avait un pelage lustré et un amour excessif du miel. À peine né, il mit à sac toutes les ruches du palais. C'était une bonne nature, mais un peu voleuse et grognonne. Furca était inconsolable. Bientôt elle ne put supporter la vue d'un fils chapardeur et le relégua dans la montagne avec Édouard l'Aigle.

L'année suivante, comme la reine annonçait timidement au roi qu'elle allait être mère pour la troisième fois, personne n'osa se réjouir. En effet, le troisième enfant parut sous la forme d'un gentil cétacé de l'espèce *Delphinus*, qui était fort réussi pour un poisson.

Le roi et la reine pleurèrent, de plus belle. Ils comprirent le sens des paroles du magicien : « le troisième régnera sur les eaux ». Ils l'appelèrent « Ufon le Dauphin ».

Ufon évoluait joyeusement dans le bassin, faisant peur aux poissons rouges qu'il ne dévorait que très rarement. Les sept couleurs de l'arc-en-ciel jouaient sur ses écailles et la reine, malgré sa déception, ne se lassait pas de le contempler. Parfois, au moment de son repas, il se cachait sous une grosse pierre et les dames d'honneur le cherchaient en vain.

« Ufon ! Ufon ! Où es-tu ? »

Et quand Furca commençait à être inquiète, le dauphin sortait de sa cachette en exécutant une cabriole qui éclaboussait un peu les Dames, mais les faisait beaucoup rire.

Malheureusement, Ufon grandit et, de minuscule dauphin, devint un énorme poisson qui était aussi peu à l'aise dans un bassin qu'une daurade dans une cuvette. À regret, sa mère le relégua dans un lac montagnard près du château de ses frères.

Après le départ d'Ufon, le roi Gothard et la reine Furca allèrent trouver à nouveau le docte Renaud et lui contèrent leurs malheurs.

« N'avez-vous pas écrasé une fourmilière, tué un oiseau, mangé un poisson ? Pour ces trois raisons, un génie malfaisant vous a donné pour fils un ours, un aigle, un dauphin.

« Je ne puis tout seul rompre les enchantements perfides qui ensorcellent vos trois enfants », dit Renaud, « mais ceux-ci reprendront

leur forme humaine quand une princesse jeune et belle leur dira : Je vous aime ».

En attendant, les trois bêtes royales vivaient toujours reléguées dans ce château perdu. Elles y passèrent leur enfance sous la surveillance de sévères gardiens.

Édouard l'Aiglon, de plus en plus vigoureux, cognait de la tête et des ailes contre les barreaux de sa cage. Il aurait tant voulu connaître les hautes cimes et fendre l'air à tire-d'aile !

Albert l'Ours était las de sa corde qui n'avait que deux mètres de jeu. Il se rongait les pattes en songeant avec mélancolie aux belles promenades en forêt, aux fourmis si tentantes, au miel sauvage dont les grosses pelotes sont cachées sous la mousse.

Ufon s'ennuyait dans ce lac montagnard dont il connaissait la moindre pierre. Il savait par cœur le nom de tous les poissons qui l'habitaient. Il avait maintes fois exploré les gouffres. Au printemps, il avait bien un peu courtoisé une truite, mais il s'en lassa, car elle manquait par trop de conversation.

Le désir de liberté des trois frères se faisait chaque jour plus pressant et c'est Édouard l'Aigle qui, le premier, eut l'audace de briser les barreaux de sa cage et de s'envoler.

Un matin, ivre de liberté, il survola les cimes de la chaîne Belledonne et fit connaissance avec tous les grands oiseaux carnassiers de la montagne. Malheureusement, il ne tarda pas à avoir des démêlés avec un grand aigle qui voyait ce touriste d'un mauvais œil. Ce grand aigle lui administra une terrible correction.

Alors le pauvre Édouard passa sa convalescence dans la vallée, où les oiseaux de cette espèce ne se rencontrent guère. La plus grande partie de la journée, il se chauffait au soleil sur les bords de l'Isère. Les plumes arrachées par le grand aigle commençaient déjà à repousser, les plaies étaient cicatrisées, quand un oiseleur qui se promenait sur les bords du fleuve eut tôt fait de l'attraper dans son filet.

« Hélas ! », dit Édouard, « c'est une seconde captivité qui commence ! » En effet, le pauvre aigle resta quelques jours en cage à Grenoble dans la boutique malodorante de l'oiseleur. Et puis le voisinage des perruches et des serins était fort humiliant pour un aigle !

Édouard souffrit mille maux jusqu'au jour où un puissant monarque, amateur d'oiseaux, acheta Édouard tout content de changer d'air.

Transporté à la cour du monarque, Édouard fut installé dans les jardins du château. Sa cage dorée, entourée des fleurs les plus rares, était très spacieuse. Argovie, la fille du monarque, s'était prise d'une grande passion pour le bel oiseau qu'elle caressait sans cesse.

« Que ce bel oiseau n'est-il un prince, je serais contente de l'épouser », dit-elle un soir.

À ces mots le prince Édouard prit forme humaine.

Un chevalier de belle prestance, au corps bien moulé, s'inclina devant Argovie et lui demanda sa main. Le mariage fut célébré le mois suivant et le premier soin d'Édouard fut de bâtir une ville appelée Aarburg ou ville de l'Aigle.

Albert l'Oursou devenant ours prit la clé des champs comme son frère, mais fut vite capturé par un monstre de bêtes savantes. Albert était fort, agile, savait saluer et danser. Un jour que le monstre de bêtes exhibait son ours à la cour d'un Rhingrave qui s'ennuyait à mourir :

« Cet ours n'a d'une bête que l'apparence », dit Constance, la fille du Rhingrave, « quelque prince aimable ne serait-il caché sous la fourrure ? »

Alors Albert prit forme humaine et épousa vite la belle Constance. Son premier soin fut de bâtir une ville appelée Berneburg, ou ville de l'Ours.

Ufon le Dauphin, ses deux frères partis, fut en proie à un grand désespoir, un désespoir à s'en arracher les écailles. Il suffoquait de rage sous la surveillance des gardiens, qui redoublaient de vigilance autour du lac et commençaient même à planter des piquets.

Enfin, muni de provisions laborieusement amassées, du lac montagnard, Ufon gagna une cascade puis un grand fleuve dont les eaux bondissaient vers la mer. Le dauphin se prélassait dans le cours tranquille du fleuve, mais il se demandait comment lui, pauvre jouet des vagues, arriverait à se faire aimer d'une princesse.

Le long du fleuve le paysage était très doux. La vigne courait sur les coteaux, alternant avec des jardins en terrasses plantés de fleurs merveilleuses. On apercevait des maisons blanches et spacieuses. Sur le fleuve même des barques pavoisées glissaient.

Ces barques étaient pleines de musiciens et de jeunes filles. Une des jeunes filles était plus belle que les autres, plus douce et plus gracieuse. C'était la princesse Vienne, dont on fêtait l'anniversaire.

« Vive notre princesse, la belle Vienne ! Qu'elle vive ! Qu'elle vive ! » criait-on de tous côtés.

La princesse plongeait ses mains dans un vaste coffre rempli d'or et d'argent, puis faisait pleuvoir les piécettes sur les musiciens et sur la foule massée sur la rive.

Elle s'amusait beaucoup, souriant aux convoitises des uns, aux déceptions des autres. Elle se penchait pour suivre leur mimique.

Elle se pencha tant et si bien, que tout à coup on l'entendit tomber dans l'eau avec un grand cri. L'effroi était général. Rhodanus, le père de la princesse, jura qu'avec la main de Vienne il donnerait son royaume à quiconque, prince, chevalier ou manant, sauverait sa fille des eaux.

Deux princes quittèrent vivement leur armure et fouillèrent le

fleuve... vainement. Les chevaliers et leurs hommes d'armes les imitèrent... vainement.

Rhodanus pleurait, silencieux, quand il aperçut au loin sur le fleuve une forme blanche et vaporeuse. Cette forme remontait le fleuve sur une barque légère, accompagnée par un magnifique dauphin aux nageoires écarlates, son sauveur.

Vienne se jeta dans les bras de son père et lui rappela la promesse faite devant tout son peuple.

« Cependant, ma fille, tu ne peux épouser un poisson », dit Rhodanus. Alors Ufon prit forme humaine et épousa vite la belle Vienne. Son premier soin fut de bâtir une ville à laquelle il donna le nom de Vienne.

Il acquit par la suite une vaste contrée qu'on appela Dauphiné.

Vous connaissez les armes de cette province ? Un petit dauphin d'or et d'argent qui rappelle pour l'éternité la forme première du fils de Gothard et de Furca.

Le désert de Misoen



CONNAISSEZ-VOUS le désert de Misoen ? Ses montagnes sont toutes nues et pelées, ses plateaux couverts de pierrailles et d'arbustes chétifs. Le voyageur peut y marcher de longues heures sans rencontrer un être humain et les grailles(1) elles-mêmes y meurent de solitude.

Mais ne croyez pas que ce pays ait toujours été si désolé. Du temps des Gaulois il était riant, avec de gros pâturages et des cascades un peu folles. Les lacs miraient les chamois. Les haies offraient des baies rouges aux enfants et des pruneaux, des mûres, des noisettes selon la saison. Il y avait même une belle forêt sacrée pleine de chênes noueux que les Gaulois adoraient.

Ces Gaulois étaient de beaux hommes solidement taillés. Ils se tenaient très, droits et avaient le regard farouche. Ils étaient vêtus d'une sorte de pantalon, les braies, d'une courte tunique et d'un manteau écarlate. Leur grande chevelure, qu'ils teignaient en roux et laissaient flotter sur les épaules, leur donnait encore plus de noblesse.

Au-delà de la forêt sacrée vivait une peuplade de nains, de pauvres petits être rabougris et chétifs, pas plus hauts qu'une courge.

Les Gaulois n'aimaient pas les nains. Les nains n'aimaient pas les Gaulois. Pourquoi ? L'histoire ne le dit pas, mais les Dauphinois pensent qu'ils se jalousaient mutuellement. Les Gaulois enviaient l'agilité, l'adresse et l'intelligence des nains, tandis que ces derniers enviaient leur haute taille et leur force.

C'était merveille que de contempler ces petits êtres malins empressés à satisfaire tous les désirs de leur Reine Baraca, la douzième de ce

nom.

La Reine avait-elle envie de manger du lièvre ? Aussitôt trois de ses petits sujets partaient pour la chasse.

Tandis que deux nains armés jusqu'aux dents surveillaient les issues d'un terrier, un troisième larron venait au bon moment donner ce qu'on a appelé plus tard « le coup du lapin ». Puis la bête était triomphalement portée au palais et dépecée devant une foule admirative.

Alors les cuisiniers préparaient de savoureux gigots de lièvre à la broche.

Quel plaisir de voir tout ce petit monde chantant joyeusement autour du feu de brindilles tandis que le gigot répandait un fumet délicieux ! Et puis on mordait à belles dents en faisant gicler le jus dans l'œil du voisin.

Le lendemain, les restes du gigot étaient accommodés en beignets. Les enfants s'en régalaient au risque d'avoir des aigreurs d'estomac. Au dessert on partageait une baie en quatre, en offrant toujours aux parents ou aux frères aînés le côté de la queue. Ils ne badinaient pas avec les bons usages.

Un jour, un sujet maladroît envoya par mégarde un pépin dans l'œil de la Reine Baraca. Il fut banni pour trois lunes et fouetté jusqu'au sang avec un balai de myrtille. La pauvre Reine eut l'œil violacé et dut porter de longs mois un bandeau humide.

La Reine Baraca était aimée et respectée de chacun. Elle avait à vrai dire fort peu à gouverner. Les champs étaient à tous et comme les nains n'étaient pas assez civilisés pour connaître l'argent et les dettes, ils ne se disputaient pas. Ne laissant pour tout bien que leur corps à leurs héritiers, jamais de querelle ne s'élevait entre eux. De mémoire de nain on n'avait pas connu de guerre. Ces petits hommes étaient trop faibles pour attaquer qui que ce fût et trop malins pour qu'on les attaquât.

Les femmes avaient toujours gouverné chez les nains. Elles commandaient les chasses, présidaient les banquets. Leurs maris se contentaient de besognes plus basses, où l'intelligence n'entrait pas en jeu, telles que balayer, fumer la terre ou sarcler.

Guelsh, le Prince consort, secondait la Reine Baraca de son mieux. C'était un être doux, discret, effacé, qui n'apparaissait guère qu'aux cérémonies officielles. Ces jours-là, il arborait, comme la Reine, une longue pelisse faite d'une seule peau de lapin blanc élevé spécialement à cet usage.

De l'union de Baraca XII et de Guelsh, trente-sept petits princes étaient nés. Hélas, ils ne faisaient pas l'orgueil de leurs parents. Ils étaient si maigriots, si pâles, si ridiculement petits que, lorsque la Reine ou le Prince consort les contemplaient, ils ne pouvaient retenir

leurs larmes.

Quand les trente-sept frères et sœurs s'ébattaient dans le bois sacré, c'était toute une histoire pour les rassembler. Les serviteurs avaient beau s'époumoner à crier :

« Ratagon ! Bartok ! Brisca ! Marjolaine ! Pata ! Witt ! Menoula ! Astérie ! Jémina !... »

Il y avait toujours un petit prince caché sous une feuille de fraisier ou un autre qui chevauchait une graminée et se faisait passer pour un hanneton. Jamais on ne vit si malins petits princes.

Un soir, après avoir déposé un baiser sur les trente-sept petits visages camus, comme la Reine et le Prince consort s'apprêtaient à quitter leur chambre : « notre race dégénère, ma pauvre Baraca », dit Guelsh les yeux voilés de larmes. La couronne en arrière, les vêtements en désordre, il s'était laissé aller sur un coffre. Tout en lui exprimait le découragement, la lassitude.

« Hélas ! mon pauvre ami », dit Baraca XII. « C'est pour moi un tourment perpétuel, comme si trente-sept javelots me perçaient le cœur. Depuis longtemps, d'ailleurs, je veux te parler d'un projet qui redonnera vigueur à notre race. Et Nénuphar(2), en son immense sagesse, me l'a d'ailleurs conseillé. »

« Quel projet ? » interrogea Guelsh.

« Je veux échanger Pata, la plus malingre de mes filles, contre une belle petite Gauloise que nous éduquerons à notre mode. Elle sera Reine après moi et son sang régénérera la tribu des nains... »

« Comment faire ? » dit le Prince consort, en s'arrachant les poils de barbe qui commençaient à blanchir.

« Fais-moi confiance et suis-moi », répondit la Reine.

Alors ils enveloppèrent la petite Pata dans une peau de daim, et à la faveur de la nuit, ils quittèrent le palais à pas de chat. À l'écurie ils sellèrent Véloce, le plus rapide de leurs lévriers, l'enfourchèrent et traversèrent le bois sacré. Un hululement glaça leur sang et Véloce accéléra son trot.

Quand ils eurent traversé le bois, les maisons des Gaulois se profilaient à la clarté de la lune. Baraca sauta de son lévrier avec l'enfant. « Guelsh », dit-elle, « attends-moi, et si tu ne me vois pas revenir, ne me cherche pas. Tu diras à nos frères que j'ai disparu. »

Alors, très doucement, sans faire plus de bruit qu'une petite souris, elle courut à la plus proche cabane. Son cœur battait follement. Point de porte. Elle pouvait entrer. Des corps jonchaient le sol.

Un vieillard puissant ronflait sur une litière, ses longues moustaches encore dégoulinantes de jus de sanglier. Un grand homme roux reposait près d'une jeune femme aux longues tresses. Sur une mignonne litière à la paille fraîche, le pouce engagé très loin dans la bouche, un beau bébé tout rond, tout blond, tout rose, dormait

paisiblement.

Alors Baraca XII posa sa fille dans la mignonne litière et se saisit du pesant bébé gaulois qui ne se réveilla point. Comme il était lourd, ce bébé ! Il rompait les bras de la Reine. Elle eut bien peur en quittant la cabane ; son pied heurta un objet rond et métallique, sans doute un bouclier qui traînait par là, et elle faillit tomber. Le bruit fit mugir le vieillard. Par un miracle de volonté, la Reine se redressa et le vieillard, se retournant sur sa litière, continua des rêves agités.

Épuisée, à demi étranglée par les bras du bébé gaulois, Baraca rejoignit Guelsh, fou d'anxiété, à l'orée du bois.

Le malheureux labourait la mousse du talon et se rongait l'ongle jusqu'à la lunule.

« Te voilà. Enfin ! » dit-il, la voix étranglée de sanglots.

Après avoir attaché l'enfant sur l'arrière-train du lévrier, le couple royal s'en revint au petit trot.

La petite Gauloise, car c'était bien une fillette, ne se réveilla qu'au Palais. Elle souriait avec une jolie fossette et faisait l'admiration de ses trente-six nouveaux frères et sœurs qui l'appelaient « le Bébé Géant ».

« C'est curieux », disait Witt, « elle est presque aussi grosse que le Prince consort, notre père, et elle ne marche pas. »

« Quel appétit ! » disait Marjolaine. « Elle boit plus de lait que nous trente-six réunis. »

Cette petite Gauloise était vraiment facile. Elle gazouillait sans cesse, tendait la main vers les fleurs et les oiseaux et riait pour un rien. Quand ses nouveaux frères lui chatouillaient l'oreille avec un épi, sa gaieté n'avait plus de bornes.

L'après-midi, à l'heure de la sieste, alors que bêtes, gens et cigales reposaient au Palais, la Reine Baraca crut entendre au-delà de la forêt sacrée des sanglots sourds. D'abord ce ne fut qu'une plainte continue, monotone, étouffée, puis la plainte devint plus haute, précise, déchirante.

« Guelsh, mon Prince, n'entends-tu rien ? »

« Non, ma Reine, je n'entends que les feuilles de chêne qui bruissent dans le vent. »

La Reine, le visage baigné de pleurs, se dressa sur son séant.

« Guelsh, mon Prince, n'entends-tu pas des pleurs au loin ? »

« Non, ma Reine, que le vent dans les feuilles de chêne, ou peut-être, une plainte très vague, très lointaine. Le petit de quelque louve qui aura perdu sa mère. »

« Guelsh ! je souffre comme une louve. Guelsh ! c'est mon petit que j'entends, c'est Pata qui nous appelle. »

En effet, c'était bien la pauvre petite Pata qui se réveillait dans la cabane en poussant des cris affreux. Ces géants de Gaulois l'affolaient. La jeune femme aux longues tresses s'évanouit en voyant son gros

bébé blond transformé en un petit être brun, rabougri et pleurard.

Quand elle revint à elle, la pauvre Gauloise fut persuadée que c'étaient les esprits qui lui envoyaient cette épreuve. Alors elle soigna l'enfant avec tendresse, lui fit sa toilette, changea sa litière et lui donna du lait.

Le bébé vagissait si fort que tout le village en était assourdi. Le grand-père gaulois, celui qui ronflait la nuit de l'enlèvement, persuada sa bru que des sorciers avaient métamorphosé son enfant. Il accusait les nains au pouvoir magique qui vivent au-delà de la forêt sacrée.

Cependant, la journée avançait, et Pata, rouge et convulsée, criait de plus belle.

À la tombée de la nuit, quelle ne fut pas la surprise des Gaulois en voyant sortir de la forêt un petit chariot traîné par six lévriers richement harnachés. Couchée sur des peaux de bêtes, la petite Gauloise reposait en gazouillant. Derrière elle, Baraca et Guelsh chassaient les mouches pour se donner une contenance.

Baraca se jeta aux pieds de la Gauloise.

« Redonne-moi mon enfant, reprends le tien et pardonne-moi. »

La Gauloise riait et pleurait à la fois en cajolant sa petite fille.

En voyant ses parents, Pata cessa de pleurer. On la hissa sur le chariot et les lévriers, ventre à terre, regagnèrent la forêt. Ils étaient arrosés d'une pluie de cailloux lancés par les femmes gauloises qui grondaient : « voleurs d'enfants, sorciers... »

Le soir, les Gaulois revinrent de la chasse par petits groupes d'une dizaine d'hommes. Tout le jour ils avaient chassé le sanglier, l'ours et le renard. Dans chaque groupe, les plus vieux, les plus respectés, marchaient en tête d'un pas lourd et égal. De part et d'autre de leurs lèvres pendaient de longues moustaches grises. Ensuite venaient les plus jeunes qui portaient sur une civière les victimes sanglantes.

Ils étaient fourbus, mais heureux. La chasse avait été bonne.

En arrivant près du village, les femmes et les enfants venaient à leur rencontre. Les femmes parlaient avec de grands gestes et semblaient très excitées. Arrivées près des chasseurs, elles caquetèrent toutes à la fois.

« Les nains en chariot... l'enfant retrouvé... ont demandé pardon... des sorciers... lancé des pierres... les lévriers couraient... »

Il fallut les faire taire et une seule d'entre elles fut priée de raconter l'affaire.

Alors les hommes écumèrent de rage. Oubliant les fatigues de la journée, ils fourbirent leurs armes. Ils entonnèrent de furieux chants de guerre, brandirent leurs glaives qui resplendissaient aux derniers feux du soleil et quittèrent au pas de course leur village.

Baraca XII et Guelsh redoutaient bien la vengeance des Gaulois.

Aussi postèrent-ils des sentinelles dans le bois, des nains vêtus de

feuillage qui faisaient le guet à la cime des arbres. Leurs yeux vifs ne se distinguaient pas de ceux des oiseaux.

Les sentinelles ne restèrent pas longtemps dans le bois. Chacune chevauchant son écureuil, elles sautèrent jusqu'au palais annoncer l'arrivée des Gaulois.

La Reine Baraca fit preuve d'une maîtrise de soi peu commune. Elle organisait tout, prévoyait tout, assignait à chacun sa tâche sans affolement. Il fallait faire vite. On entendait déjà le grondement des Gaulois. Les nains entassèrent jarres, provisions et vêtements sur les chariots attelés aux lévriers et coururent de toutes leurs petites jambes vers le bois sacré.

Quand, fermant la marche, le chariot royal quitta le village nain, on apercevait déjà les casques pointus de l'ennemi.

« Dispersons-nous », criait dans le bois la Reine Baraca. « Plus nous serons dispersés, plus nous serons difficiles à atteindre. Nous avons de la chance d'être petits. »

Les Gaulois, furieux de ne trouver personne, éventraient du pied les maisons, saccageaient à plaisir les jardins en terrasse soigneusement entretenus par tous les enfants de la tribu des nains.

« Ils sont dans le bois sacré », cria le vieux chef gaulois. « Tous au bois sacré. » À leur galop se mêlaient des hymnes guerriers.

Le bois sacré était silencieux et leur fit croire un moment à l'absence des nains, quand un Gaulois tomba en arrière avec un grand cri. Une fléchette de très petite taille, mais combien acérée, l'avait atteint au cœur. Les Gaulois regardèrent autour d'eux. Nul bruit dans les branchages. Ils ne virent qu'un écureuil grimaçant au faîte d'un arbre. Quand ils lui décochèrent une flèche, l'écureuil était déjà loin.

Alors ces guerriers si audacieux devinrent craintifs et tremblants.

« Ce sont les esprits qui nous attaquent », dirent-ils en pleurant. « Nous voulons bien lutter contre les nains, mais nous sommes impuissants contre les esprits. »

À peine avaient-ils prononcé ces paroles qu'une pluie de projectiles leur meurtrit le visage et les épaules : des cailloux tranchants, des liquides brûlants, des branches épineuses mêlées à des orties. Chaque projectile n'était pas meurtrier en lui-même mais l'intensité de l'avalanche les aveuglait, les abrutissait, les meurtrissait. En même temps, des crochets de fer, actionnés par des mains mystérieuses, soulevaient les casques des guerriers. Ces mêmes casques lancés avec violence de haut en bas sur les crânes roux y faisaient d'affreuses blessures. Alors les Gaulois déguerpirent à toutes jambes dans la direction du village nain saccagé.

« Les esprits ! » bégayaient-ils, « les esprits ! »

Un des Gaulois, qui n'avait pas été blessé, revint sur ses pas en direction de la forêt. Il fit un tas de brindilles, chercha deux silex et

mit le feu au bois. Quand il rejoignit ses compagnons, une longue flamme léchait un sapin. Le vent soufflait. La forêt tout entière se mit à crépiter et les arbres, tordus par la chaleur, brûlaient comme des torches. Alors commença la lente agonie des nains dont les petites âmes montaient, montaient toujours plus haut avec d'effroyables gémissements.

De la forêt sacrée, le feu gagna les terres habitées par les Gaulois, et tout le pays de Misoen fut transformé en cette région pelée, pauvre et pierreuse.

« Désert comme Misoen », disent les vieilles gens du Dauphiné, et leurs yeux expriment une grande détresse.



La chambre de la serve



Un jour qu'en Oisans je traversais la prairie de Brandes et les ruines de sa ville morte, une vieille légende qu'on me contait lorsque j'étais enfant me revint à la mémoire.

Je voulais revoir de mes propres yeux le cadre du récit et m'engageai, au péril de ma vie, car les éboulements sont fréquents, dans une galerie conduisant aux souterrains du château. Respirant à peine, je parvins à me glisser jusqu'à une loge située dans les bas-fonds de la tour ; c'était la chambre de la Serve. Voici la légende, telle que ma grand-mère me l'a contée.

Le Dauphin Guy venait souvent en Oisans chasser le loup, l'ours, le chamois et le coq de bruyère. Un jour qu'au village de « La Garde », le Dauphin faisait halte, il aperçut une jeune fille belle comme le jour. Les reflets du soleil jouaient dans ses cheveux blonds ; sa grande cape noire la couvrait toute. À peine si l'on apercevait les mignons sabots courant sur les chemins pierreux.

Le Dauphin l'aima ; la jolie serve ne se doutait pas que, sous ce costume d'archer montagnard, se cachait un illustre Prince. Elle était ensorcelée par les serments d'amour de Guy et toutes les délicieuses attentions qu'il lui prodiguait.

Avec le temps leur amour devint plus solide et plus farouche, mais le jeune Dauphin ne pouvait épouser une serve. Il se résigna enfin à lui avouer son rang, la suppliant de ne pas le repousser parce qu'il était un puissant seigneur. La pauvre petite crut mourir en pensant au destin sombre qui l'attendait, à la honte qui, seule, pouvait accompagner un tel amour.

Un soir qu'ils cheminaient dans le sentier de la Sarène, « m'aimes-tu bien ? » demanda le Prince.

La jeune fille resta muette de stupeur devant une telle question.
« Vous le savez bien. »

« Plus que ton père, ta mère, tes frères, tes sœurs ? »

« Bien plus que mon père et ma mère, que mes frères et mes sœurs », répondit-elle en se voilant le visage.

« Plus que tes chèvres ? » – « Plus que mes chèvres ! »

« Plus que ton village, plus que tes amis ? »

« Plus que mon village, plus que mes amis ! »

« Plus que ta liberté ? »

« Plus que ma liberté », répéta-t-elle très lentement, d'un accent solennel.

« Veux-tu ne jamais te séparer de moi et passer pour morte auprès de tous ceux qui t'ont connue ? »

« Je veux tout ce que vous voudrez, pourvu qu'il me soit permis de toujours vous aimer. »

Il lui proposa un plan de vie qui eût fait reculer toute autre femme moins ardemment éprise, une vie dont la perspective me fit frissonner quand je parvins à la chambre souterraine. Guy lui offrit de demeurer dans cette prison située au bas-fond de la tour et elle s'y installa le soir même.

Le lendemain, on retrouva sur les berges de la Sarène un petit sabot et une cape noire. On les reconnut comme appartenant à la jeune fille. Les uns la crurent emportée par le courant, les autres dévorée par les loups, mais tous la crurent morte.

Le Dauphin n'avait confié son secret à personne. Il portait lui-même à la recluse sa nourriture quotidienne ; il se complaisait dans ce doux et terrible mystère.

La belle serve oublia désormais l'expression de tous les visages de sa famille. Le seul visage humain qu'elle connût fut celui de Guy.

Quelles pensées occupèrent les longues heures de réclusion de la jeune fille ? Ne regretta-t-elle jamais d'avoir sacrifié sa famille à un amour si égoïste et si dévorant ? Ne versa-t-elle pas des larmes d'ennui ? des larmes de remords ? Personne ne le sut.

Un soir, le Prince dut partir rapidement pour repousser le Comte de Savoie qui avait déjà pénétré très avant dans le Dauphiné, s'emparant du pont de Beauvoisin. Il se fortifiait dans le château de la Perrière.

Guy dut revêtir sa cotte de mailles à la hâte sans avoir le temps de baiser son amie au front. Il devait mourir peu après sous les murailles du château de la Perrière, frappé par une flèche empoisonnée du Comte de Savoie. Il expira en prononçant le nom de la belle serve.

Ce n'est que sous le règne des successeurs de Guy que, par hasard, on découvrit la chambre souterraine. Une femme très blanche, très

jeune, très belle y dormait. On l'eût crue vivante, tant la mort avait respecté son visage.

Et voilà pourquoi un Dauphin s'était pris de passion pour ce château de Brandes, humble retraite montagnarde qui lui semblait le plus beau de tous ses palais. Et voilà pourquoi les habitants de l'Oisans, moins audacieux que moi, ne s'aventurent pas dans les ruines du château de Brandes. Ils ont peur de rencontrer le spectre de la belle serve.

Abdul Jeid, le dernier émir(3)



BDUL JEID était riche. Il possédait tant d'or, d'argent et de pierres précieuses dans ses coffres que leur vue faisait pâlir le soleil, tant de châteaux que les compter fatiguait, tant de tapis de haute laine que mille serviteurs ne suffisaient pas à les parer des mites, tant de femmes qu'il retenait difficilement leur nom. Sa cour était brillante et lettrée. Il aimait s'entourer de doctes médecins, de mathématiciens sévères, d'astronomes familiers de la lune, de joueurs d'échecs astucieux et de poètes à la langue fleurie.

Nonchalamment accoudé sur sa natte couverte d'étoffes soyeuses, tandis qu'il feuilletait les manuscrits précieusement enluminés de sa bibliothèque, les poètes accompagnés de leur cithare lui chantaient doucement :

« Louanges à Allah qui a créé les deux merveilleusement suspendus sur nos têtes.

« Louanges à Allah qui a orné le front de la jeune fille de boucles ondoynes.

« Louanges à Allah qui a orné de neige scintillante les hauts sommets.

« Louanges à Allah qui a mis l'endurance aux pattes des mulets... »

Puis il se promenait dans ses jardins parmi les jasmins odorants et les fleurs de l'amandier. La pourpre et l'amarante festonnaient les parterres où les fleurs des Alpes se mêlaient à celles de l'Arabie. Des jets d'eau murmuraient doucement dans les vasques de mosaïque.

Tard dans la nuit, à la lueur des torches de résine, l'Émir faisait miroiter les diamants richement sertis qu'un orfèvre lui tendait sur un coussin de velours grenat.

Et pourtant l'Émir n'était pas heureux. Il avait soif de richesses toujours plus grandes. L'ambition rongea son cœur.

Quand, faisant rouler de droite à gauche ses petits yeux perçants, il donnait des ordres cruels, tous les serviteurs tremblaient.

« Faites savoir à mes serfs que désormais j'exige dix mesures de blé supplémentaires par tête d'habitant.

Faites tripler les redevances des marchands de Lyon et de Vienne qui traversent mes routes pour se rendre, en Italie... »

Les pauvres marchands devaient faire un long détour pour éviter les terres de l'Émir. Arrivés en Italie, ils étaient trop las pour mener à bien leur négoce. Les échanges entre les Francs et les Lombards en pâtissaient.

Les marchands vinrent se plaindre à Charlemagne. Leurs doléances soulevèrent chez le bon Empereur chenu une juste colère.

Les veines de l'Empereur se gonflèrent, le sang afflua à ses vieilles joues, les poils de sa barbe se hérissèrent. Il arpenta la salle en criant vengeance.

Il appela son neveu Roland. À la vue du preux au visage clair et au corps bien moulé, l'Empereur sentit naître en son cœur un grand espoir.



Quand Roland partit combattre l'émir...

Roland frémit de joie à la pensée de combattre l'infidèle et voulut partir sur l'heure exterminer le maudit Sarrazin. Cette ardeur au combat fit sourire Charlemagne, qui s'efforça de modérer les élans de celui qui savait si bien frapper de la lance et de l'épieu. L'Empereur lui dit la puissance d'Abdul Jeid et la difficulté de vaincre.

« Je te sais hardi comme un lion, mais je te veux persévérant comme une abeille. Je te donnerai trois mille guerriers, les plus vaillants et les plus hardis au combat, la fleur de mon royaume. Le droit est devers toi, et ton amour pour Dieu et la douce France t'aideront à chasser l'infidèle. »

Roland lui répondit : « Je n'ai pas le cœur aux paroles, mais je sais que pour son Seigneur on doit souffrir de grands maux. On doit perdre du sang, du poil et de la chair. De ma lance et de Durandal, ma bonne épée, je frapperai avec vigueur et rage. Si je meurs, vous pourrez dire : « C'était un bon vassal. »

Quand Roland, à la tête de trois mille guerriers, partit combattre l'Émir, l'aube se leva claire. Le preux avait revêtu ses armes et sa cotte de mailles finement tissée. Il menaçait le ciel de sa lance. Il chevauchait son destrier plus rapide que l'oiseau, un destrier aux flancs allongés avec la cuisse courte, la jambe plate et les fers bien dégagés.

Les enseignes des trois mille guerriers claquaient dans le vent. Les hauberts, les heaumes et les écus où sont peints des fleurs, les épieux et les gonfanons dorés flambaient à perte de vue, les visages frémissaient d'impatience.

L'armée partie, l'Empereur se retira dans sa chapelle. Il écouta messes et matines et pria longuement le Dieu des chrétiens de donner la victoire à Roland. Les premiers jours, Dieu ne sembla pas exaucer ses prières. La gent maudite, qui est plus noire que l'encre et qui n'a de blanc que les dents, se défendit âprement et abattit une centaine de chrétiens sur la terre nue.

Les chrétiens pleuraient de deuil et de pitié sur leurs compagnons. Roland leur redonna courage.

« Ce sont de saints martyrs qui sont assis à la droite de Dieu au plus haut Paradis. Ils ont donné leur vie en luttant contre le Sarrazin plein de vices et de grands crimes, ce Sarrazin qui ne croit pas en Dieu, le fils de Marie. Laissez aux dolentes femmes le soin de répandre des larmes et vous, mes chers compagnons, donnez de l'épieu contre ces truands, rompez les os et faites sauter les cervelles, vengez vos frères chrétiens. »

Alors tous semèrent la mort chez les soldats de l'Émir ; ils transperçaient les cottes de mailles, frappaient sur les heaumes aigus après en avoir fait sauter les fleurons et les cristaux.

Et chaque chrétien était aussi preux que leur chef Roland, qui

n'aimait couard ni couardise.

Au bout d'un mois les Sarrazins étaient acculés dans leur dernier retranchement.

C'était un donjon d'épais mortier sans portes ni fenêtres apparentes, isolé dans une île au milieu de l'Isère. Les pics d'acier ne pouvaient l'entamer. C'est là qu'étaient cachés les trésors de l'Émir.

Le Sarrazin ne connaissait ni repos, ni sommeil. Debout sur un cheval arabe dont la selle était ornée de gemmes serties d'or, il monta au sommet du donjon pour surveiller les manœuvres de l'ennemi.

Devant ces murailles nues, Roland fut pris d'une rage impuissante. En vain essaya-t-il de hisser des hommes sur le donjon au moyen de nacelles suspendues à des chaînes de fer, en vain jeta-t-il de longues échelles... À chaque tentative les chrétiens téméraires recevaient qui une pierre sur la tempe, qui une coulée d'huile bouillante sur le chef, qui un javelot en plein cœur.

Un soir que plusieurs centaines de chrétiens avaient déjà succombé à ces tristes essais, on entendit, faisant écho dans la vallée, un hennissement étrange mêlé à un rire humain. C'était un rire cruel et sarcastique. Pour la première fois dans sa vie, Roland pleura. Il pleura, le hardi chevalier, car c'était le rire de défi de l'Émir et de son cheval Bazuto.

Comment relever le défi ? Toute la nuit Roland pria le Dieu des chrétiens. « Mon Dieu, donnez-moi la force d'exterminer le tyran, l'Émir maudit, la bête infâme, le païen à l'âme noire. Donnez-moi une machine. Je pourrai l'approcher. Je lui extirperai l'âme de la pointe de mon épieu. »

Mais Dieu resta silencieux.

À l'aurore, Durandal, la bonne épée, gisait encore impuissante dans la rosée, une tache de rouille la ternissait.

« Ô Durandal, mon épée, c'est de sang que je voudrais te voir tachée, non de rouille, chienne de rouille qui guette le guerrier inactif ! »

Alors Roland s'adressa aux esprits. Il fit appeler le magicien qui accompagnait toujours les armées de Charlemagne.

« Ô toi, qui as commerce avec les esprits de la nuit, procure-moi un quelconque engin pour atteindre sans dommage le donjon sarrazin. Si tu réussis, je te donnerai la moitié des trésors de l'Émir. »

Une lueur de cupidité quasi diabolique passa dans les prunelles du magicien. Il promena voluptueusement sa langue rouge et pointue sur ses lèvres sèches. Des montagnes d'or, d'argent, d'émeraudes, de rubis et d'améthystes miroitaient à ses yeux. Il commença le travail le soir même, un travail exténuant qui baignait les membres de sueur, faisait sortir les yeux de leur orbite, faisait vibrer l'échine et bondir le cœur comme un lévrier. Toute la nuit il sacrifia des béliers noirs qui hurlèrent à la mort, il brûla des herbes vénéneuses et pestilentielles, il

poussa des soupirs que l'écho amplifiait à vingt lieues à la ronde. En roulant des yeux blancs, il dansa des figures au rythme obsédant, il tomba et se releva par sept fois.

Les esprits l'avaient entendu. Aux premières lueurs de l'aube, ils finissaient de construire une passerelle couleur de feu, qui tenait à la terre ferme et s'appuyait sur le sommet du donjon.

Roland éclata d'un rire clair. Suivi de ses guerriers, il s'engagea le premier sur la passerelle de feu, un feu qui ne brûlait pas mais décuplait la vitesse de ses pas.

Roland courait, volait au-devant de l'ennemi. Il était l'âme de la guerre. À sa vue, les Sarrazins déposèrent les armes et se mirent à trembler. Les mains levées ils poussaient des cris d'épouvante.

Seul l'Émir jetait à pleins bras ses trésors dans le fleuve Isère et il ricanait en regardant approcher Roland et le magicien.

Alors que l'Émir jetait dans l'étang sa dernière brassée d'améthystes, Roland se rua sur lui, mais le Sarrazin et son fidèle Bazuto enjambant un créneau avaient déjà rejoint les trésors dans le fleuve. Durandal, ce jour-là, ne cogna que le vent.

Quand Roland revint au palais, alors que Charlemagne l'accolait tendrement, le preux lui dit :

« Abdul Jeid a péri, monseigneur, mais je n'ai eu ni ses trésors, ni son âme. Je voulais l'extirper de la pointe de cet épieu et vous l'apporter toute palpitante encore. » Et pour la seconde fois dans sa vie, il pleura.

Pierre et Florence



PIERRE, de Saint-Jean d'Avelanne, se maria trop tôt.

Passant dans un verger, il avait entendu la voix de la plus belle enfant du Dauphiné.

Près d'un rosier, elle était assise et la très douce Florence semblait comme une étoile à l'aube. Elle avait le visage riant, le sourcil bien tracé, l'œil limpide et ses boucles étaient très blondes.

— La belle, dites-moi quel nom par Dieu vous avez ?

— On m'appelle Florence, la fleur de mon pays. Que venez-vous chercher ici ?

— Je cherche ma belle pour lui offrir une rose, une rose de mon pays.

Elle rit et Pierre près d'elle s'est assis. Si belle elle semblait, qu'il croyait bien qu'elle fut fée. Alors Pierre de Saint-Jean d'Avelanne fut tant saisi d'amour qu'il en perdit le goût des armes. Il était pourtant grand, vigoureux, bien taillé de jambes et de bras ; il avait le nez haut, bien placé ; il était courageux dans les combats. Mais depuis qu'il avait vu Florence, les tournois et les prises d'armes le laissaient indifférent.

Son père l'appela :

— Mon fils, pourquoi rester dolent tout le jour, toi si vaillant et si fier ?

— Mon père, c'est le mal d'amour si doux et cuisant qui m'a pris mes forces. Mon père, redonnez-moi le cœur gai et léger. Celle que j'aime est Florence, la fleur de son pays. Donnez-la-moi pour épouse et

je retrouverai ma vaillance et ma force.

— Mais Florence est bien jeune, dit le père, elle n'a que quinze ans.

— Oui, Florence est jeune, dit Pierre de Saint-Jean d'Avelanne, elle n'a que quinze ans, mais c'est elle que j'aime.

Alors, au printemps, se marièrent Pierre et Florence.

Les demoiselles et les garçons, les chevaliers et les barons et aussi les petites gens chantèrent et firent grand repas. La veille, la flûte et le tambour se mêlaient au chant des oiseaux et tous chantaient la louange de Pierre et de la belle à la tête blonde qui avait si fraîche couleur.

Le troisième jour des fêtes, s'en vint un messager trouver le seigneur Pierre de Saint-Jean d'Avelanne.

— Que me veux-tu, bel étranger ? Tu sembles venir de très loin.

— Salut au nom du Dieu le Glorieux. Le Roi vous mande, Monseigneur, d'aller combattre les Gentils. En guerre il faut aller.

— En guerre il faut aller ? Mais je viens de me marier, et ma jeune épousée, qu'en ferais-je, grands dieux ?

Et Pierre sous un arbre se retire. Son visage est pâle, il implore Dieu.

« Mon Dieu, qu'ai-je fait pour mériter pareil sort ? Vous aurais-je offensé ?

Florence est encore parée de ses habits de fête. L'or reluit et étincelle dans ses cheveux. Sa ceinture de soie, d'or et de pierres précieuses, fait resplendir son corps. Elle est toute joyeuse encore des fastes de la noce. »

Alors Florence s'avance sur ses pieds menus :

— Seigneur, pourquoi pleurer ? Vous aurais-je fait peine ? Aurais-je trop dansé ?

— Ma Dame de qui toute joie vient, je ne peux vous aimer, vous chérir ni vous louer comme il m'appartient. J'ai triste nouvelle à vous apprendre : de vous je dois me séparer car en guerre il faut aller.

Le chevalier regarde alors le doux visage de Florence. Il le voit si pâle et décoloré qu'il appelle ses gens.

C'est grande pitié que devoir se quitter le jour des épousailles.

Et Pierre dit :

— Je ne hais rien tant que ce jour qui me sépare de vous, amie qu'on ne peut trop louer.

Alors Pierre prend Florence par la main et la conduit à sa mère.

— Mère, voici mon épouse, je vous la donne à garder. En guerre il faut aller. Florence est jeune et belle. Ne lui faites rien faire sinon coudre et filer. Qu'elle porte toujours robe fraîche et nouvelle et se promène dans le verger joli. Qu'elle se rende à la messe quand elle voudra prier et donnez-lui ce page pour porter son livre d'heures.

Alors Pierre partit pour une très longue guerre combattre l'infidèle dans un pays lointain.

Florence resta seulette. Tout le long du jour elle brodait, filait, regardait son livre d'heures tout enluminé. Elle contemplait les anges avec leurs ailes blanches qui effleuraient un grand Christ très majestueux. Un peu plus loin, les Élus en robes blanches et ceintures dorées ouvraient la bouche toute ronde. Ils chantaient « Sol » sous de petites arcades. Florence fermait les yeux et se voyait dans l'autre monde revêtue de ce joli costume.

Elle regardait avec effroi les enluminures représentant l'enfer. Les petits êtres grimaçants projetés dans la gueule enflammée du monstre lui donnaient des cauchemars.

« C'est là que vont les dames qui aiment trop danser », lui avait dit sa mère. Et Florence, qui n'avait que quinze ans et ne dansait plus jamais, priait Dieu de la ranger parmi les Élus du Paradis.

La page préférée de Florence était la Résurrection des morts, où, sa peine purgée, chaque âme soulève la dalle du tombeau pour retrouver ceux qu'elle aime.

Florence contemplait longuement un jeune homme musclé qui se jetait dans les bras d'une demoiselle à la taille fine. C'est ainsi que Florence imaginait le retour de Pierre et elle pleurait en refermant son livre d'heures.

Parfois, au verger, la voix du rossignol sauvage adoucissait son cœur. Il lui disait l'amour de Pierre, et Florence chantait avec l'oiseau :

« On ne hait rien tant comme la guerre
Ami qui me départ de vous
Beau doux ami vous en irez
À Dieu sont vos corps commandés
Pour Dieu vous prie ne m'oubliez. »

Elle chantait doucement, en accordant sa voix à l'instrument. Belles étaient les mains, harmonieux le bois, douce la voix et bas le ton.

Un soir qu'elle chantait dans le clos, un Maure passa. Son visage était noir, ses yeux étincelaient, mais son sourire était radieux. Il parlait un étrange langage.

— Ô toi, gracieuse comme une biche, ton petit cou se balance comme la fleur après la pluie, tes pieds sont si petits que le sol n'en conserve pas la trace.

— Partez, bel étranger, ou j'appelle mes gens. Choisissez d'autres demoiselles. Il en est de plus douces et plus jolies que moi. Moi, je ne peux vous écouter. Pierre de Saint-Jean d'Avelanne, mon époux, est parti au loin combattre l'infidèle. Dolente et sage, je l'attends depuis trois ans.

— La guerre est meurtrière, douce amie, et le souvenir léger... Pierre de Saint-Jean d'Avelanne a peut-être pris femme en d'autres

terres... Venez dans mon pays, vous connaîtrez les plus beaux vergers, les fleurs les plus odorantes et les rosiers sans épines. Au château de l'Ombrie, mille esclaves vous serviront et je serai le premier à vous honorer et à vous obéir en tous lieux...

Mais Florence s'enfuit. Ses yeux sont pleins de larmes. Sa mère la questionne :

— Qu'as-tu, ma fille, à tant pleurer ?

— Pierre ne reviendra plus et seulette vais rester, sans compagnon ni maître. Ma jeunesse s'en va et mon plaisir et ma gaieté. Je veux danser, je veux chanter et aimer comme on le fait à mon âge.

La mère devient blême et ne peut sonner mot. Elle s'enferme dans la plus haute tour pour y pleurer.

Le lendemain, Florence d'Avelanne s'en vient de la messe avec son page. De noirs guerriers galopent dans la rue. À leur tête est le Maure à la langue fleurie. Son cheval fringant est tout caparaçonné d'or, il court au-devant de la belle.

Florence se laissa-t-elle ravir de bon gré ? Nul ne l'a jamais su, mais le Maure la prit en croupe sur son cheval gris pommelée et l'emmena très loin au château de l'Ombrie.

C'était une grande demeure entourée d'un mur crénelé couleur d'or et d'azur. Derrière son enceinte était un verger ombragé d'oliviers, de lauriers, de figuiers, d'amandiers, d'alisiers qui bruissaient doucement dans le vent. Et le verger sentait bon les épices, le poivre, la cannelle, le clou de girofle et le gingembre. Une claire fontaine jaillissait d'un parterre de fleurs où Florence trempait en riant sa blanche main.

Puis les esclaves préparèrent le bain de Florence. Il était tiède et parfumé de savants aromates. Ils passèrent sur son corps le baume qui ôte toute fatigue et sur ses longs cheveux de lin furent versées les essences maléfiques qui ôtent le souvenir.

Alors le Maure la mena à la grand'salle du château de l'Ombrie, où elle fut richement servie dans de la vaisselle d'or fin. Vin clair et hydromel aux épices coulaient très largement. Elle goûta divers plats fort copieux de venaison : grues, oies sauvages, perdrix, hérons, cygnes et paons, et le tout fort savamment accommodé.

Pour le plaisir de la bouche, le Roi Maure fit apporter figues, amandes, poires et grenades à foison.

— « Danse, Florence, danse, Florence », répétait le Roi Maure. Et Florence, qui tant jeune était, dansa à en perdre haleine, dansa à en perdre la tête.

Et pendant sept ans, Florence ne fit que danser et manger des grenades et cueillir des fleurs à l'arbre d'amour. — Un arbre vermeil qui fleurit en toute saison. Quand une fleur tombe, une autre s'épanouit.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

Car au bout de sept ans, Pierre revint de guerre et toqua à sa porte.

— Florence, viens m'ouvrir !

Mais la porte était close et Pierre s'en vint trouver sa mère.

— De mon épouse, ô mère, qu'en avez-vous fait ?

— N'appelle point Florence, les Sarrazins l'ont prise. Ils l'ont prise et menée au château de l'Ombrie.

— Mon Dieu ! C'était si grande joie de la trouver ici ! Qu'ai-je fait au ciel pour que ma Dame, de qui toute joie vient, me trahisse ? N'ai-je pas assez vaillamment combattu l'infidèle ?

Le seigneur Pierre de Saint-Jean d'Avelanne se retira dans la chambre. « Hélas », dit-il, « comment ferai-je ? »

Toute la nuit il veilla, il soupira. En son cœur revinrent les serments de la Dame, ses yeux clairs, sa jolie bouche.

Au matin, il dit à sa mère :

— Où qu'elle soit, morte ou vive, je la retrouverai.

Alors il fit faire une longue barque couverte de satin et avec le petit page, sans jamais s'arrêter, ils ramèrent et parcoururent six cents lieues. Au bout de six cents lieues, ils virent des lavandières qui lavaient des draps fins.

— Dites-moi, lavandières, pour qui ces beaux draps blancs ?

— Ces beaux draps sont au Comte, au Comte Sarrazin.

— Dites-moi, lavandières, la maîtresse qu'il a ?

— On la nomme Florence, la fleur de son pays.

— Dites-moi, lavandières, comment donc lui parler ?

— Habillez-vous en pauvre, en pauvre pèlerin. Vous irez lui demander aumône au nom de Jésus-Christ.

Le Comte Sarrazin, du haut de son mur crénelé, regardait la campagne. Il aperçut un pèlerin au visage clair, tenant un petit garçon par la main. Il appela Florence.

— Florence, viens voir, des gens de ton pays.

— Ne viennent pas ici les gens de mon pays. Les oiseaux qui ont des ailes ne pourraient y venir.

Pierre traversa le verger merveilleux et frappa à la porte cloutée d'or. Florence, demeurée bienveillante et simple de manières, ouvrit elle-même le précieux battant.

— Entrez, bon pèlerin, et vous, mon jouvenceau. Que quêtez-vous ici en pays sarrazin ? Il me semble, Seigneur, vous avoir déjà vu.

Pierre regarda la Dame. Elle était songeuse et pâle. « Est-ce bien elle ? » pensa-t-il, « est-ce ma douce amie ? Mais non, j'ai pensée folle. »

— J'avais pris femme en mon pays. Florence était son nom. Je suis parti en guerre ; à mon retour, elle était envolée, les Sarrazins l'avaient prise. M'aiderez-vous à trouver mon amie ? À cet anneau pourra me reconnaître.

Florence reconnut l'anneau, ses genoux se dérochèrent sous elle. Et si Pierre ne l'eût soutenue, à terre elle serait tombée.

— Pardonnez, mon Seigneur, trois ans j'ai attendu sans que vous reveniez. On m'avait dit que vous aviez perdu la vie. J'étais trop jeune et j'aimais trop danser. La guerre est triste chose qui sépare ceux qui s'aiment, mais pour l'amour de vous, j'accepterai toute punition.

— Florence, ma douce amie, je suis bien ton mari ; ma douce amie que je croyais avoir perdue, je l'ai retrouvée.

Et Florence et Pierre pleurèrent de joie et longuement s'embrassèrent.

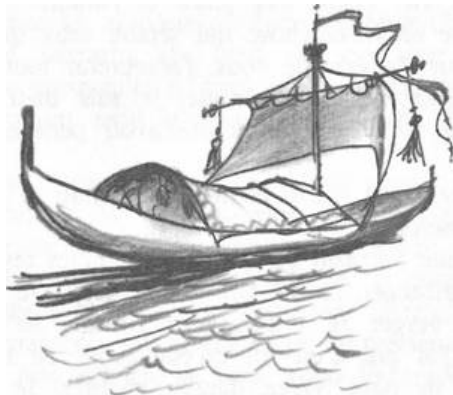
Le Comte Sarrazin les vit, tristement les regarda.

— Bel étranger, tu me vois tout contrit. Je l'ai cueillie dans un verger. Je te croyais en paradis. Je l'ai soignée comme j'ai pu. C'est toi qu'elle aime. Je te la rends en gage de paix. Vivez, dansez, chantez. Je vous laisse et m'en vais dans la plus haute tour. Restez si vous voulez, vous fêterez votre rencontre.

Mais s'en furent Florence et Pierre dessus la barque, la barque de satin.

Du haut de ses murs crénelés, très riche en or et en argent, mais sans amie, le Maure versait par grand dépit des larmes chaudes.

Et Florence était déjà loin...



Les lavandières du Mont Aiguille



e

la fin du XV siècle, Jaime, un petit berger de la vallée de Trièves, vivait avec la vieille Huberte, sa grand-mère, au pied du Mont Aiguille.

L'enfant était troublé par la silhouette de cet énorme bloc dont la masse haute et trapue se découpait à vif sur le ciel. Son admiration était encore accrue par les légendes que lui contait au soir, à la veillée, sa grand-mère.

« Il y a bien des années là-haut », disait-elle, « du temps des païens vivaient des Dieux et des Déeses. Ils avaient longtemps habité loin d'ici sur une haute montagne appelée l'Olympe. Ces Dieux-là se disputaient pour un rien. Leur chef Jupiter en eut un jour assez et les chassa. Ils durent chercher un abri et se réfugièrent tout en haut du Mont Aiguille dans des grottes de cristal. Mais un jour, un chasseur nommé Ibicus, qui se mêlait de ce qui ne le regardait pas, les surprit et les dénonça à Jupiter. Le Dieu de l'Olympe était coléreux. Aussitôt il lança ses foudres contre la montagne maudite. Un incendie terrible dévora la contrée. Les forêts furent calcinées et des lambeaux de rocs s'écroulèrent, séparant le Mont Aiguille des chaînes voisines. »

« Et cet Ibicus n'a pas été puni ? » disait Jaime.

« Mais si. L'imprudent Ibicus, victime de sa curiosité et de ses bavardages, a été changé en bouquetin et condamné à errer sur les pentes du Mont. »

« Il erre toujours, grand-mère ? » interrogeait Jaime.

« Sans doute, mon petit, sans doute. »

« Le Mont Aiguille », reprenait la vieille Huberte, « est aussi la

demeure des Nymphes. Chaque soir, elles lavent leurs tuniques légères et, le matin venu, les étendent sur l'herbe pour les faire sécher. C'est pourquoi, au lever du jour, tu vois une large banderole blanche s'enrouler sur la crête du Mont. Mais dès que le soleil paraît, les lavandières aux tresses blondes se hâtent de retirer leur linge de peur qu'il ne soit brûlé par le soleil. »

« Sont-elles belles, grand-mère, ces nymphes lavandières ? »

« Très belles », répondait Huberte, qui rattrapait une maille perdue de son tricot.

Et Jaime, la tête dans ses mains, les yeux vagues, restait assis sur le coffre à rêver.

Le lendemain, en faisant paître ses chèvres, Jaime regarda fixement la montagne. Il aurait tant aimé contempler les nymphes lavandières et vérifier la présence du malheureux bouquetin ! Les lavandières sont-elles vraiment blondes ? pensait-il. Leur beauté est-elle plus qu'humaine ? Le bouquetin hurle-t-il sa plainte au sommet ? Ou bien cogne-t-il ses pauvres cornes impuissantes contre le rocher ?

« J'irai voir là-haut », dit un jour Jaime à sa grand-mère.

« Garde-t-en bien », lui répondit-elle, « tous ceux qui, comme toi, ont essayé d'escalader la montagne inaccessible n'en sont jamais revenus. Pense au pauvre homme qui mourut autrefois dans l'ascension. Aveuglé par les éclairs, il ne put retrouver son chemin. Je n'aurais pas dû te raconter ces histoires. »

Cependant Jaime contemplait toujours plus avidement la montagne. Il ne mangeait plus, la nuit il ne dormait plus, se retournant sans cesse sur sa couchette de fougères. Il ne jouait même plus avec Yvette, une petite bergère avec qui il gardait les chèvres. Il ne montait plus dans les arbres, il n'attrapait plus d'écrevisses dans les ruisseaux, il ne mangeait plus de prunelles, il ne grappillait plus d'épine-vinette.

« On a changé Jaime », disait Yvette en pleurant. « Il est peut-être ensorcelé. »

Un Soir, n'y tenant plus, Jaime quitta sa cabane à pas de loup. Chut ! Il ne fallait pas éveiller grand-mère. Son cœur battait. La lune très ronde éclairait la montagne géante. Alors, comme un somnambule, Jaime marcha droit devant lui en direction du Mont Aiguille.

Les paysans lui avaient dit : « Quand on monte, il faut aller lentement, plier légèrement les jambes, poser son pied à plat et surtout marcher régulièrement au même pas ». Le petit Jaime se répétait les conseils et au début il avançait bien posément. Mais l'obscurité devenait plus épaisse, le temps passait et c'étaient toujours les mêmes ombres de sapin dont les branches vous balayaient la figure. Pourtant, il fallait avancer, arriver enfin à cette muraille rocheuse qui reculait toujours devant lui. Alors Jaime pressa le pas.

C'était trop long de zigzaguer, il grimpa tout droit comme un fou. Les branches devenaient plus méchantes, se baissant sur son passage pour mieux frapper. La pente était si raide que Jaime dut abandonner son bâton pour grimper à quatre pattes. Il s'arc-boutait aux troncs des arbres, rattrapait les branches plus hautes, tirait très fort et se hissait toujours plus avant. Il fallait arriver. Quelle belle histoire il raconterait à Yvette ! Mais le sommeil venait, ses jambes ne voulaient plus le porter. Quels bruits étranges autour de lui ! On essayait de l'attraper ! Un ours ! Un loup peut-être allait le manger. Quel effort faisait le pauvre Jaime pour monter ! Il appuyait bien son pied et puis tout cédait. Il roulait plus bas à trois ou quatre mètres, mais il recommençait.

Puis soudain, plus d'arbres, et une belle prairie couverte de fleurs lui apparut. Il avait bien envie de se reposer, de dormir, mais il fallait aller plus loin. Il marchait dans l'herbe haute et les gentianes jaunes. Il se sentit tout d'un coup plus gai. Toute cette prairie était à lui, c'était son royaume. Et de son royaume il partirait à la découverte des nymphes aux tresses blondes. Il les trouverait jouant dans leurs grottes de cristal.

Cependant l'herbe devenait plus rare et le Mont Aiguille semblait toujours reculer. Alors Jaime se résigna à rebrousser chemin. Un autre jour il grimperait plus avant.

Il avait soif, il avait sommeil. Il entendit le bruit d'un torrent et se dirigea vers lui. Le torrent n'occupait pas tout son lit, Jaime s'y glissa et la descente fut merveilleusement facile. Heureusement, car la lune s'était cachée. Il se heurtait bien contre des pierres, il tombait bien dans des trous, mais il se relevait sans dommage. Le bois, qu'il avait eu tant de mal à traverser une première fois, fut franchi à la descente en courant, en volant par-dessus les obstacles.

Inquiète, la pauvre Huberte pleurait devant sa porte.

Jaime sauta dans ses bras et la consolant :

« Ne pleure pas, grand-mère, j'ai découvert pour tes chèvres et tes moutons de riches pâtures. Regarde comme ici l'herbe est jaune, fanée. Les moutons ont soif, il faut aller plus haut. Laisse-moi demain conduire le troupeau dans les herbes grasses. »

La vieille Huberte se laissa attendrir et trois jours plus tard, Jaime repartit avec ses moutons, ses chèvres, son chien et... son amie Yvette. Le bois fut cette fois facile à franchir. Jaime connaissait le chemin. Ils s'installèrent dans la prairie près du torrent, dans leur royaume. Sans cesse, Jaime parlait à Yvette des nymphes lavandières et la fillette était un peu jalouse...

« Je vais aller où personne n'a jamais été », reprenait Jaime. « Quand j'aurai trouvé le chemin, je viendrai te chercher et tous les deux, nous serons fêtés par les nymphes. Nous serons leur première

visite humaine. »

Alors Jaime confia le troupeau à Yvette et partit. Il suivit le ruisseau et bientôt arriva au pied de la muraille, mais la paroi était parfaitement lisse et infranchissable. Il chercha longtemps en vain et dut redescendre près d'Yvette sans avoir trouvé le passage.

Trois jours, il erra encore vainement. Il se désespérait. Le quatrième jour enfin, après de longues heures de recherches, il arriva au pied d'un monceau d'éboulis. Il en commença l'ascension ; ce n'était guère facile. Les pierres roulaient. Il fallait sans cesse se raccrocher mais son pied était ferme. En haut de l'éboulis, un roc s'avancait, barrait le chemin. Jaime commençait à avoir le vertige. Avec un petit marteau il fit des entailles dans la roche afin d'y placer ses pieds. Il avançait avec précaution, collant ses mains contre les rochers trop lisses. Il jeta un coup d'œil plus bas. Yvette, pas plus grosse qu'une mouche, gardait près du torrent des moutons pas plus gros que des cailloux. Enfin Jaime arriva au-dessous de la corniche ; c'était affreux. Il ne pouvait plus redescendre, tout tournait autour de lui, il se mit à trembler. Il rejeta son corps en arrière, se fit aussi grand que possible, colla ses bras par-dessus la corniche, mais ses bras glissaient. Enfin, il lâcha ses jambes dans le vide et par la force des bras se hissa au-dessus de la corniche.

Quand il fut assis sur la grande pierre plate, Jaime pleura. Il pleura de l'effort qu'il avait dû faire, de la peur qu'il avait éprouvée, de la joie d'avoir pu monter si haut. Puis il poussa un grand cri d'appel. Personne ne l'entendit. Quand il fut un peu reposé, il regarda au-dessus de lui. Le plus difficile était fait. La roche coupée en deux ménageait une longue cheminée. L'ascension était peut-être possible pour des hommes, mais elle ne l'était pas pour un petit garçon épuisé. Et Jaime dut redescendre encore une fois. Il noua solidement la corde à la corniche et, s'y maintenant, il glissa doucement jusqu'à l'éboulis.

Il se dépêcha d'aller retrouver Yvette pour lui annoncer la nouvelle. Ivres de joie et de fatigue ils s'endormirent à la belle étoile. Au petit matin, la main dans la main, ils rejoignirent la vallée.

La vieille Huberte les attendait en égrenant son chapelet.

Jaime se mit à gambader autour d'elle en répétant : « Ça y est, grand-mère, j'ai trouvé une faille pour atteindre le sommet ! »

À peine avait-il achevé ces paroles que la porte s'ouvrit et un homme de haute stature, richement vêtu, entra. C'était Bryan de Veynes, Seigneur de Chichilianne, Baron de la Tour de Clelles. Jaime écarquillait les yeux, Huberte était toute troublée. Le baron s'assit sur le coffre et exposa brièvement le but de sa visite.

Un héraut venait d'apporter la nouvelle de l'arrivée prochaine à Grenoble du Roi Dauphin, Charles le Huitième. Il fallait lui faire fête et honneur. De tous les environs, les seigneurs et leurs hommes

d'armes descendaient à Grenoble saluer le Prince, qui se rendait en Italie pour y prendre le Milanais. Le Baron de Veynes, qui avait remarqué la robustesse de Jaime, son regard droit, son fier maintien, venait demander à Huberte de lui confier le jeune garçon comme page.

Jaime eut envie de pleurer et de fuir. Il préférerait à ces mascarades sa grand-mère et Yvette, sa compagne de jeux. Il préférerait ses chèvres et sa montagne. Mais la vieille n'osa refuser de prêter son petit-fils à Bryan de Veynes, Seigneur de Chichilianne, Baron de la Tour de Clelles. Et puis, ce voyage de Jaime n'était-il pas un moindre mal ? Ne détournerait-il pas l'enfant de la dangereuse escalade ?

Le départ pour Grenoble fut fixé au lendemain, six heures. Jaime devait auparavant passer au château pour revêtir un costume de page.

Dans la soirée, la vieille Huberte fit mille recommandations.

« Jaime, tu seras prudent, tu te méfieras des sabots des chevaux. »

« Oui, grand-mère. »

« Tu ne mangeras pas trop de ces viandes et de ces sauces compliquées qu'on sert à la table des riches. »

« Non, grand-mère. »

« Tu seras poli. Tu ne poseras pas trop de questions. Tu parleras seulement quand tu seras interrogé. »

« Oui, grand-mère. »

« Tu sais comme le vin délie dangereusement la langue. Tu feras semblant de porter la coupe à tes lèvres, mais tu ne boiras pas. »

« Un tout petit peu, grand-mère ! »

« Un très petit peu, Jaime ». Et Huberte, les larmes aux yeux, l'embrassa une dernière fois après avoir glissé deux écus, ses seules économies, à l'intérieur de la chemise de son petit-fils.

« Dieu te garde, Jaime. »

« Dieu te garde, grand-mère », et il alla au château troquer ses hardes contre un somptueux costume noir et or tout en velours. Jaime aperçut sa silhouette dans l'étang et il se trouva très beau. Dommage qu'un nénuphar lui cachât la plume de sa toque.

La descente à Grenoble fut joyeuse et Jaime caracolait gaiement derrière le seigneur qui chantait.

Dans la capitale du Dauphiné, Jaime assista, muet d'admiration, aux festivités qui célébraient le passage de Charles le Huitième. Ce n'étaient par les rues que bannières où la fleur de lys se mariait au dauphin d'azur, que tournois, mystères joués en plein air, défilés du clergé en chape, coups de canons répétés par l'écho des montagnes, cloches joyeuses sonnant à la volée, distributions de carolus aux pauvres gens, au passage du roi, concerts où les doux sons du cornet à bouquin et de la viole d'amour étaient mêlés.

Invité à un vin d'honneur, le petit-fils de la vieille Huberte raconta

les merveilles de son pays. Il n'était nullement timide pour un berger et se mouvait aussi facilement dans le monde de la chevalerie que dans celui des rêves, d'autant plus facilement qu'il avait par trois fois humecté ses lèvres à la coupe.

Jaime conta la belle légende des nymphes lavandières. Il conta son amour de la montagne et ses explorations nocturnes. Il conta aux prix de quels efforts il avait découvert une faille, « Mais je gravirai un jour le Mont Aiguille », dit-il aux chevaliers amusés.

« Voilà qui est bien parlé, jeune page », dit un chevalier se détachant du groupe.

« Sais-tu que ce Mont Aiguille m'intéresse fort ? J'ai ouï dire que nul n'avait réussi à le franchir. Oncques ne m'a parlé de faille ni de cheminée. Es-tu bien sûr, jeune page, d'avoir découvert le chemin menant au sommet ? »

« Sûr comme de l'existence de Dieu, Monseigneur, et de notre Dame la Vierge. Je jure sur la tête du roi de France, notre bon Charles VIII, que j'ai découvert le chemin menant au sommet », dit lentement Jaime.

« Hardi montagnard, je t'aiderai à faire flotter la bannière royale et delphinale sur le sommet du Mont Aiguille. Tu serviras de guide et d'éclaireur à la troupe que je te donnerai. Si tu réussis, tu auras la faveur de me suivre en Italie. Puisqu'il y a péril, il y aura gloire, j'en donne ma foi de Roi. »

Cette promesse sortait de la bouche même de Charles le Huitième qui, las de la compagnie des hauts dignitaires, était venu incognito prêter l'oreille aux propos si vivants des joyeux hommes d'armes.

Le désir royal était qu'on partît le lendemain dès la pointe du jour pour l'escalade de l'Aiguille. Les personnages de la cour devant faire partie de l'expédition furent désignés. Jaime à leur tête. Il était secondé par Don Jullien, capitaine de Montélimar, un des meilleurs officiers du Roi.

Au maître Raymond d'Anbel, fut confié le soin de préparer le matériel d'assaut, de longues cordes, des échelles légères, des pioches, des piques de fer et tout un matériel pesant qui ferait sourire nos alpinistes modernes. Le roi voulut même faire suivre son chapelain et son notaire, le premier pour bénir la cime du mont, le second pour dresser l'acte de prise de possession. Ni l'un ni l'autre n'avaient bon pied et ils acceptèrent avec une résignation de martyrs.

C'est le lendemain de leur départ de Grenoble vers le milieu du jour, que la petite troupe, composée d'une douzaine d'hommes, arriva dans le Val de Trièves. Vous imaginez la fierté de la vieille Huberte en voyant descendre de cheval devant sa porte le beau jeune page, son petit-fils. Mais dès que Jaime eut parlé et exposé le motif de son retour, une angoisse terrible serra le cœur d'Huberte.

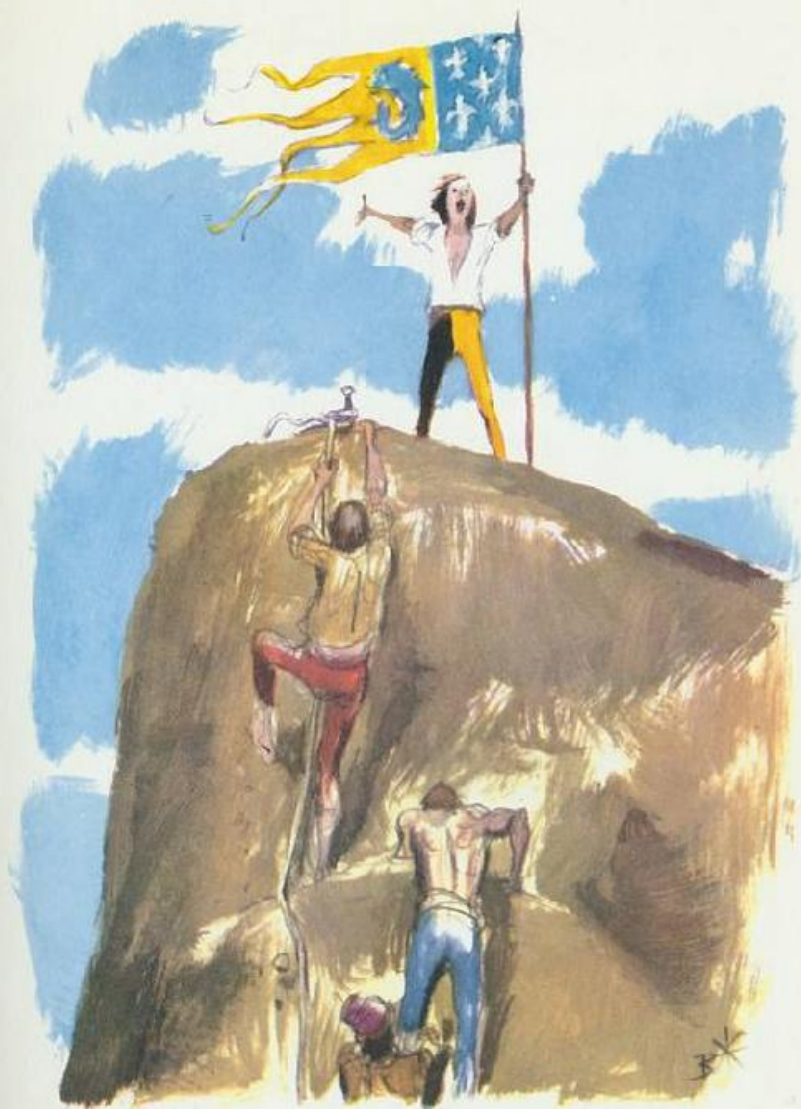
« Va donc », dit-elle, voyant que rien ne pouvait arrêter Jaime, « pendant ce temps, moi je vais prier. »

Jaime serra très fort sa grand-mère dans ses bras et alla rejoindre ses compagnons qui étaient pris de vertige devant les dimensions de l'Aiguille. Ils recommandèrent leur âme à Dieu. À peine avait-on fait quelques pas dans les prairies qui sont au pied de la montagne, que le chapelain avait perdu sa toque. Après une longue marche dans les éboulis parsemés de genévriers et de houx, le notaire avait déjà les pieds en sang et la barbe à demi arrachée. Tous deux, la main dans la main, rebroussèrent chemin en maugréant.

« Bon débarras ! » s'écrièrent en riant Don Jullien et le maître Raymond d'Anbel. « Ces deux-là ne sont bons qu'à dire des patenôtres et à dresser des actes dans un langage obscur. Bons qu'à circuler en chariot et à boire des tisanes ! »

Alors Jaime montra le passage difficile. Mais comment arriver sur cette corniche ? Là était le problème. Le maître Raymond d'Anbel, silencieux, posait tour à tour ses yeux sur la corniche, sur ses engins, sur ses compagnons dont il semblait vouloir mesurer la force. Don Jullien caressait le roc de sa main nue comme pour le domestiquer, le rendre moins traître, plus accessible. Les autres compagnons hochaient le chef avec un air de dire : « À quelle folle équipée sommes-nous mêlés ! Il n'est pas du pouvoir de neuf hommes accompagnés d'un marmot de franchir une cheminée aux parois aussi lisses qu'un œuf. »

Soudain Jaime devint tout rouge, ses yeux s'illuminèrent. Il leva l'index, pour attirer l'attention sur lui. Une idée ! Il avait une idée ! Pourquoi ne pas monter à la courte échelle sur le dos les uns des autres par ordre décroissant de poids. On mettrait au sol, bien arc-bouté sur ses grosses jambes, Jehan d'Entraigues. Le dernier échelon serait Jaime, léger comme une plume ; il clouerait les pitons. Et ainsi l'ascension serait facile. Ce qui fut dit, fut fait. En un clin d'œil Jaime fut hissé à la courte échelle sur le bord de la corniche. Il y planta deux solides pitons et ajusta des cordes qui facilitèrent la montée de ses compagnons. La même méthode fut employée pour la cheminée. Jaime causa à tous une grande frayeur, car croyant avoir trouvé une bonne prise, il s'y accrocha de tout son pouvoir et la prise lâcha. Il tomba de quelques mètres dans le vide. Il ne se fit pas grand mal, car il était encordé. Tous en furent quittes pour la peur. Lentement, progressivement, avec précaution, les dix hommes montèrent le long de la paroi, Jaime en tête, Jehan d'Entraigues en queue.



La bannière royale et delphinale flottait au sommet de l'aiguille.

À la fin de la journée, au prix de mille efforts, de pieds en sang, de coups de soleil cruels, de courbatures affreuses, de lambeaux de chair arrachés, la bannière royale et delphinale flottait au sommet de l'Aiguille.

Tandis que Jaime était joyeusement acclamé par ses compagnons, il semblait affreusement déçu. Derrière la banderole de nuages pas de bouquetin errant, pas de nymphes lavandières aux tresses blondes. Sur la plate-forme de l'Aiguille, Jaime ne vit que des violettes et d'autres fleurs familières, des moineaux, des grailles, une garenne de chamois.

Devant un immense feu de la Saint-Jean allumé en son honneur, il resta éveillé dans l'attente du phénomène céleste qui répondrait à ses rêves d'enfant. Il pensa à sa grand-mère, à son amie Yvette qui toutes deux l'attendaient avec angoisse.

À l'aube, la brume qui jouait en spirales le fit frissonner un moment, puis elle se dissipa dans la vallée et fut toute bue par le soleil.

— Ce n'était que fumée, répétait Jaime avec tristesse, une simple fumée, et il pleura.



La légende du château de la Roche



Il y a bien longtemps, près d'Allevard, vivait au château de la Roche un très vieux baron occupé tout le jour à jouer aux échecs. Il n'avait qu'une fille appelée Hermance. Quand il mourut, il lui légua ses biens.

Quiconque, chevalier ou manant, près d'elle s'approchait, voyant ses yeux riants, ses cheveux luisants comme or fin, sa peau blanche comme neige et ses lèvres très rouges, se sentait pris d'amour pour elle. Mais Hermance était fière et rudoyait sans trêve servantes et vilains et lorsque un ménestrel venait dans le château, toujours voulait entendre les anciennes chroniques guerrières des preux chevaliers, les gestes de Thèbes et de Troie, mais jamais les douces chansons d'amour qui tant plaisent aux Dames.

Un jour, lorsque Hermance eut dix-huit ans, le vieux Sénéchal du château vint la trouver.

« Votre père m'a dit qu'il faudrait vous marier. Quand il mourut vous étiez trop jeune. Aussi choisissez vous-même votre époux. À cent lieues à la ronde vous êtes renommée. Il n'y a prince, baron ou marquis qui de vous ne voudrait. Vous prendrez le plus franc de cœur, le plus joli de corps, le plus débonnaire, un chevalier doux, humble et peu parleur, plein de vaillance et de largesse. »

« C'est le plus brave que je veux », répondit Hermance.

Et par un sentier escarpé elle conduisit le vieux Sénéchal tout en haut d'une montagne pierreuse, au-dessus d'un abîme où l'homme le plus brave ne posait le pied qu'en tremblant.

« Celui-là seul qui gravira à cheval cette cime, sera digne de

m'épouser. »

Le Sénéchal ne dit rien à la descente, mais une grande tristesse se lut dans ses yeux.

Alors, s'en allèrent par monts et par chemins quatre pages clamant la grande nouvelle, qu'Hermance, la belle, son cœur donnerait à quiconque, par grand amour, accepterait la rude épreuve.

Les prétendants ne manquèrent point et le lendemain furent rassemblés en un pré vert au pied de la montagne. Hermance se tenait très droite sur sa mule, les paupières basses, regardant les fleurs du gazon. Elle avait retenu ses cheveux par un bandeau d'étoffe brodée, rehaussé de pierreries et avait jeté sur ses épaules un manteau écarlate au col de blanche hermine.

Un damoiseau aux cheveux cuivrés s'offrit le premier. Quelques taches de rousseur donnaient encore plus de hardiesse à son nez court. Son écusson aux armoiries peintes de vives couleurs était fixé à sa monture. Le plumet blanc de son chapeau le faisait paraître plus grand de taille. Il venait, dit-on, d'un étrange pays où la neige ne tombait jamais, même à Noël, où les fleurs étaient vermeilles et où les raisins étaient blonds en toute saison. Il devait être bien jeune, car c'est à peine si quelques poils hésitaient çà et là sur son menton très rond.

Alors le chevalier, dont le visage était si tendre qu'il semblait d'un page, s'agenouilla devant Hermance.

« Noble Dame, accordez à un pauvre chevalier qui meurt d'amour pour vous la grâce de tenter cette épreuve. S'il en sort vainqueur, Dieu soit loué, s'il en meurt, Dieu l'aura voulu, qu'il soit encore loué. »

Le damoiseau et sa monture escaladèrent à vive allure la montagne ; le cheval se jouait des rochers les plus abrupts, des buissons les plus épineux. Le peuple en extase suivait le plumet blanc qui montait toujours plus haut.

Mais quand il fut près du sommet de l'Aiguille, le cavalier se retourna et agita son chapeau. Était-ce une bravade ? Un adieu ? Nul ne le sut jamais, car il fut précipité dans l'abîme sous les yeux des spectateurs très pâles.

Hermance avait le visage impassible et hautain, ses traits ne trahissaient aucun trouble.

« Au suivant », dit-elle simplement devant les vieux serviteurs interdits.

Le second était un grand diable noir et velu monté sur une rosse efflanquée. Un sourire narquois erra sur les lèvres d'Hermance quand il s'agenouilla devant elle. Et Hermance rit franchement en voyant la pauvre bête monter en haletant et en meurtrissant ses vieux sabots à la roche.

Tout le monde se mit à babiller. Les chevaliers parlèrent d'armes, de chiens, d'oiseaux et de tournois, les dames de broderies et de petites

aventurelles.

« Cette triste monture n'atteindra jamais le sommet, à moins que le cavalier ne prenne sa bête sur le dos », disait-on à la ronde.

Et tout le monde de rire et les serviteurs de sortir les hanaps et de distribuer le vin sucré à la ronde.

Mais un grand miracle s'accomplissait. Comme la belle, par grand hasard son regard promenait vers la cime, elle vit le chevalier noir planté là-haut, comme de pierre. Par grand dégoût elle fut prise d'avoir un noiraud pour époux et déjà sa légèreté regrettait.

Soudain le chevalier tomba dans l'abîme et une triste clameur s'ensuivit.

« Au suivant », dit simplement Hermance.

Le suivant et trois cavaliers encore s'en furent comme les autres en paradis.

Hermance avait grand faim. Elle ordonna d'étendre les nappes blanches sur l'herbe de mai et d'apprêter le repas.

Les convives ne sonnèrent mot, le rossignol se tut dans le bois, la cascade ne chanta plus sur les pierres polies. Chacun dédaigna les pâtés de chevreuil, les hérons marinés, les fèves nouvelles cuites au lait, ne goûta les piments, ni les épices. Seule Hermance mordait à belles dents dans les cuisses de cygne et les pâtés d'anguilles.

Le vieux Sénéchal du château, l'homme de confiance du vieux baron, était plein de douleur et de colère. Il lui dit :

« Mon maître, du haut des deux, souffre de votre vilenie. Au nom de la Vierge Marie, je vous implore de cesser ce jeu cruel et de laisser en paix ces très preux chevaliers. »

Alors Hermance entra en grande colère et durement le renvoya.

Le lendemain, trois nouveaux chevaliers vinrent trouver Hermance la belle et quêter la dure épreuve. Ils étaient tous trois fils du Seigneur Luc de Goncelin. Leur visage était fier, luisant, leur armure flamboyait au soleil. Vermeille était la housse de leur cheval, toute tailladée de franges. Leur front ne portait qu'une couronne de fleurs.

Bertrand de Goncelin monta le premier.

Le cheval de Bertrand n'était pas à mi-chemin qu'il fit un faux pas. Bertrand tomba de sa selle et contre un rocher sa tête fracassa.

Tandis que les manants descendaient le corps de Bertrand, le second frère, François de Goncelin, chevauchant une superbe jument baie, s'en allait déjà par le mont.

Joyeuse, sa jument hennissait. Sûr était son sabot, contournant par miracle les pierres les plus dangereuses. Mais la bête eut le vertige et, folle, s'élança dans l'abîme avec son cavalier. La montagne répéta son cri.

Le troisième frère, Marc de Goncelin, s'avança très pâle sur un cheval aragonais. Il gravit la montagne plus lentement que ses frères,

comme s'il voulait éloigner l'instant de sa mort.

Il grimpa posément, grimpa, grimpa toujours plus haut le preux chevalier. La foule l'acclamait. Il approchait du faite quand une plante humide le fit glisser et il roula au fond du gouffre.

Le peuple poussa un cri de douleur. Hermance elle-même eut les yeux embués de larmes, mais de retour au château reprit sa superbe indifférence.

Un matin, alors qu'Hermance donnait à manger à ses paonnets, le veilleur sonna l'arrivée d'un étranger. Hermance courut à une petite fenêtre du donjon d'où elle voyait, sans être vue, les arrivants.

C'était un cavalier grand et fort comme une tour carrée. Ses longs cheveux bouclés tombaient sur ses épaules. Une plume d'aigle flottait sur son casque. Ses yeux étincelaient. Sa jument isabelle, merveilleusement harnachée, soulevait la poussière et écumait des naseaux.

« Celui-là est beau », pensa Hermance. « Plus beau que tous ceux qui l'ont devancé. Quel fier maintien ! Quel noble regard ! » Un sentiment de crainte et d'amour qu'elle n'avait jamais connu emplit son cœur. Un trouble délicieux l'envahit.

Quand le bel étranger fut introduit dans la salle et annonça à Hermance le désir qu'il avait de gravir la montagne, elle trembla. Elle voulut l'arrêter au bord du chemin et lui jurer à l'instant même une fidélité éternelle. Mais le jeune homme tenait à achever son périlleux voyage.

« Je tenterai l'épreuve », dit-il d'un air farouche.

Il passe la nuit en prières et au matin se met en route. Il monte par les sentiers tortueux, par les éboulis. Hermance prie Madame Marie, déchire son voile, enfonce ses ongles dans le bras de sa suivante. Elle compte chacun des pas du chevalier, redoute chacun des périls qui ont arrêté les autres prétendants.

Pourtant le chevalier poursuit fièrement sa route. De rocher en rocher il s'élève. Il arrête son cheval. Il est arrivé. Son panache ondoie au-dessus de l'abîme. Puis le chevalier fait volte-face et c'est la descente victorieuse.

Hermance à genoux remercie Dieu, l'air retentit de ses exclamations de joie. Elle frémit à la pensée de serrer bientôt contre elle le bel étranger. Elle sera sa femme. Ce soir-même commenceront les réjouissances des fiançailles. Des caroles endiablées seront dansées sur le pavé jonché de fleurs. Les chevaliers rompront quelques lances en un gai tournoi. Enfin, pendant que les ménestrels joueront de la vielle, du cornet et de la buccine, les invités goûteront les mets les plus délicats. Comme Hermance sera heureuse, l'anneau d'or à son doigt, gage d'un amour partagé !

« Il vient ! Il vient ! » crie-t-on de tous côtés. Hermance se précipite

au-devant du jeune homme, mais tandis que le cheval lui envoie une ruade, elle est repoussée avec mépris.

« Va-t-en loin de moi, misérable femme qui a fait verser tant de pleurs ! Souviens-toi de ces nobles guerriers dont tu as causé la mort. Souviens-toi de ces trois frères que tu as vu sans pitié périr l'un après l'autre. Je suis venu pour les venger. Tu m'aimes et moi, je te maudis. »

À ces mots, le chevalier s'éloigne au galop de son cheval et la malheureuse, torturée par son amour, en proie à des remords affreux, court se jeter dans le gouffre.

Le Connétable de Lesdiguières

Les guerres de religion, puis les luttes contre le Duc de Savoie, avaient fait de Lesdiguières me sorte de Roi du Dauphiné. Il lui fallait une demeure digne de son rang.

Sa charge de Connétable, que lui avait accordée Louis XIII, et sa fortune considérable lui permirent de construire l'imposant château de Vizille.

Une grande partie de la vallée de la Romanche, quatre-vingts hectares environ, formait un immense parc, mais si, en 1620, le château dressait déjà orgueilleusement ses tours, son parc n'était pas clos...

Deux légendes sur ce parc courent encore dans la bouche des vieilles gens de Vizille.

I

COMMENT LESDIGUIÈRES PUNIT CRUELLEMENT JACQUET LE MARAUDEUR



ESDIGUIÈRES, à la fois gourmet et artiste, avait fait établir dans son parc de grandes pièces d'eau peuplées des plus belles races de truites du Dauphiné.

Non loin du parc, dans une cabane grossièrement construite, vivait Jacques Poyet, un grand escogriffe osseux et voûté, ancien soldat de Lesdiguières réputé pour son zèle au pillage. Il avait la tête chaude, les pieds et les poings agiles, le cœur sur la main. Il vivait de menue contrebande et de maraudes. Le petit peuple de Vizille aimait Jacquet le Maraudeur, car ses rapines ne s'exerçaient qu'aux dépens des riches et il écoulait si bas le produit de ses larcins et ses tabacs de contrebande...

Jacquet le Maraudeur était vêtu d'une vieille culotte de peau effrangée à la jarretière et sur sa chemise entr'ouverte, d'où s'échappait une toison épaisse, il portait un gilet toujours déboutonné, déteint par le soleil et empesé par la crasse.

Jacquet avait une face allongée brunie par le soleil. Quand il riait, mille petites rides se mettaient en mouvement sur son visage et ses yeux malins semblaient des feux follets.

Un soir, Jacquet eut envie de truites, une de ces envies impérieuses qui s'installent au fond de l'estomac et ne veulent pas en déloger. Où trouver des truites succulentes si ce n'est dans les pièces d'eau du parc ? Alors il se posta à plat ventre derrière un fourré et attendit le passage de la ronde de nuit. Quand les soldats aux bottes sonores et aux lanternes aveuglantes eurent défilé, Jacquet fit un bond de chat

hors du fourré et ses pieds nus coururent dans les sentiers du parc à la recherche de la fontaine Dhuis. C'est là qu'étaient les truites les plus savoureuses.

Jacquet, dans l'eau jusqu'à la ceinture, promenait doucement sa main sous les grosses pierres de la fontaine. Parfois il frôlait un corps visqueux et essayait de l'acculer dans un trou. Pendant une heure au moins, sa main se contenta d'explorer les moindres recoins de la fontaine Dhuis.

Puis la pêche proprement dite commença. Son sac de toile en bandoulière sur le dos, avec une grande économie de gestes Jacquet plongeait brusquement sa main dans les trous et sous les pierres. Il se gardait bien de saisir la truite par le milieu. Souple et glissante, elle aurait tôt fait de lui échapper. Non, d'un coup sec, il enfonçait son pouce caleux dans la petite bouche et, pressant très fort son index sur les ouïes qui palpitaient, il maintenait ainsi la truite prisonnière. Et la belle allait rejoindre ses compagnes dans le grand sac.

Au petit matin, le sac encore humide, plein à craquer, comme Jacquet regagnait à pas pesants sa cabane, il entendit un trot léger venant vers lui dans le sentier.

« Était-ce la garde qui repassait à une heure inaccoutumée ? Une chasse avait-elle été organisée ? Était-ce Lesdiguières lui-même ? Se cacher ? Trop tard. »

Un frisson lui parcourut l'échine quand trois fières amazones débouchèrent au détour du sentier. L'une d'entre elles était plus belle et plus vive que les autres. C'était Marie Vignon, la jeune épouse du Connétable, et ses deux dames de compagnie qui faisaient leur promenade matinale.

Arrêtant brusquement son cheval, Marie Vignon l'interpella familièrement.

« Que fais-tu là à pareille heure, l'ami, avec ce sac ? »

Et ne pouvant se dérober, le pauvre Jacquet choisit la meilleure attitude. Posant prestement son sac, il en tira la plus belle truite, celle qui était plus bleue que ses compagnes, plus fine et plus ferme encore. Et la tendant à Marie Vignon :

« Pour vous, Madame, j'ai pêché ce matin la plus belle truite de la fontaine Dhuis. »

Marie Vignon rit franchement en s'exclamant : « Je ne peux, devant tant d'esprit, refuser ce cadeau et je la mangerai à mon souper en souriant de ton audace. »

Tirant les rênes de leur cheval, les trois dames poursuivirent leur chemin dans un joyeux galop.

Pendant toute la journée, Marie Vignon fut de belle humeur. L'incident du matin l'avait mise en joie. Son rire éclatait à tout propos, d'autant plus librement que son vieux Connétable de mari était à la

chasse.

Un peu avant le souper, Marie Vignon passa dans la cuisine pour faire mille recommandations sur la préparation de sa truite, qu'elle voulait toute dorée et garnie de persil haché menu.

Cependant les trompettes de la garde sonnaient le retour de la chasse. Lesdiguières et sa suite sautent de cheval et franchissent le perron à double révolution. Le Connétable pénètre dans les galeries. Ses bottes semblent à chaque pas vouloir fêler les dalles sur lesquelles elles frappent rageusement.

Il redresse au maximum sa haute taille légèrement voûtée par les ans et ses bras à demi fléchis suivent le mouvement de ses jarrets. On n'entend dans les galeries du château que le pas du Connétable couvrant ceux de sa suite. Tous tremblent. Les lévriers eux-mêmes, la queue basse, les oreilles pendantes, halètent de crainte.

Marie Vignon va au-devant de son époux et lui fait une grande révérence en fléchissant le genou très bas. Lesdiguières la relève brutalement.

« J'ai faim, Madame, j'ai faim », hurle-t-il, « les viandes sont-elles à point ? »

« Mais, Monseigneur », risque timidement Marie Vignon, « vous revenez de la chasse plus tôt que de coutume, et vos gens ne pouvaient le prévoir. »

« Ils devaient le prévoir », hurle Lesdiguières et de sa main droite il rafle les dés que deux gardes, joueurs imprudents, n'avaient pas garé assez prestement à l'approche de leur maître.

Puis devançant de trois pas sa suite, Lesdiguières alla prendre place au milieu de la grande table en fer à cheval. À sa gauche étaient ses gentilshommes placés par ordre de dignité. À sa droite, Marie Vignon et les Dames de sa cour.

Derrière les maîtres du château, un grand feu de bois brûlait dans la haute cheminée sculptée aux armes du Connétable. Il éclairait diversement le visage des convives, découvrant tantôt l'oreille si fine de Marie Vignon, tantôt les grandes dents jaunes du Connétable affamé.

Le maître était sombre, son œil étincelait. Les Dames n'osaient sourire. Les hommes étaient crispés, attendant avec angoisse l'éclatement de cette colère sourde. Pourtant après cette chasse harassante, une bonne détente aurait été nécessaire. Comme il ferait bon échanger de libres et joyeux propos !

Le Connétable, sans attendre le potage, dévora un gigot entier. Après quoi, il suça l'os frénétiquement et le lança derrière lui à la volée. Le bouffon le reçut dans l'œil et se sauva avec d'affreuses grimaces.

Puis le Connétable se plaignit de la lumière trop falote des

chandelles et des torches de résine. Il fit venir le préposé aux chandelles, un roux au grand nez qu'il souffleta en public.

Cependant les services se succédaient et les convives ne touchaient pas aux viandes. Ils se demandaient lequel d'entre eux ne serait pas bientôt victime de cette vilaine humeur. Les faisans dorés dressés sur des plats d'argent succédèrent aux perdreaux, les cailles aux cuissots de chamois, les gélinottes aux entrecôtes de sangliers, mais les plats repartaient intacts comme ils étaient venus. Les domestiques faisaient leur service en tremblant.

Alors qu'un valet déposait devant la Duchesse la truite dorée, élégamment dressée sur un lit de vermeil, le Connétable pointa vers le plat son index crochu et dit à son épouse, le sourire mauvais :

« Quelle est, Madame, l'origine de cette truite ? Je n'ai pourtant pas donné l'ordre à mes gens de pêcher ce matin. La robe est belle, c'est celle des truites qui peuplent la fontaine Dhuis, espèce fort rare que j'ai obtenue grâce à de savants croisements. »

« Vous vous taisez, Madame », reprit le Connétable en remarquant la rougeur de Marie Vignon.

« Parlez-vous, Madame ? » reprit-il plus haut.

« Ne vous fâchez pas, mon ami », dit doucement Marie Vignon en posant sa fine main blanche sur la vieille main aux veines durcies.

« Cette humble truite m'a été offerte en hommage par un de vos manants, c'est un joli poisson. Et quelle attention délicate que de l'offrir à l'épouse de son Connétable ! »

« Attention délicate, en effet ! » ricana le Connétable, « offrir à ma femme un bien que l'on me vole, quelle audace ! Le nom de ce coquin, s'il vous plaît ? »

« Mais je ne sais, Monseigneur », dit faiblement Marie Vignon.

« Comment était vêtu le drôle ? »

« Pauvrement, Monseigneur, très pauvrement. »

« Si je ne sais sur l'heure le nom de l'homme, je passerai au fil de cette épée tous les pêcheurs de Vizille et devant vos yeux, Madame. »

Une petite voix pointue s'éleva du côté des Dames d'honneur : « C'est Jacques Poyet, dit Jacquet le Maraudeur. N'oubliez pas, Monseigneur, qu'il fut de vos fidèles en des temps difficiles ».

« Jacquet le Maraudeur », répéta lentement Lesdiguières, « soldats, allez le quérir, il va en cuire au coquin ».

Les soldats trouvèrent Jacquet dans sa cabane en joyeuse compagnie. Les convives, vêtus de haillons, étaient pour la plupart des maraudeurs comme lui. La trogne enluminée par le bon vin, ils suçaient avec de grands rires les arêtes des truites pêchées à la fontaine Dhuis. Cependant Jacquet fredonnait une de ces vieilles chansons de contrebandier que l'on aime entendre après boire.

Les soldats auraient volontiers partagé ces ripailles et fraternisé avec

les joyeux drilles, mais il ne fallait pas oublier qu'on était en mission.

L'entrée des soldats avait jeté un froid dans la cabane. Chacun avait au moins une maraude sur la conscience et craignait les gens d'armes de Lesdiguières.

« Halte là ! Au nom du Connétable de Lesdiguières, nous venons arrêter Jacques Poyet dit Jacquet le Maraudeur », répétèrent par trois fois les soudards. Ils secouaient le malheureux et le poussaient vers la porte avec le manche de leur dague.

Jacquet marchait, résigné. Il avait depuis longtemps pesé les risques de la maraude et de la contrebande. Il savait qu'on paie souvent de sa vie ces peccadilles. Son grand corps se balançait sur le chemin et il sifflotait sa même chanson d'après boire. Et puis il ne tenait plus tellement à la vie. Passé la cinquantaine, on est moins audacieux, moins agile, moins malin, moins résistant à la fatigue, toutes qualités essentielles à un bon maraudeur. Un maraudeur rhumatisant ! Laissez-moi rire !

Quand Lesdiguières entendit les soldats dans le parc, il s'essuya la barbe du revers de la main et dit à ses gens :

« Suivez-moi. Vous verrez comment le Connétable de Lesdiguières châtie l'insolence ».

Sans enthousiasme, tous se levèrent et, la tête basse, suivirent le Connétable. Marie Vignon et les deux Dames de compagnie qui avaient rencontré Jacques Poyet le matin même, pleuraient.

Lesdiguières, et sa suite, attendaient l'arrivée des soldats dans la cour du château. Le Connétable avait fait placer un billot et une hache neuve au milieu de la cour. Le tranchant de la hache luisait au soleil. Jacques Poyet, impassible, s'avança près du billot et dégagea son cou de la chemise pour faciliter le travail du bourreau. Dans ses yeux aucune crainte ne se lisait. Il regardait d'un air narquois les courtisans alignés et soutenait fièrement le regard du Connétable.

Quand la tête de Jacques Poyet eut roulé sous la hache, le Connétable de Lesdiguières fit venir un tailleur de pierre. Il lui donna l'ordre de sculpter dans un médaillon, au-dessus de la fontaine Dhuis, le visage du maraudeur et près de lui une truite.

Depuis lors personne n'a jamais plus péché à la fontaine Dhuis, et ceux qui passent par là versent un pleur en évoquant le souvenir de Jacquet le Maraudeur.

II

COMMENT LESDIGUIÈRES NE VENDIT PAS SON ÂME AU DIABLE



EST peu après la mort de Jacquet le Maraudeur que le Connétable de Lesdiguières exigea que son parc fut clos de hautes murailles. Retors et avare il avait horreur de délier les cordons de sa bourse. Il voulait avoir les murailles les plus élevées et les plus épaisses aux prix les plus bas. Il envoyait ses hommes recruter des ouvriers dans les villages voisins. À coups de piques on les conduisait à Vizille pour la corvée. Les mots « Viendrez ou bruslerai » étaient placardés à tous les carrefours.

Bon gré, mal gré, même les femmes durent porter des pierres sur leur tête pour la construction des murailles. Elles y usèrent leurs cheveux. C'est pourquoi aujourd'hui encore tant de femmes sont chauves à Vizille.

Le travail n'allait jamais assez vite au gré de Lesdiguières, qui tempêtait sans cesse. Une fois, vers deux heures après minuit, il prit fantaisie au Connétable d'exiger que le travail soit terminé le lendemain matin, le vieillard voulant y mettre du gibier. La chose était humainement impossible. Que faire, sinon appeler Satan ? Ce qui fut fait.

Satan et un de ses suppôts arrivèrent à pas de loup dans le vaste cabinet du Connétable. L'obscurité n'était trouée que par trois paires d'yeux phosphorescents et par mille reflets lunaires jouant sur le diamant du Connétable et dans les fils d'argent de sa barbe.

Il s'engagea entre les trois personnages une longue conversation à voix basse. Satan voulait bien se charger du mur, mais à une seule

condition, que le Connétable lui vendît son âme. Je ne sais pas si vous avez déjà vendu votre âme, mais une âme ne se lâche pas à la légère. Ce filou de Connétable, ce fin politique discuta et marchanda en vain. Rien n'y fit. Satan était inexorable, « ton âme ou rien ».

« Eh bien ! Soit ! Tu auras mon âme, mais à condition que tu construises sur l'heure mon mur en moins de temps que j'en mettrai pour traverser à cheval mon parc et, avant que les rayons de l'aube ne blanchissent les neiges de Chamrousse. »

Le suppôt de Satan apporta un grand parchemin et le pacte fut scellé du sang du Connétable, qui piqua la longue plume d'oie dans sa veine la plus saillante.

Tandis que Lesdiguières montait sur son cheval, ce fut un spectacle bien divertissant que de voir les diabolins faisant surgir miraculeusement deux pans de mur géants qui couraient devant la monture du Connétable. Leur présence allumait les pierres d'une clarté joyeuse. Satan, la truelle à la main, dirigeait gaiement les opérations. Les diabolins, par taquinerie, faisaient semblant de se laisser rattraper puis ils se remettaient au travail avec ardeur. Tandis que le jeu se poursuivait, les coqs chantaient et l'aube approchait.

Tout à coup, au moment où les deux pans de mur allaient se rejoindre, le Connétable éperonne furieusement son cheval et les maçons de Satan sont pris de panique à la pensée d'être distancés. Le mur court, court et poursuit le cheval ventre à terre. Au moins les diabolins vont-ils pouvoir prendre dans l'étau des deux murs le cheval et sa monture ! Un dernier coup d'éperon et le vieillard est hors du mur, mais le cheval hennit de fureur, sa queue est restée prise ; le cheval tire, la queue se dégage de la pierre où elle laisse un trou rond.

Le Connétable de Lesdiguières avait gagné de justesse, mais il avait gagné. Son âme ne fut pas vendue au diable. Satan se sauva tête basse et de rage lança sa truelle dans l'étang.

En faisant lentement le tour des hautes murailles du château de Vizille, avec un peu de patience vous découvrirez certainement le trou rond fait par la queue du cheval de Lesdiguières.

Les Mandrins



ES Mandrins ! Les Mandrins ! Les voilà ! »

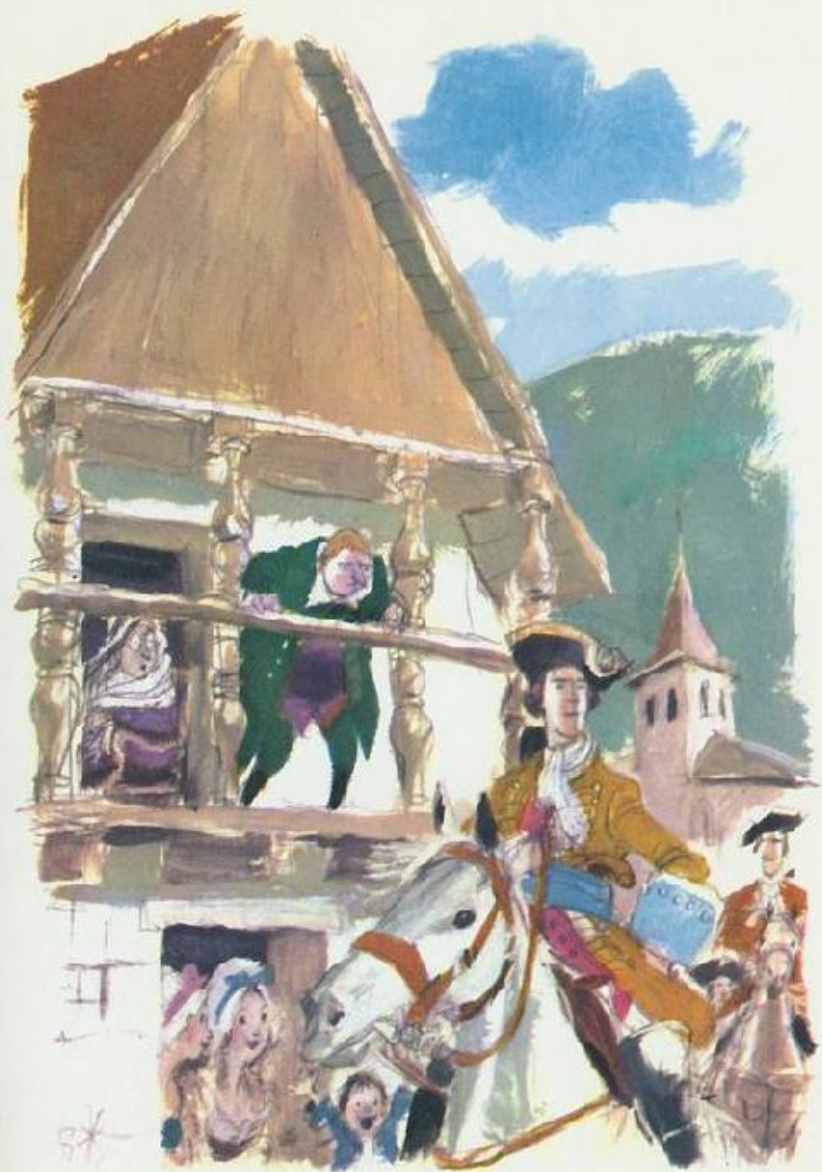
Et tout le village est sens dessus dessous ! Les gosses se précipitent à la fenêtre de l'étage pour les voir passer. Les jeunes filles ajustent leur bonnet et le poing sur la hanche se plantent devant la porte. Les femmes, au lavoir, laissent là leurs draps de toile et volent au-devant des cavaliers en essuyant la mousse à leur tablier. Les aubergistes courent à la cave chercher le vin clair et tandis que les servantes alignent les pots sur la table de chêne. Les prisonniers, derrière les barreaux de leurs cellules, sentent renaître en eux l'espoir. Les belles dames comptent les écus de leur bourse, rêvant aux emplettes de demain.

« Les Mandrins ! Les Mandrins ! »

Mais ce n'est pas pour tous la fête. Messieurs les agents de la gabelle enterrent en tremblant leurs écus dans la cave et sautent par les jardins à la recherche de la bonne cachette. Ils sont pâles. Une grande peur les tient au ventre.

Monsieur le brigadier des Fermes rédige son testament et prie saint Christophe à genoux, les mains jointes. À genoux est sa femme qui implore la Madone.

À genoux est Monsieur Guyot le buraliste, qui a pris soin de mettre ses louis d'or dans le clapier. Là les brigands ne les trouveront pas. À genoux est sa femme la Janote. Elle prie très vite à haute voix : « Mon Dieu, faites que mon mari Guyot, bon père, bon époux, qui vend avec conscience depuis vingt ans les tabacs de l'État soit... »



Les Mandrins passent dans un cliquetis d'armes.

Sa voix est couverte par une grande cavalcade. Les Mandrins passent dans un cliquetis d'armes, toutes capes au vent. La poussière vole sous les pas des chevaux, des chevaux petits, robustes et agiles, élevés clandestinement par eux dans quelques fermes du Dauphiné.

Comme ils sont beaux, ces jeunes hommes avec leur culotte de peau grise moulant leurs cuisses musclées, leur habit de drap d'Elbeuf à boutons jaunes, leur gilet de panne rouge aux goussets profonds ! Et ce grand chapeau de feutre dont l'aile rabattue sur les yeux donne tant de profondeur au regard ! Chacun porte un mousquet, deux pistolets de ceinture, deux pistolets d'arçon, deux pistolets de poche, chacun à deux coups, sans oublier le couteau de chasse.

L'un d'eux surtout a fière allure. Il mesure au moins cinq pieds et quatre pouces ! Son visage ouvert est à peine grêlé de petite vérole. Ses boucles blond roux, nouées sur le dos en catogan, s'échappent d'un feutre noir galonné d'or. C'est un trophée enlevé à un brigadier des Fermes. Dans sa ceinture de soie rouge et verte, sont pris un couteau de chasse et une paire de pistolets qui brillent au soleil.

« Celui-là, c'est leur chef, c'est Mandrin », chuchote-t-on sur son passage. Et on se pousse du coude et on le désigne du menton.

« Ce n'est qu'un assassin », dit le grand-père Arthaud, « vous ne voyez pas ces mains de tueur couvertes de poil roux ? »

« Assassin ? Assassin ? Ce n'est pas vrai », dit le fils Chorier, « c'est un défenseur des pauvres gens. Il ne tue que les employés du fisc et les agents de la gabelle. »

Et toute la jeunesse de se joindre au fils Chorier pour défendre Mandrin.

« Et quand il a tiré du lit le brigadier Dutriet et sa femme ! » reprit le grand-père Arthaud, « qu'il a saccagé la maison pendant que les malheureux pleuraient dans la neige en chemise, vous croyez que c'était honnête ? Et quand il a assommé à moitié les employés des Fermes, en Chartreuse ? »

« Ils n'avaient qu'à donner leur argent plus vite », répondit la jeunesse.

« Pourquoi les a-t-il dépouillés de leurs vêtements ? » dit le grand-père rouge de colère.

« Il leur a laissé leur chemise, Père Arthaud, et c'est encore trop pour ces coquins. »

« Et quand il a tué à Saint-Étienne-de-Geoirs, Moret et sa fille », dit encore le grand-père.

« Moret avait livré Pierre Mandrin, son frère. Ce n'était que justice », hurla la jeunesse.

Et le grand-père s'en fut en bougonnant : « Quelle époque, mon Dieu, quelle époque ! »

« Les fermiers généraux sont des voleurs bien plus redoutables »,

disait-on à la ronde. « Ils exigent de nous plus que nous ne possédons. Ils feraient sortir le sang d'une pierre. »

Cependant la cavalcade des Mandrins se poursuit.

« Quel est ce grand brun à l'air farouche ? » demandent les jeunes filles, « c'est François d'Huet de Saint-Pierre, le bras droit de Mandrin ».

« Et ces dix cavaliers chargés d'une grosse espingole ? » demandent avidement les jeunes garçons.

« C'est la garde personnelle de Mandrin faite de dix canonniers ; leur espingole est chargée de cinquante balles. »

« Cinquante balles ! » répètent les garçons avec une bouche toute ronde d'admiration.

Après la cavalcade des Mandrins, c'est le lent défilé des mulets que les valets poussent à hue et à dia. Les mulets plient sous le fardeau des marchandises que recouvrent des bâches. En riant, une jeune fille soulève un coin de bâche et découvre une indienne toute fleurie.

« Arrière les curieux ! » crie le valet.

Un enfant tire la queue d'un mulet malgré les menaces du valet, tandis qu'un petit vieux, muni d'un seau et d'une pelle, guette le crottin qui fumera si bien ses poireaux.

Les cris de tous sont bientôt couverts par un roulement de tambour. Un Mandrin superbement harnaché, suivi par une horde de gamins, roule du tambour à toutes les croisées de chemin. Sa voix tonitruante annonce :

« Oyez, bonnes gens, oyez. Demain dimanche après la première messe au lieu dit les Rochettes, vous achèterez des indiennes, des flanelles, des mousselines brodées, des bijoux et des montres de Genève, des carottes, du bon tabac, du vin fin en flacon, en barils et mille autres merveilles pour nobles, bourgeois, clercs et manants. Venez nombreux, bonnes gens, venez nombreux. »

Tandis que le tambour roule, les Mandrins garent leurs chevaux et se dispersent dans les auberges, où ils choquent les pots d'étain avec de grands rires. Les servantes courent dans tous les sens. Les unes portent le gros saucisson à l'ail, les autres la jambe de cochon farcie, les autres les ravioles. Quels bons clients ! Et leurs pourboires sont si généreux ! L'aubergiste tout rouge ne sait plus où donner de la tête. Il embauche des filles de vaisselle, perd la clef de l'armoire aux jambons, donne des ordres contraires, jette un coup d'œil sur la salle comble, tout enfumée, se prend les pieds dans un harnais, fait des courbettes aux Mandrins et court au grenier chercher le poivre.

Les contrebandiers ont attiré beaucoup d'hommes du village qui trinquent avec eux. Les langues courent bon train.

« Alors, l'ami, tu as des chevaux pour moi cette année ? Ceux que tu m'as vendus l'an passé étaient bien trop fougueux. J'ai eu des hommes

désarçonnés. »

« Ce sont vos armes qui les effraient, Monseigneur. »

« Et toi, m'as-tu bien gardé les deux sacs d'écus que je t'avais confiés ? »

« Oui, Monseigneur, je les ai mis dans mon grenier mêlés aux sacs de grains. Les agents des Fermes sont bien venus faire une perquisition, mais c'est à la cave qu'ils ont fouillé et ils sont repartis gros Jean comme devant. »

« À Pont de Claix, ils sont sans pitié, ils ont emmené mon pauvre père, qui ne pouvait payer sa taille. Ils ont arrêté trois veuves, un pauvre estropié et deux orphelins. Il faut les pendre, Monseigneur, tous les pendre ou les rouer. Nous autres, pauvres paysans, nous n'aurons point de repos avant que cette racaille soit exterminée, mais un jour viendra peut-être où tous nous nous dresserons contre eux, un jour où nous serons tous des Mandrins ». Et il pleura.

« À Pont de Claix, dis-tu ? » interrogea Mandrin songeur.

« Et puis, Monseigneur », dit un rougeaud à la grosse bedaine, « on ne peut même plus fumer, leur tabac est aussi cher que mauvais ». En signe de mépris, il cracha un long jet de salive jaunâtre qui arrosa le chien du maître des lieux.

« Quel genre d'homme tient la caisse des tabacs ? » demanda François d'Huet de Saint-Pierre.

« C'est Guyot, Monseigneur, un couard, une pauvre nature faite de filasse et de pâte molle. Il vous craint comme la peste noire. Sa femme, la Janote, tombe du haut mal quand elle entend votre nom. »

« Et toi, mon bonhomme », répondit Mandrin en tapant sur la grosse bedaine, « tu n'es pas fait de filasse et de pâte molle, j'espère ! Tu viendras nous aider ce soir à dénicher les écus ! »

« Mais, Monseigneur, je ne suis pas armé ! »

« Prends ce pistolet », dit Mandrin en sortant l'arme de sa ceinture, « il a envoyé au paradis de moins couards que toi. »

Et toute la salle de se moquer du pauvre rougeaud qui ne sait que faire du pistolet et regarde la gâchette avec terreur.

Des enfants se sont glissés dans la salle. L'aubergiste fait les gros yeux, mais les Mandrins les protègent. Un petit blond frisé a sauté sur les genoux de Mandrin et se pend à son cou :

« Tu me prendras avec toi quand je serai grand ? »

« Non, mon petit homme », dit Mandrin avec un sourire triste, « c'est un trop dur métier que le nôtre. Veux-tu donc finir roué, brûlé vif ou pendu ? »

« Ça ne fait rien », répond l'enfant, « emmène-moi tout de suite, veux-tu ? » et il caresse la dague de Mandrin avec extase, jusqu'au moment où une mégère tape-dur fait irruption dans la salle pour reprendre son fils par la peau du cou.

Quand Lespinasse entra, ce fut un beau vacarme ; avec un sourire qui fendait sa bouche jusqu'aux oreilles qu'il avait rouges et décollées, il salua à la ronde. Les Mandrins faisaient sauter leur feutre noir au plafond en signe d'allégresse.

« Viens prendre un pot, vieux frère ! Par là ! Par là ! » criait-on à toutes les tables.

Lespinasse avait été longtemps des leurs, mais un vilain coup de mousquet dans les jambes, reçu l'an passé, l'empêchait de monter à cheval et de suivre ses chers compagnons.

Il s'assit en face de Mandrin et il s'engagea entre les deux hommes une longue conversation.

« Est-ce que les Rochettes sont un lieu assez sûr pour étaler nos marchandises, Lespinasse ? Qu'en penses-tu ? »

« C'est un très bel endroit, Monseigneur, situé au levant, sur une petite hauteur près de l'église. Le lieu est juste à la mesure des marchandises que vous déballez. Et puis les troupes du Roy ont bien trop peur de vous attaquer, les couards. Ils savent que vous postez des sentinelles dix lieues à la ronde. N'ayez aucune crainte, Monseigneur ; et si, par hasard, il y a danger, vous vous embusquez dans le petit bois.

« Tu sais, Lespinasse, il est fini notre bon temps. On organise la résistance en hauts lieux. On arme contre nous les agents des Fermes. »

« Mais vous avez le peuple pour vous, Monseigneur, tout le peuple des braves gens que vous protégez des Fermiers, toutes les filles que vous habillez de mousseline et d'indiennes fleuries, tous les négociants qui placent leurs fonds dans les expéditions de contrebande. Et même les gens de charge vous protègent. »

« Parce qu'ils nous craignent », répondit Mandrin et il but trois pintes de vin clair.

Après quoi, il se leva, rassembla dix d'entre ses hommes et ils marchèrent vers la prison en frappant de leurs bottes le pavé sonore.

Mandrin toqua trois coups à l'huis du gardien chef. Une servante filasse leur ouvrit en tremblant.

« Où est ton maître ? » crie Mandrin.

La fille ne répond pas.

« Par ma grosse espingole, dit Mandrin, serais-tu muette ? »

« Oui, Monseigneur, muette sur l'ordre de mon maître. »

« Alors dérouille ta langue, car je suis le maître ici et va chercher le coquin afin qu'il me baille les registres de la prison. »

Et les dix hommes s'installèrent dans la cuisine du gardien chef où ils eurent tôt fait de découvrir une bouteille de gnole.

Le gardien chef arriva en faisant des courbettes.

« Si Messieurs les Mandrins veulent un peu de marc, j'en ai dix

bouteillons à la cave. Si Messieurs les Mandrins veulent du jambon, j'en ai un au grenier dont, avant le goût, les yeux se contentent... Si Messieurs les Man... »

« Assez », tonitrua Mandrin, « ce n'est pas ta cave ni ton grenier que nous voulons, mais certains de tes prisonniers. Baille un peu tes registres. »

« Tout de suite, tout de suite, Messieurs les Mandrins », et il s'en fut quérir le gros livre où, sur deux colonnes, étaient inscrits le nom de ses pensionnaires et en regard le crime commis.

« Mer... let... a... tué... son... épou... se a... vec un... cou... te... las... », lut Mandrin à mi-voix, « je n'aime pas les coléreux », et il poursuivit :

« Espéranche a vo... lé... cinq... sols... à la veu... ve Por... cieu ». « Petit homme sans doute qui n'a que le sens des petits profits ! »

« Noya... rey... a... é... gor... gé vilainement un... em... ployé... des... fermes ». « Frère ! » dit Mandrin en ébranlant la table de son poing, « tu vas être libre. »

« Monge a es... tri... pé Monsieur l'Éche... vin. »

« Pourquoi diable l'a-t-il estripé ? » interrogea Mandrin.

Le gardien écarta les bras et haussa les épaules en signe d'ignorance tandis que Mandrin poursuivait sa lecture.

« Va... cher... a baillé... nonante... coups de bâtons... à un... soldat... du Roy ». « Il a bien fait ! »

« Levasseur a ven... du par trois fois du ta... bac de contre... bande à maî...tre Robert ». « Quelle peccadille ! »

« Holà, gardien, va me quérir sur l'heure, Noyarey, Vacher et Levasseur. Dis-leur que Mandrin les prend à son service. Ramène Monge aussi, mais je te le rendrai peut-être. »

Les quatre pauvres hères arrivèrent bientôt tout pelés et couverts de vermine. Ils se jetèrent aux pieds de Mandrin avec des cris de joie.

« Allez vous laver à l'auberge et vous remplir la panse, mes amis. Sauf Monge. C'est toi, Monge. Pourquoi as-tu estripé Monsieur l'Échevin ? »

« Parce qu'il m'avait pris ma femme, Monseigneur. »

« La belle affaire. Ça ne valait pas la peine de le tuer, nigaud ! Allons, suis-nous ! J'ai de ces bontés aujourd'hui... Au revoir, Monsieur le Gardien chef. Merci de votre bon accueil. Prenez bien soin de vos deux prisonniers. Veillez à Merlet, car qui a tué sa femme, peut tuer son garde. Tenez Espéranche à l'œil, car qui a volé cinq sols, peut voler cinq mille louis. À l'an prochain, Monsieur le Gardien chef. Vous donnerez cette pièce d'étoffe à votre servante, elle s'en fera deux jolis tabliers. Ne me dites pas merci, c'est bien peu. »

De la prison, Mandrin passa chez le buraliste Guyot, dont les genoux cagneux s'entrechoquaient convulsivement. La Janote, sa femme,

priaient toujours à mi-voix : « Mon Dieu, faites que... faites que... ».

« Donne le sac, barbu », dit Mandrin en tirant sur la barbiche du buraliste.

« Quel sac ? » interrogea Guyot.

« Le sac aux écus, tue Dieu ! »

« Quels écus ? »

« Par ma biscaïenne meurtrière ! Vas-tu longtemps faire l'innocent ? »

Et Mandrin, se levant d'un bond, prit le maigre Guyot par le collet et l'envoya cogner contre le pétrin.

« Pitié, mon bon Monsieur, tout de suite ! tout de suite ! » pleurnicha Guyot.

« Donne-le-leur, à ces bandits », dit la Janote en interrompant sa prière.

« Bandits ? Répète-le, vieille sorcière », dit Mandrin. « Veux-tu, grâce à ce pistolet, rejoindre sur l'heure l'éternel sabbat qui t'attend dans l'au-delà ? »

« Non, Monseigneur », se radoucit la Janote. Cependant Guyot revenait en courant. Il tenait contre sa poitrine le grand sac souillé de petites crottes noires et luisantes.

Mandrin prit le sac en s'esclaffant.

« Monsieur le buraliste est un finaud. Cacher les écus dans le clapier ! On a toutes les ruses ! Enfin bonsoir et bonne nuit à tous deux. Préparez un bon fricassé de lapin pour votre souper puisque vous en faites l'élevage. Voici quinze sols pour arroser votre plat d'un petit vin de coteaux. Et vous le boirez à ma santé. Ne me remerciez pas, c'est si peu ! »

Et après cette dure journée, les Mandrins allèrent dormir d'un bon sommeil de contrebandiers, ronflant comme forges.

Au petit matin, Mandrin fut réveillé une première fois par un rayon de soleil taquin qui jouait dans sa prunelle droite. « Le fripon ! » dit-il en sautant sur ses pistolets. Mais que peuvent des pistolets contre le soleil ? Et il se rendormit.

Il se réveilla à huit heures, tout joyeux, mangea une omelette de six œufs au jambon et quelques oisillons arrosés de deux pintes de vin de la Côte Saint-André. Puis il se lava le torse à la pompe devant cinquante-neuf manants qui admiraient ses muscles. Il confia ses joues à un barbier. Les admirateurs de Mandrin en emportèrent quelques poils afin de les faire monter en médaillon.

Ensuite il passa sa plus fine chemise et ses plus beaux habits de drap d'Elbeuf, qu'un laquais sortit d'une malle cloutée d'or aux initiales entrelacées L. M., car Louis était le nom que sa mère lui avait donné au baptême.

Ainsi élégamment vêtu, il se rendit au lieu où les marchandises

étaient exposées. Les valets avaient dès l'aube installé les tréteaux et déballé le précieux butin. Quand Mandrin fit son apparition, les clients étaient déjà nombreux. Ce n'étaient que caquetages et joyeux marchandages.

Comme les villageoises étaient belles dans leur robe aux teintes vives avec leur petit tablier de soie noire, leur fichu bien croisé sur la poitrine et leur plastron blanc de lingerie finement empesée ! Comme leur coiffure blanche, leur « calette », toute plissée et garnie de dentelles encadrait joliment leur visage ! Les hommes aussi avaient fait toilette et ils exhibaient des gilets brodés et de larges ceintures de flanelle aux couleurs gaies.

Une petite jeune fille brune aux yeux très bleus discutait avec un Mandrin.

« Dix-neuf sols les deux aunes votre indienne ? Vous n'en avez pas moins cher, mon bon Monsieur ! »

« Non, fillette. »

« C'est que la mère ne m'a baillé que dix-huit sols. Doux Jésus ! Que faire ? »

« Il faut aller quérir un sol chez ta mère », dit l'homme.

« Je n'ose. Pas un sol de plus, a dit la mère, et elle ne revient jamais sur ce qu'elle a dit. »

« Emporte ton indienne, fillette », dit Mandrin qui était derrière la jeune fille, « et fais-toi une robe qui t'aidera à trouver un mari. Prends aussi ces rubans bleus. Ils seront jolis dans tes boucles brunes. »

Et la fillette s'en fut tout heureuse.

Puis Monsieur le Vicomte de Beauregard en personne vint faire ses emplettes. Mandrin alla au-devant du Seigneur et s'inclina respectueusement. Il le congratula longuement et le guida dans ses achats.

« Prenez ce tabac, il est plus fin. Et cet ouvrage de Monsieur de Voltaire imprimé en Suisse clandestinement ne vous tente pas ? Vous le méditez pendant vos longues soirées d'hiver. »

« Pour Madame la Vicomtesse, cette mousseline n'est pas assez légère. Madame la Vicomtesse est blonde, n'est-ce pas ? La pourpre serait trop dure à son visage. Non, croyez-moi, choisissez la couleur cochenille. Prenez une mousseline unie. Pas d'impressions ni de surcharges. Ça sent la noblesse de fraîche date. Surtout si Madame la Vicomtesse apparaît à la cour cet hiver », et Mandrin s'excuse auprès de Monsieur le Vicomte car il aperçoit une soutane.

« Tiens, Monsieur le curé, quelle joie de vous voir en ces lieux ! J'ai pour vous un de ces vins de messe ! De l'ambrosie, Monsieur le curé ! Nous allons le goûter ensemble, voulez-vous ? »

Monsieur le curé lapa avec délices le contenu du petit taste-vin d'argente que Mandrin lui tendait.

« La huitième merveille du monde ! » s'écria Monsieur le curé.

« Emportez-en donc un baril, saint homme », lui dit Mandrin, « en échange, vous prierez pour moi les Saints du Paradis et j'en ai besoin, Monsieur le curé, j'en ai besoin. Voulez-vous rentrer votre bourse et prestement. Ce n'est pas à vous que je donne ce baril, c'est à Dieu. »

Puis Mandrin fut interrompu par une sentinelle haletante qui sauta précipitamment de cheval :

« À Pont de Claix, Monseigneur, les agents transforment la Maison des Fermes en place forte. Ils s'arment jusqu'aux dents et veulent nous attaquer demain au passage. Dans la nuit, ils auront du renfort. Des soldats du Roy qui viennent de Grenoble, m'a-t-on dit. »

Le chef est sombre, silencieux. Il se dirige vers François d'Huet de Saint-Pierre qui conte fleurette à une blonde rieuse, mais la pauvre est plantée là à l'arrivée de Mandrin. François a d'autres intérêts qui le pressent.

Les deux hommes se concertent à l'écart derrière une tente. Ils dressent la liste des plus vaillants d'entre eux, des plus audacieux à l'attaque. Il faut faire vite et surprendre les gueux avant le renfort des soldats du Roy.

Tandis que quelques Mandrins achèvent la vente à la criée, donnent des ordres aux valets, entreposent les écus et mettent tout en ordre, les cinquante plus forts gaillards armés jusqu'aux dents filent sur la route de Pont de Claix, ventre à terre. Leurs compagnons les rejoindront demain.

Arrivés près du poste de garde, les cinquante contrebandiers ralentissent leur allure et se divisent en deux camps. Une trentaine d'entre eux va à l'attaque tandis que vingt autres se dispersent autour de la maison de garde et le long du fleuve.

Mandrin, le premier, entre dans le jardin et surprend les gardes qui ne l'attendaient pas aujourd'hui.

Un garde est en train de soigner les rosiers, un second balaie le seuil de la porte, un troisième fait sécher sa chemise. Un autre encore dort au soleil. Un petit oiseau s'est posé sur son chapeau. En bas dans la grand'salle on joue aux cartes devant une chopine et à l'étage on achève sa toilette du dimanche.

« Alerte ! » crie la sentinelle, « Aux armes ! compagnons ». Et Mandrin d'un coup de mousquet étend à ses pieds le zélé fonctionnaire.

Le dormeur s'est réveillé, il ouvre à demi les yeux. Est-ce un cauchemar ? Les Mandrins !

Le balayeur s'est immobilisé. Le balai en avant, il s'apprête à sauter sur l'adversaire.

Les joueurs ont laissé là leurs cartes, la chopine s'est répandue sur le sol. Quelques-uns ont pu saisir leurs mousquets pendus aux patères.

« Haut les mains ! » crie Mandrin, « laissez là vos mousquets. Allons, baillez les registres et les écus. C'est dimanche et nous sommes pressés. »

Mais un bruit de mitraille fait trembler les vitres. Du premier étage une rafale arrose les Mandrins restés sur le seuil de la porte. Un Mandrin a été touché à l'épaule, il saigne.

« Les traîtres ! » crie Mandrin et il grimpe à l'étage en courant. Il ouvre une porte, deux portes. Les pièces sont vides. Une troisième porte est fermée à clef. Mandrin essaie de la défoncer une fois... deux fois... trois fois... peine perdue. Mais François d'Huet de Saint-Pierre le rejoint et épaule contre épaule, les deux hommes font céder le lourd battant. Accompagnés de dix Mandrins ils font irruption dans la pièce où sont retranchés les coquins. Les mousquets crépitent et les balles ricochent de toute part. François d'Huet a le visage en sang. Mandrin pour le venger prend l'agresseur au collet et le passe par la fenêtre. Ce ne sont que cris, jurons et crépitement de balles, odeur de poudre et de sang.

« Les registres, tue Dieu ! » crie Mandrin, « Si vous ne me les baillez point, je vous passe tous par la fenêtre ».

Deux gardes arrivent enfin avec le registre et dix sacs d'écus qu'ils portent en tremblant.

Tandis que les sacs passent de main en main jusqu'à la cassette des contrebandiers, Mandrin, l'œil terrible, s'approche du registre et sortant son grand couteau, le lacère en mille pièces. Puis il exige le nom des vieillards de Pont de Claix, des veuves et des orphelins arrêtés ou réduits à la mendicité par les exigences du fisc. Les dix sacs d'écus leur seront partagés.

« Bon dimanche, Messieurs les Gardes, et ce soir, buvez à notre santé avec les soldats du Roy », dit Mandrin en les quittant.

Alors nos cinquante gaillards enfourchent leur monture rapide et, sur la route pleine de soleil, ils s'en vont joyeusement, la cape au vent.

Les cavales de la Bâtie Neuve



OUT en haut de la montagne Saint-Philippe, près de la Bâtie Neuve, est un gouffre plein de terre et de pierrailles, d'où sort une eau noire et limoneuse. En voici les origines telles qu'on les conte en Dauphiné.

Autrefois, il y a bien longtemps, un éleveur de la Bâtie Neuve nommé Jaubert perdit trois cavales. C'étaient trois cavales jeunes et hennissantes au poil lustré, à l'échine bien haute, au naseau frémissant. L'une était rousse, la seconde blanche, la troisième était noire. Jamais homme portant chapeau ne vit plus belles bêtes. Comme chaque matin Jaubert les avait menées au pré, un pré bien clos de haies d'épine-vinette... et quand une heure avant midi il était venu les chercher, les cavales avaient disparu.

Il courut dans les prés voisins, les coteaux et les bois, sans jamais les trouver et il accusa les foletons. Vous savez, ces malicieuses petites créatures qui tourmentent hommes et bêtes.

Il fit battre tambour à dix lieues à la ronde, promettant douze pistoles à quiconque lui ramènerait ses cavales.

La nuit, comme le sommeil ne venait pas, il sauta du lit et, en chemise et bonnet de coton, il grimpa tout en haut de la montagne Saint-Philippe. De toute son âme il cria :

« Eh ! la Rousse ! la Blanche ! la Noire ! »

L'écho lui répondit :

« Eh ! la Rousse ! la Blanche ! la Noire ! »

Vers le petit matin il crut voir se profiler dans la vallée une bête hennissante toute crinière au vent, mais ce n'était que la création d'un

cerveau fatigué par une longue veille.

« Trois cavales, doux Jésus », répétait Jaubert, « les plus belles cavales de tout le Dauphiné ! »

« Mon pauvre ami », dit le vieux Jérôme qui passait par là, « plutôt que d'appeler, de geindre et de verser toutes les larmes de ton corps, tu ferais mieux de t'adresser au Devin d'Avignon ».

« Tu me la bailles belle », répondit Jaubert. « Il ne peut pourtant pas les ressusciter. »

« C'est à voir », marmonna Jérôme en extrayant de son nez un petit ver à tête noire qu'il examina longuement au soleil. « Le Devin d'Avignon en a ressuscité bien d'autres. »

« Le Devin d'Avignon ? » interrogea l'incrédule Jaubert.

« Tu sais bien, celui qui a fait sortir de la tombe une femme de Réallon, celui qui a guéri le fou du Val-des-Prés, fait jaillir du sang d'un rocher et montré le grand Turc à la Veuve Fouquet. »

« Après tout », dit Jaubert en souriant, « c'est ma dernière chance. Je vais lui écrire en Avignon ». Et il écrivit sur l'heure.

Au bout d'un mois, alors que Jaubert était presque consolé de la perte de ses cavales, il vit frapper à sa porte un homme noir de poil, noir de regard, noir de pied en cap. L'homme ôta son chapeau et dit en s'inclinant :

« Cette histoire de cavales m'a fort intéressé. Je viens à votre secours, remettant à plus tard quelques trésors à découvrir, quelques menues têtes à recoller, quelques criminels à identifier. Je brûle, Monsieur Jaubert, de commencer le travail. Mon valet ne sera là que demain avec le matériel : quatre-vingt-trois serpents, les chouettes et les herbes rares, mais j'essaierai dès ce soir les imprécations sur la montagne. »

À la tombée de la nuit il revêtit une grande robe blanche ornée de têtes de cavales noires, brodées au petit point. Il saupoudra son visage de farine blanche, ajusta sur sa tête une crinière de feu et, caché sous de longs voiles blancs, il hanta la cime de la montagne Saint-Philippe.

Il sautait et tournait comme une cavale folle et dans ses hennissements un clerc crut distinguer quelques phrases de bas latin...

« Cavala, cavalorum Jaubertum spiritutuum. »

Au petit matin il redescendit épuisé, et ne voulut accepter qu'une mesure de picotin pour toute nourriture.

« Je veux pour le moment perdre ma qualité d'homme », confia-t-il à Jaubert, « et devenir moi-même cavale ».

L'évêque de Gap, Monseigneur Gaucher de Forcalquier, qui se reposait en son château de la Bâtie Neuve, eut vent de la présence du Devin et fut curieux de le rencontrer. C'était un excellent homme, attentif à la santé spirituelle de ses fidèles, qu'il protégeait de son mieux contre toute hérésie. Il se promettait de confondre le Devin et

ses dangereuses imaginations.

Le lendemain, Monseigneur le fit donc appeler au château. Le Devin n'en fut point troublé. Il revêtit ses vêtements les plus discrets et la mine bien modeste se présenta à la porte de l'Évêque.

Il fit bonne impression au portier et aux hommes de garde, surtout quand il dédoubla quelques lévriers qui dormaient sur des coussins et transforma au passage une souris en griffon. Comme tous l'entouraient et le félicitaient, le Devin dit en baissant les yeux :

« Ce ne sont là qu'amusettes et travaux d'amateur. Sans mon matériel je ne peux faire grand'chose. »

Introduit auprès de Monseigneur, le Devin se conduisit fort bien. Il ne baisa pas la main de l'Évêque mais son pied qui était fort soigné, bien que l'usage des pédicures chinois ne se fut pas encore répandu. L'Évêque parut à la fois flatté et étonné. Le Devin lui expliqua aussitôt qu'il revenait de Rome, où il avait obtenu la faveur de baiser la sainte pantoufle du Pape et que devant la dignité, la majesté quasi papale de Monseigneur Gaucher de Forcalquier il avait eu en quelque sorte le réflexe du baise-pied.

Ces explications n'étaient pas pour déplaire à Monseigneur. Il n'avait pas affaire à quelque forte tête irrespectueuse des choses de la religion, mais à un honnête homme et un fidèle.

« Vous pratiquez la sorcellerie, mon enfant ? » dit l'Évêque de sa douce voix. « Est-ce vrai ? Si oui, savez-vous que vous agissez contre les desseins de Dieu ? »

« SORCELLERIE est un bien gros mot, Monseigneur », répondit l'homme. « Je suis seulement Devin et visionnaire quand il plaît à Dieu de m'éclairer. J'obéis à ses desseins et n'agis point contre eux. »

« Vous le jurez ? » interrogea l'Évêque.

« Je le jure sur... les saintes amulettes », dit le Devin au hasard.

« Par sainte Menehoul ! » s'exclama l'Évêque. « Tout ceci n'est que moquerie et vous n'êtes qu'un païen, un chien de païen. »

« Je ne suis ni chien, ni païen », dit l'homme, « mais Devin, DEVIN, entendez-vous, et je peux, s'il me plaît, changer un chrétien en un chien. »

Et il changea aussitôt le chanoine secrétaire de l'Évêque en un bouledogue comique, qui jappa dans les jambes du maître.

« Par saint Athanax ! » cria l'Évêque. « Jamais homme portant mitre ne vit pareille chose ! C'est vous qui avez montré le Grand Turc à la Veuve Fouquet ? Je le sais, elle s'en est confessée. »

« C'est possible, je le montre si souvent... »

« Eh bien ! montrez-le, votre Grand Turc », ordonna l'Évêque, la mitre de guingois et l'œil injecté d'une sainte colère.

« Je veux bien », répondit calmement le devin, « mais je vous préviens, je n'ai pas mon matériel. Enfin je vais essayer... »

Alors il releva ses manches et promena ses fines mains aux veines bleues au-dessus d'un foyer où se mouraient quelques sarments. Il les ranima de son fluide et prononça par trois fois dans un bas latin qu'entendait fort bien l'Évêque :

« Magnus turcus... spiritutuo episcopo... »

Alors on entendit une rumeur sourde comme celle des fantômes dans les nuits sans lune... puis des hennissements et des clameurs guerrières.

À droite de la cheminée, dressée sur ses pattes de derrière, les naseaux écumants, la cavale blanche apparut la première, furieusement éperonnée par un cavalier vêtu d'une armure d'or, cavalier qui n'était autre que... le Grand Turc. Parfaitement, le Grand Turc en personne, avec son teint olivâtre et sa touffe de poils au menton.

À gauche de la cheminée apparut la cavale noire montée par le Grand Intendant du Grand Turc. Son armure était d'argent. Il ressemblait au Grand Turc comme un frère mais, un examen plus minutieux montrait qu'il n'en était qu'un pâle reflet, un sous-ordre attentif à le singer.

Enfin, devant la cheminée, née du feu de sarments, apparut la Rousse, la cavale à la robe de feu. Elle était montée par une femme brune à la taille fringante, qui n'était autre que la cinquante-deuxième femme du Grand Turc, pour le moment sa favorite.

L'Évêque fut pris d'une grande frayeur. Le sang quitta ses joues, ses jambes mollirent, sa mitre tomba et, se voilant la face, il s'effondra sous un bénitier en criant : « Chassez ces maudits païens qui profanent ma chambre. »

Les trois cavales menaient joli train dans la chambre du prélat. Elles sautaient par-dessus le fauteuil épiscopal, crottaient sur le tapis, balayaient les objets précieux de leur crinière, brouaient les fleurs dans les vases.

Le Devin d'Avignon, assis sur le rebord de la fenêtre chantonnait d'un air narquois :

Coquelicot maria sa fille
Avec un marchand de guenilles
Pas très beau, pas très joli
O Riquinquette
Pas très joli, pas très beau
O coquelicot.

Vous croyez peut-être que le Grand Turc, sa femme et le Grand Intendant essayaient de mettre un frein à la cavalcade ? Au contraire,

ils excitaient les bêtes avec de grands éclats de rire, tout heureux de cette folie équestre.

Jean de Tube, un des plus fidèles serviteurs de l'Évêque, donna l'ordre au Devin de faire cesser la cavalcade.

« Impossible », répondit le Devin d'Avignon, « je n'ai pas mon matériel », et il chanta un ton plus haut :

Coquelicot maria sa fille

Avec un marchand de guenilles, etc.

Au bout d'une heure, alors que la folie équestre ne faisait que croître et que le pauvre Évêque pleurait doucement, le Devin eut pitié et dit à Jean de Tube :

« Assignez-moi un endroit où les mener et votre maître pourra prendre un peu de repos. »

Alors le Devin et Jean de Tube conduisirent les trois cavaliers au sommet de la montagne Saint-Philippe. Les cavales étaient si impatientes de gravir la montagne que le Grand Turc dut prendre le Devin en selle et Jean de Tube, tremblant de peur, dut monter derrière le Grand Intendant. Quelle grimpée vertigineuse ! Des éclairs jaillissaient du sabot des cavales folles. Par trois fois Jean de Tube faillit être désarçonné.

« Tue Dieu ! » criait le Grand Intendant. « Quel piètre cavalier ! »

Brusquement la femme du Grand Turc arrêta sa bête et demanda à boire.

« À boire ! » reprit le Grand Turc.

« À boire ! » reprit le Grand Intendant.

« À boire ! » semblaient hennir les cavales qui tirèrent dans la direction des deux guides des langues sèches et râpeuses.

Jean de Tube affolé les conduisit à la plus proche source qui bruissait sous un pin.

En amont de la source le Grand Turc mit sa main en forme de conque marine et but dans ce récipient improvisé. Le Grand Intendant essaya de l'imiter mais l'eau filait toujours entre ses doigts avant qu'il en ait lapé le contenu. La cinquante-deuxième femme du Grand Turc fit de sa main aux doigts roses un joli petit coquillage, hélas bien trop petit pour calmer sa soif.

En aval de la source les cavales s'ébrouèrent joyeusement et éclaboussèrent Jean de Tube qui fut trempé comme une soupe.

À peine avait-il fini de boire que le Grand Turc entra dans une grande colère, une colère olympienne à la mesure de sa grande puissance. Il était déchaîné. Pointant un index menaçant dans la direction des deux guides il criait :

« Faire boire de l'eau au Grand Turc ! Coquins ! Truands ! Fripouilles ! Vous me le paierez ! »

Suivaient des imprécations turques que les deux guides jugèrent très méprisantes, du ton où elles étaient lancées, des imprécations telles que « Baravacacravata mioumrubish ».

Évidemment ces injures transcrites sans le ton du Grand Turc ne vous disent rien, mais si vous en aviez entendu le ton acéré, votre moelle en aurait frémi.

Aussitôt les trois personnages, méritant leur réputation de « forts comme des Turcs », se mirent à saccager tout le bois d'alentour. Ils piétinèrent les plantes, arrachèrent les arbres, détournèrent le cours de la source. Les trois cavales folles se mirent de la partie en donnant du sabot à trois lieues à la ronde. Même la femme du Grand Turc fit montre d'une frénésie destructrice jamais enregistrée depuis les Huns et leur chef Attila.

Quand le haut de la montagne fut transformé en un abîme où terre, pierres et troncs d'arbres étaient inextricablement mêlés, quand la source devint noire et limoneuse, les trois cavales diaboliques et leur monture disparurent comme par enchantement.

Le Devin d'Avignon, pris de panique, dégringola la montagne sur le flanc opposé à la Bâtie Neuve et on ne le revit plus... d'un certain temps, car l'histoire ne s'arrête pas là.

On revit le Devin d'Avignon. On le revit les menottes aux poignets, entre deux gens d'armes, au Palais de justice de Grenoble. Il n'avait pas cet air de bête traquée si commun au banc des accusés. Non, il semblait serein, comme visité par Dieu. Il souriait béatement et ne prêtait pas plus d'attention à l'acte d'accusation que si on lui eût fait lecture d'un poème en bas breton.

« Sur la plainte du sieur Jaubert, éleveur de chevaux à la Bâtie Neuve, sur la plainte du très saint et très vénéré Seigneur Gaucher de Forcalquier, Évêque de Gap, et de son très fidèle serviteur Jean de Tube, le sire Birlaguet, surnommé le Devin d'Avignon, est accusé de commerce avec le diable, profanation de l'Église en la personne de ses ministres les plus vénérables, etc... » Suivaient les accusations en termes compliqués et obscurs par lesquels les gens de loi ont coutume d'impressionner ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs griffes.

Ensuite l'avocat de Monseigneur Gaucher de Forcalquier parla, ou plutôt aboya. Tous les avocats sont un peu menteurs, la profession l'exige, mais celui-là, il dépassait les bornes. Il s'écriait avec des effets de manches : « Messieurs, vous avez là, au banc des accusés, l'homme le plus dangereux du siècle, l'être le plus diabolique que notre planète ait engendré. Ne le comparez pas aux sorciers qui mélangent paisiblement les herbes rares aux infusions de vipères. Ne le comparez pas aux devins qui, par de charitables mensonges, inventent un avenir

meilleur aux veuves et aux opprimés. Ne le comparez pas aux guérisseurs à la petite semaine qui par leur connaissance parfaite de l'anatomie humaine, en montreraient à nos barbiers les plus éminents, à nos officiers de santé les plus renommés.

« Non, Messieurs, vous n'avez pas devant vous un devin, vous avez un monstre.

« Il a profané la chambre de notre très vénéré Seigneur Gaucher de Forcalquier et l'aurait fait mourir de peur sans la grâce divine.

« Il a fait saccager par le Grand Turc le sommet de la montagne la plus riante du Dauphiné, la Montagne Saint-Philippe, en la creusant d'un gouffre noir et limoneux, devenu le repaire des Esprits de la nuit.

« Après la montagne Saint-Philippe, le Dauphiné sera menacé. Après le Dauphiné la douce France. Qui sait si la planète Terre tout entière ne sera pas ébranlée dans ses entrailles...

« Voilà pourquoi, Messieurs les Juges, je demande la tête du monstre. »

Après cette belle péroraison, dont je ne cite que les passages les plus éloquents, l'avocat se tut et avala coup sur coup trois verres d'eau fade disposés devant lui.

Monsieur le Prévost demanda à Birlaguet s'il n'avait rien à dire pour sa défense.

« Non, Monsieur le Prévost, absolument rien », dit Birlaguet. « Je n'ai que ma sincérité, mon amour du prochain, mon désir de le secourir dans la mesure où Dieu m'a accordé quelques pouvoirs... surnaturels. Si je n'ai pu faire disparaître à mon gré le Grand Turc et les cavales avant que tant de dégâts soient commis, c'est que mon matériel n'était pas arrivé.

» Je veux aussi cracher mon mépris à la face de cet avocat qui agite sa langue venimeuse avec un si grand talent. Je lui dis bien haut : Monsieur l'Avocat, vous n'êtes qu'un menteur ! »

La salle applaudit frénétiquement et une lueur de malice passa dans le regard des juges.

« Un menteur ? » répéta l'avocat comme un roquet prêt à mordre. « Si je suis un menteur, que le diable m'emporte. »

Et, en effet, sur un geste de Birlaguet, le diable emporta l'avocat. Un zéphyr souffla dans les plis de sa toge et par la plus haute fenêtre du palais de justice il fila dans les airs.

Monsieur le Prévost ordonna de suspendre la séance et le Devin d'Avignon, relâché, eut tôt fait de ressusciter trois cavales assagies. Il ne fut plus jamais inquiété et vécut paisiblement, estimé de tous.

Jean Bruscon



Il y avait une fois un simple d'esprit nommé Jean Bruscon. Ses pieds faisaient sonnette dans de grandes chaussures jamais lacées, tandis que ses pantalons et ses manches trop courtes laissaient voir de grands membres osseux. Qu'il vente ou qu'il neige, qu'il faille se réjouir ou pleurer, Jean Bruscon avait toujours le même visage hilare, toujours le même bon sourire un peu bête.

Sa mère était bien affligée d'avoir un pareil fils, un fils qui comprenait tout si lentement et exécutait chaque ordre de travers.

Un beau jour, elle l'envoya chercher des aiguilles à repriser. Jean alla chez Mademoiselle Picot, la vieille mercière qui vendait aussi des réglisses, puis s'en retourna à la maison en tenant les aiguilles bien serrées dans sa main.

Mais en passant près d'une meule de foin, il aperçut un beau papillon aux ailes jaunes et rouges.

« Oh ! le beau papillon, dit-il, il faut que je l'attrape. » Et pour se débarrasser, Jean piqua dans le foin les aiguilles qui le gênaient. Il s'élança, poursuivit longtemps le papillon qui se cachait tantôt dans un hêtre, tantôt dans une haie d'aubépine, tantôt derrière la grange. Jean s'écorcha les genoux en grimpant le long du hêtre, il s'écorcha les mains à la haie d'aubépine, il s'écorcha le menton en escaladant la fenêtre de la grange.

Il parvint enfin à capturer le papillon qui se balançait sur un coquelicot. Il le plaça soigneusement dans sa boîte de pastilles qu'il perça de quatre trous avec son canif et mit le tout dans sa poche. Puis il se souvint des aiguilles et vint les rechercher, il remua le foin dans

tous les sens, fouilla la meule qu'il démolit : « Plus d'aiguilles, que va dire ma mère ! Il faut que je les trouve ! »

Et que fait le nigaud ? Il mit le feu à la meule pour chercher les aiguilles dans les cendres. Mais je vous demande un peu s'il les trouva !

« Graine d'abruti », lui cria sa mère. « Avoir brûlé une meule pour chercher un liard d'aiguilles. Ne pouvais-tu les piquer au revers de ta veste ? »

« Gros pataud ! Serais-tu capable au moins d'aller m'acheter demain matin un sac à la foire de Saint-Bonnet ? »

Le lendemain au petit jour, Jean partit tout joyeux à la foire de Saint-Bonnet où il achète le sac le plus luisant, le plus effilé, au meilleur prix. Et, se souvenant de ce que sa mère lui avait dit pour les aiguilles, il piqua le sac à sa veste. Je vous laisse à penser quelle déchirure !

« Idiot ! » lui dit sa mère. « Avoir déchiré ta belle veste des dimanches en y piquant le sac ! Ne pouvais-tu le porter comme tout le monde sur ton épaule ? »

C'est pourquoi Jean Bruscon avait toujours un revers de veste en loques quand on le rencontrait.

Il fallait pourtant faire les commissions et Jean n'en était pas capable. Pendant que sa mère allait au village chercher du poivre pour les saucissons, Jean devait surveiller la maison. Sa mère lui demanda de mettre à la lessive tout ce qui est sale et noir, ensuite de « mener » la lessive, comme on dit dans les Hautes-Alpes, c'est-à-dire de la mener à bien, de la surveiller.

Jean Bruscon avec ses hardes jeta aussitôt dans la lessive sa chemise, sa culotte, son chapeau, sa redingote du mariage de cousin Alphonse, puis il jeta enfin Misétou, le petit chien noir et crotté qui hurla de douleur et mourut ébouillanté.

Ensuite, tout en pleurant Misétou, il prit les paroles de sa mère « mener la lessive » à la lettre. Il attela les deux grands bœufs roux, Alexandre et Néron. Au prix de mille efforts, il mit le chaudron bouillant sur la charrette et promena la lessive dans tout le village en faisant trois fois le tour de la place de l'église. Vous devinez le rire de chacun.

Ha ! Ha ! Ha ! riait l'épicière derrière ses boîtes de nouilles en équilibre. Elle rejetait sa gorge en arrière et levait au ciel ses gros bras blancs.

Ha ! Ha ! Ha ! riait le menuisier en roulant sa pomme d'Adam. Il levait au ciel ses bras maigres et noirs tout couverts de longs poils où la sciure restait accrochée.

Ha ! Ha ! Ha ! riait le père de l'aubergiste en levant sa béquille. Le pauvre vieux avait perdu la jambe gauche à la bataille de Solférino.

Ha ! Ha ! Ha ! riaient les gosses du village faisant cortège à Jean Bruscon. Les polissons lui lançaient des cailloux et des noix vertes.

Tout penaud, Jean retourna à la maison. Sa mère n'était pas rentrée du village et il avait faim. Il décrocha le plus beau jambon pendu aux solives de la cuisine et le mit à cuire. Vous savez, un de ces magnifiques jambons au goût de noisette, ni trop gras, ni trop maigre, entrelardé à point. Pendant que le jambon cuisait Jean Bruscon descendit à la cave. Il alla au tonneau de vin pour remplir sa cruche. Mais quand la cruche fut presque pleine, il entendit le chat qui volait le jambon, remonta en courant les escaliers et laissa le robinet ouvert. Il arriva dans la cuisine juste à temps pour voir le chat sauter par la fenêtre.

Plus de jambon !

Plus de vin dans le tonneau quand il redescendit à la cave !

Et cette poule qui gloussait sans arrêt dans la cour ! Elle le narguait ! Elle allait rapporter ses méfaits. Qu'elle est énervante, cette poule ! Ivre de fureur, Jean se précipita au poulailler, lui serra le cou et c'en fut fini de la belle poule rousse qui gloussait en couvant. Qui couvera les œufs, grands Dieux ? Mais Jean Bruscon, Jean Bruscon lui-même. Il s'accroupit et couva, couva avec tendresse les petits poussins qui allaient sortir.

Arrivée du village, la mère Bruscon chercha son fils. Hou ! Hou ! Jean ? Où es-tu ? Où est le chien ? Où est le jambon ? Où est le vin ? Où est la poule ? Jean, réponds-moi !

« Je couve ! Mère ! Je couve ! »

Furieuse, la Mère Bruscon gifla son fils, le poussa en arrière et le malheureux s'écrasa sur les œufs. Il avait sa culotte toute jaune et pour se nettoyer, il se fit lécher par le grand chien-loup. Mais le grand chien aimait tant les œufs et léchait avec tant d'entrain qu'il lui déchira son fond de culotte. C'est pourquoi, quand on rencontrait Jean Bruscon, on lui voyait toujours sur sa culotte grise une grande pièce bleue cousue de fil blanc.

« Puisque tu ne sais rien faire, brigand, échappé de galère ! » lui dit sa mère, « reste seulement près du berceau de ton petit frère et veille à ce qu'il ne soit pas piqué des mouches. »

Alors notre Jean se plantait près du marmot et, pan, pan, avec un petit marteau, il ne ratait pas une mouche sur le crâne. On disait au village que si le petit frère n'était pas plus intelligent que Jean, c'était les coups de marteau reçus dans son jeune âge qui en étaient la cause. Mais comment voulez-vous vérifier ?

Puisque sa mère n'était jamais contente, qu'elle criait toujours « Misérable ! Monstre ! Bâtard ! Grand dépendeur d'andouilles ! » qu'elle ne lui faisait plus confiance, Jean Bruscon tournait désœuvré au jardin et dans le village.

Parfois, il coupait des branches, mais la façon n'était pas bonne, je ne vous la conseille pas. Il s'asseyait sur les branches et tourné vers le tronc, à grands coups de serpette, il frappait et dégingolait toujours avec la branche ! Sa mère le retrouvait au sol, étourdi et plus déchiré que jamais.

« Que faire ? » se disait le pauvre Jean. « Que faire ? » Et il s'asseyait tristement sur un banc de la place de l'église.

Un jour de Pâques, on montait une cloche neuve au clocher et les fûts s'empilaient pour atteindre ce lieu si élevé. Le curé se désolait parce qu'il n'avait pas assez de fûts. Jean Bruscon qui passait par là lui dit avec son éternel sourire : « Voyons, Monsieur le Curé, enlevez celui du bas pour le mettre dessus ! »

Ayant remarqué que l'herbe poussait sur le clocher, Jean Bruscon eut la bonne idée d'y hisser son veau le lendemain afin qu'il paisse à l'aise. Pour faire redescendre le veau, ce fut une autre histoire. Tout le village surveillait l'opération.

Les oies des alentours, attirées par le bruit, se tordaient le cou pour mieux voir le veau qui beuglait. Les canards, le bec en l'air, se mettaient sur la pointe des pieds. Le pauvre Bédélou, car c'était le nom du veau, après avoir mangé quelques touffes d'herbes, fut pris de vertiges épouvantables. Il fermait les yeux en s'agrippant de ses sabots à la gouttière du clocher et il ne voulait plus démarrer.

Le boucher, muni de sa carabine, proposait de tirer une balle dans la région du cœur et d'acheter la bête à Madame Bruscon.

Monsieur le Curé jonchait le parvis de l'église de trèfle frais en essayant d'attirer Bédélou par des noms affectueux. « Te Te Te, Bédélou. Te Te Te, Bédélou ! » Ses efforts étaient sans résultat.

L'instituteur proposait de tendre un filet et d'y précipiter le veau en le tirant au lasso.

Le menuisier et son apprenti voulaient faire un échafaudage leur permettant de grimper au clocher avec deux autres hommes et de descendre Bédélou sur une planche manœuvrée par des poulies.

Alors que Jean Bruscon pleurait très fort, que sa mère s'arrachait les cheveux, que tout le village massé au pied du clocher discutait avec de grands éclats de voix, Bédélou glissa sur une ardoise et ouvrant deux grands yeux apeurés, tomba tout d'une masse aux pieds des spectateurs. Il était sans connaissance. Le rebouteux tâtait tous les membres de l'animal.

« Il a la jambe brisée », dit-il tristement à Madame Bruscon. « Je vas m'en occuper. »

Mais Jean s'interposa. « C'est mon veau, après tout. Laissez-moi le soigner comme je l'entends », et faisant dans la charrette une belle litière de paille, Jean ramena le veau tout doucement à l'étable en évitant les cahots.

Quinze jours après, tous les habitants du village eurent la surprise de voir Jean Bruscon se promenant à petits pas le long des routes, tête haute, tenant en laisse son veau convalescent qui boitillait joyeusement avec... une petite jambe de bois.

« Bédélou a une jambe de bois, criait-on à la ronde. Avez-vous vu la jambe de bois de Bédélou ? »

« Il a ti pas été avé toi à Solférino, ce viau ? » dit le vieux Mathurin au père de l'aubergiste en lui tapant sur l'épaule.

Et tout le monde de rire et de faire cortège à Jean Bruscon et à son veau qui regagna l'étable.

Un soir qu'il revenait d'Orpierre avec son veau, Jean Bruscon le fit boire dans une fontaine où se reflétait la lune. Le veau désaltéré, les reflets de lune avaient disparu. Jean accuse le veau de les avoir volés, le tracasse, le menace de mille maux, tant et si bien que les reflets de lune jouent à nouveau sur la fontaine. Tout repentant, il cajole Bédélou, l'embrasse et le ramène à l'étable où il lui donne triple ration de sainfoin.

Quelques jours plus tard, le pauvre Jean Bruscon tomba malade. Il fut cloué sur son grabat par une fièvre maligne attrapée à Orpierre. Sa mère, car elle l'aimait bien au fond, prodigua les emplâtres de cantharides, les infusions de fleurs d'aubépine. Rien n'y fit. Jean Bruscon mourut sans une plainte avec le sourire que tous lui connaissaient.

Jean Bruscon est maintenant au paradis avec son veau gobe-lune, envié par les malins, les calculateurs et les trafiquants.

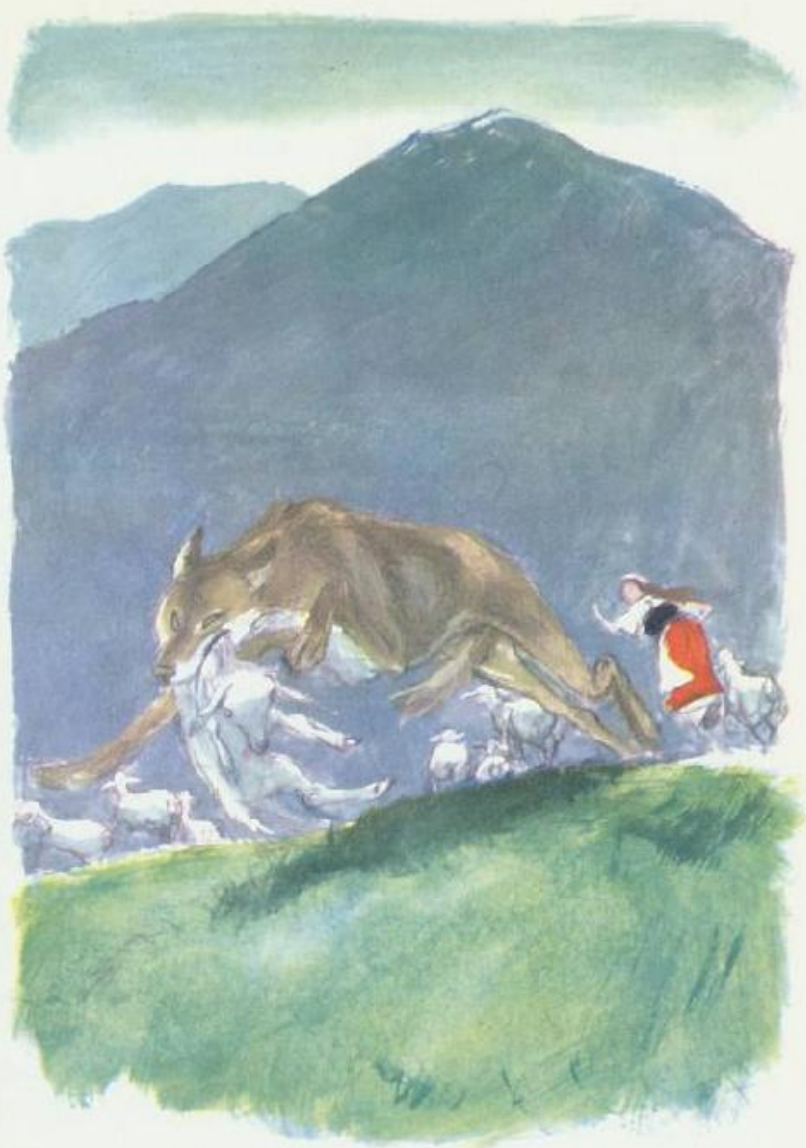


Le Loup du Vercors



ETTE année-là les loups avaient très faim. Tout leur semblait bon : les bergers, les enfants, les brebis, les tartines.

Une fillette de dix ans nommée Marie, qui gardait ses brebis, arriva chez elle un soir en pleurant. Un grand chien noir, efflanqué, aux yeux féroces qui lançaient des éclairs, était venu rôder autour du troupeau. En signe d'appétit il se léchait sans arrêt les babines. Comme les bêtes apeurées s'étaient rassemblées autour de la petite bergère, l'animal fonça sur le groupe et d'un bond se jeta sur Marie.



Il se précipita sur un agnelet.

Il saisit au vol sa tartine de fromage qu'elle tenait de la main droite sans même mordre les doigts. Il ne fit qu'une bouchée de la tartine. Puis il se précipita sur un agneau, le prit à la gorge, le déchiqueta devant la mère qui bêlait de douleur et emporta en courant les morceaux les plus tendres.

« Mais, c'était un loup », dit le père de la fillette. Et depuis, Marie n'alla plus jamais garder les brebis toute seule. Elle était toujours accompagnée de son grand cousin, Séraphin, qui avait son gourdin.

Les autres bergers se tenaient aussi sur leurs gardes. Ce loup ne se contenterait peut-être pas toujours d'une tartine et d'un agneau.

Alors à la sortie de l'école on allait garder par groupe de cinq ou de six munis de grands couteaux très effilés, de gaules à noix, de pistolets, de lance-pierres et de pilons de mortier qui serviraient de massue à l'occasion. Au fond, on n'était pas absolument sûr que l'animal qui avait tant effrayé Marie fut un loup et on s'amusait de ces préparatifs de guerre. Mais quand la nuit tombait, on se serrait très fort l'un contre l'autre, la main prête à sauter sur l'arme et on ne doutait pas que le loup apparût.

Hélas ! Ce n'était pas un jeu ! Et le loup arriva au moment où on s'y attendait le moins, huit jours après l'histoire de la petite Marie.

Comme deux garçons, Louis et Dominique, jouaient à croiser leurs bâtons, simulant une partie d'escrime et que trois de leurs camarades, Albéric, Paul et Jean-Pierre les encourageaient avec de grands rires et des applaudissements, le loup, et c'était bien lui, bondit du fourré voisin et se jeta sur Dominique qu'il défigura.

Aussitôt les rires cessèrent et les quatre garçons tombèrent à bâtons rompus sur le loup pour délivrer leur camarade. La bête bavait, haletait, ses yeux étaient injectés de sang, un sang très rouge, qui coulait aussi de ses babines tuméfiées par les coups.

Malheureusement la denture était intacte et Messire Loup eut tôt fait, d'un coup de canine très sec, de croquer le pouce de Louis. Il lui aurait peut-être dévoré les membres, si un coup de pilon de mortier, asséné très adroitement par le petit Albéric sur la tête du loup, n'avait mis l'animal hors de combat. L'animal s'enfuit dans le fourré, la queue très basse.

Hélas ! Les cinq amis étaient en sang. Le pouce perdu de Louis était un moindre mal comparé au pauvre visage informe de Dominique qui avait la bouche fendue, le nez cassé, un œil poché, les cheveux arrachés, l'oreille coupée.

Quand ils revinrent au village à demi morts et laissant derrière eux une traînée de sang, leurs mères poussèrent de grands cris, et les pansèrent de leur mieux. Les pères criaient vengeance en chargeant leurs fusils et en polissant le canon.

Tandis que, couverts de pansements, les cinq garçons gémissaient

encore sous leur gros édreton rouge, les pères battaient la campagne à la recherche du loup qu'ils s'étaient juré de tuer. Ils fouillèrent la montagne cinq jours et cinq nuits, courant sur de fausses pistes, tuant à sa place un renard qui faisait bruire les feuilles de hêtre. Ils revinrent au village complètement découragés. D'un accord commun ils écrivirent à Monsieur Gontran de Saint-Agnan, le lieutenant de loupeterie du lieu, espérant qu'il organiserait avec ses hommes une battue plus fructueuse.

Monsieur Gontran de Saint-Agnan répondit avec son insolence coutumière qu'il n'allait pas déplacer ses hommes pour des imaginations d'enfants, que si le Roy entretenait un régiment de loupeterie dans la province, c'était pour des ravages plus sérieux et que, d'ailleurs, la plupart de ses hommes avaient quitté le Dauphiné pour poursuivre la bête du Gévaudan.

Par mon martin ! Saperlipopette ! Sabre de bois ! jurèrent les habitants de La Bâtie offensés. Que leur importe la vie des petits paysans du Vercors ! Eh bien ! Nous la tuons nous mêmes, cette bête. Mais que peut une poignée d'hommes contre un loup ?

Dans le mois qui suivit le loup ne réapparut pas. Il fréquentait sans doute d'autres lieux. Les craintes étaient apaisées. Les plaies des cinq garçons étaient cicatrisées et le refus de Monsieur de Saint-Agnan tout à fait oublié, quand... un beau matin d'été, alors que Raoul du Mont de Lans s'ébattait dans un pré fleuri avec son chien ratier favori qu'il prénommait Abscon et sa brebis apprivoisée, frisée, poudrée et parfumée qu'il prénommait Messaline, le loup survint à jeun et ne fit qu'une bouchée d'Abscon et de Messaline.

Le premier jour, Monseigneur du Mont de Lans pleura. Il ne sut que pleurer. Où retrouver un ratier aussi intelligent qu'Abscon ? Un ratier qui sache faire le beau, lever la patte en mesure quand on joue de la viole, se frotter si affectueusement contre son maître et porter avec tant de drôlerie son petit manteau de velours puce. Où retrouver une brebis aussi douce que Messaline, aussi fidèle, avec des yeux aussi reconnaissants ?

Le second jour, Monseigneur Raoul du Mont de Lans pensa à la vengeance. Il se souvint de son ami le lieutenant Gontran de Saint-Agnan avec qui il avait échangé ses premières armes.

Le troisième jour il prit sa plume d'oie et, au nom de leur vieille amitié, lui enjoignit de venir l'aider à tuer le loup.

Le lendemain matin, au petit jour, le village de la Bâtie fut envahi par une compagnie entière de loupetiers superbement harnachés, avec, à leur tête, le lieutenant Gontran de Saint-Agnan. Les soudards envahirent les fermes du village et les cuisines du château, exigeant le meilleur vin et le maigre du jambon. Pendant ce temps le lieutenant de Saint-Agnan faisait une enquête sur les lieux où le loup avait exercé

ses ravages. Il étudiait l'étendue des forêts et tout le plan de la région.

Il interrogea longuement Raoul du Mont de Lans, les cinq garçons et même la petite Marie qui bégaya et bafouilla si fort que le greffier, qui prenait par écrit tous les témoignages, s'impatienta et jeta sa plume à terre.

Puis une battue fut organisée dans un rayon de six lieues. Les soudards rentraient chaque soir bredouille, mais leur appétit était aiguisé. Ils exigeaient qu'on tuât pour leur souper cochons et volailles. Les chefs de famille se désolaient, car ces occupants bruyants les menaient peu à peu à la ruine. Ils étaient un fléau pire que le loup. Et puis, ils faisaient perdre la tête des filles qui devenaient paresseuses et coquettes, bâclant leur travail, ajoutant des rubans à leur bonnet et ne songeant qu'à se promener au clair de lune avec les jeunes louvetiers.

Au bout de vingt jours, comme les paysans se moquaient très fort de ces louvetiers sans loup, si ruineux à nourrir, le lieutenant de Saint-Agnan sonna le départ. Tout le village poussa un grand ouf de soulagement, sauf quelques jeunes filles qui avaient leurs yeux rouges. Certaines avaient même promis leur main à de beaux louvetiers.

Le soir du départ des soudards, alors que le père Peloux, un brave paysan encore très vigoureux pour ses soixante-dix ans, « posait culotte » derrière la maison, il sentit sur sa nuque un souffle fort et chaud, suivi d'un halètement rauque ; il rejeta ses bras en arrière et en même temps qu'une morsure cruelle lui emportait l'oreille, ses doigts s'enfonçaient dans une fourrure épaisse. Grisé par le sang qui coulait de sa morsure et pris d'une terreur panique, le père Peloux, de ses grandes mains calleuses, serra, serra de toutes ses forces le col qui s'abandonna peu à peu.

D'un coup de reins, Peloux se redressa et les mains crispées sur le loup qui pendait le long de son dos, entravé dans sa marche par ses culottes tombantes, le grand-père fit dans la cuisine une entrée triomphale.

Et c'est ainsi qu'en posant culotte, un vieux paysan du Vercors a réussi là où le lieutenant louvetier Gontran de Saint-Agnan et toute sa compagnie avaient échoué !



La Mine de l'Argentière



DÈS de la commune de Jarjayes existe une montagne nommée montagne de l'Argentière, sans doute à cause des mines de plomb argentifère qui y étaient autrefois exploitées.

On dit que cette mine a été mal attaquée, conduite sans soupiriaux ni galeries d'écoulement. On ne connaît plus l'endroit de son gisement et pourtant elle était exploitée il y a 100 ans. Voici la catastrophe qui entraîna l'anéantissement de la mine :

Le seigneur du village, nommé Bourg Chenu, avait ouvert cette mine dont il était propriétaire. C'était un gros homme brun aux yeux mauvais, avec des touffes de poils qui lui sortaient des oreilles. De ses lèvres minces s'échappaient des ordres brefs, des paroles rares mais toujours cinglantes. Il avait un ventre rond et proéminent. Les mauvaises langues prétendaient qu'il n'avait pas vu ses genoux depuis vingt ans, mais on est si médisant dans les villages...

Cet homme aimait l'argent. Il n'aimait pas les plaisirs honnêtes que l'argent procure, n'embellissait pas sa demeure, ne faisait jamais l'aumône, chassait à coups de pierres les violonaires venus pour le distraire. Dame Mélite, son épouse, captive, souffrait mille maux. De ses yeux pervenches, les pleurs tombaient sur sa tapisserie au risque de faire déteindre les laines.

Bourg Chenu aimait l'argent pour lui-même, d'une façon toute sensuelle, caressant les lourds sequins, les grosses thunes d'argent, les écus trébuchants et sonnants, égrenant les louis d'or qui étincelaient dans l'obscurité. Peu lui importait le sort de ceux qui travaillaient et mouraient à la peine pour satisfaire sa soif. Il lui fallait toujours plus

d'argent, toujours plus d'argent.

Bourg Chenu n'avait qu'un ami, le curé. La même passion de l'argent les unissait. La cupidité est pourtant un vice rare chez les représentants de Dieu.

Autant Bourg Chenu était grand et gros, autant le curé était petit, maigre, hâve. Le visage au nez aquilin du prêtre était allumé par deux yeux fureteurs en bouton de bottine. Il était plat et obséquieux devant son seigneur.

« Monseigneur a-t-il tué des alouettes ce matin ? Monseigneur est si adroit ! »

« Monseigneur a-t-il bastonné le gros Charles ? Monseigneur a raison de punir les coquins. »

« Monseigneur a-t-il fait préparer à la cuisine ces cuissots de chamois au madère dont je lui avais glissé la recette ? Monseigneur est si fin gourmet ! »

Et les flatteries succédaient aux flatteries.

Bourg Chenu et le curé avaient chaque soir après leur partie de tric-trac de longues conversations sur les mille et un moyens de gagner de l'argent et d'en gagner plus encore.

Un soir que Bourg Chenu étalait le produit de sa mine de l'Argentière, « Vous pouvez gagner plus encore », lui dit le curé.

« Et comment ? »

« En donnant moins d'argent aux ouvriers. Que peuvent-ils contre vous, ces hommes ? Encore bien heureux, grâce à votre générosité, de manger chaque jour une écuelle de soupe. Et de l'argent, qu'en font-ils, ces faquins ? Ils le boivent, mon seigneur, ils le boivent. »

Un serviteur du château surprit ces odieuses paroles et les rapporta à la mine où les pauvres hères piochaient sans trêve, leurs pieds nus ensanglantés par la rocaille, leurs hardes déchirées. Un éclat de plomb avait même éborgné l'un d'eux. L'été, ils étaient si cuits par le soleil que deux ouvriers moururent sur le coup de midi. L'hiver, ils étaient si engelés qu'ils pouvaient à peine charger le plomb argentifère sur les tombereaux. De leurs petits doigts noirs, des enfants âgés de huit ans à peine triaient le minerai, et la plupart d'entre eux mouraient avant d'avoir atteint l'âge d'homme.

Le Seigneur de Bourg Chenu suivit les conseils du curé et ne donna aux ouvriers que la moitié du salaire convenu. Il resta insensible aux prières des malheureux qu'il condamnait à la misère. Les mineurs n'osèrent tout d'abord protester avec trop de violence de peur que le seigneur n'alertât la maréchaussée, qui eût tôt fait de tout saccager dans le village, mais ils nourrissaient une colère sourde à l'égard du curé. Chaque jour leur maigre part de brouet diminuait un peu plus.

Le mécontentement des ouvriers allait croissant, tant et si bien qu'une nuit, munis de lanternes, ils se dirigèrent vers le château avec

la seule intention de réclamer leur dû.

Bourg Chenu qui, du haut de sa tour, avait aperçu la troupe mécontente, fit verrouiller les lourdes portes de sa demeure. Il chargea ses pistolets et arma ses valets. Les lèvres du maître écumaient de colère tandis que Dame Mélite pleurait. Son aiguille tremblait sur la tapisserie et elle n'arrivait pas à achever la feuille de rose au point de perse, objet de tous ses soins depuis trois jours. Cependant les voix grondaient au dehors, scandées par les mots « Bourg Chenu... Notre dû ! »

Alors Bourg Chenu apparut entre deux créneaux de sa tour, tira un coup de pistolet en l'air et haletant de fureur enjoignit aux mineurs de regagner leur chaumière s'ils ne voulaient pas finir leurs jours en prison. Il termina son discours par un autre coup de pistolet dont la balle ricocha avec fracas sur les murailles du donjon !

Les mineurs durent battre en retraite, la rage au ventre. Leurs voix grondaient toujours et Dame Mélite crut entendre « Le curé aux enfers ! Le curé aux enfers ! »

Quand la troupe approcha du presbytère, le curé alla au-devant des mineurs en demandant la raison de ces rumeurs.

« Si nous avons faim c'est par ta faute. Tu as trahi la parole du Christ. Tu es un hérétique, un suppôt de Satan. Aussi nous venons te bastonner et te faire rôti le poil. »

Le curé se jeta à leurs pieds en demandant pardon, en suppliant de l'épargner. La servante gesticulait et levait les bras au ciel, les menaçant de les faire tous punir par Bourg Chenu.

Le curé prenait une mine de martyr. Il invoquait la Sainte Vierge et les quatre évangélistes, le Saint-Esprit, saint Théodule, saint Pancrace, saint Bernard, saint Ignace, saint Chésim et saint Ouen que nous avons coutume d'oublier dans nos prières.

On bastonna le curé. Mais qu'allait-on faire de lui ? Les uns demandaient qu'on le laissât tranquille, les autres qu'on lui donnât une bonne leçon, d'autres encore qu'on le ficelât et le déposât devant chez Bourg Chenu. Ce fut l'avis des plus féroces qui triompha. Les quatre plus forts gaillards s'emparèrent du curé, quatre pauvres hères qui avaient toujours travaillé durement et qui avaient faim.

L'un, dont la femme allait avoir un bébé, ne pouvait faire les préparatifs exigés par la naissance.

L'autre ne pouvait acheter la graisse de marmotte qui aurait si bien guéri la fracture de sa femme Marceline. La pauvre s'était décroché l'épaule en gaulant les noix.

L'autre encore ne pouvait offrir à sa fille la robe blanche de ses noces.

Le quatrième était le serviteur du château, celui qui entendait chaque jour les odieuses conversations entre le curé et Bourg Chenu.

Le curé, malgré ses menaces, ses promesses, ses imprécations, fut en un instant lié comme un saucisson et le cortège des ouvriers s'ébranla.

On déposa le curé sur la montagne au milieu d'un grand bûcher. Quand le bûcher fut allumé, les hommes dansèrent tout autour une ronde infernale. Les yeux injectés de sang, ivres de colère vengeresse, ils criaient : « La flamme te lèche, suppôt de Satan, qu'elle te lèche dans l'enfer où tu vas être précipité. »

Et tandis que le curé se mourait doucement, la ronde infernale tournait, tournait toujours. Elle tourna jusqu'au petit matin où épuisés, dégrisés, en proie à d'atroces remords, les hommes se dirigèrent vers le puits.

Là ils jetèrent un à un l'outil qui ne servait qu'à enrichir Bourg Chenu. Et lorsque le soleil se leva le lendemain le puits était comblé.

Bourg Chenu qui, du haut de sa tour, avait aperçu le bûcher, envoya un gamin aux nouvelles. Pâle, les yeux hagards, le gamin revint au bout d'une heure en répétant mécaniquement :

« Ils ont brûlé Monsieur le Curé, ils ont brûlé Monsieur le Curé ! »

Bourg Chenu s'arracha les cheveux et la barbe tandis que Dame Mélite inondait sa tapisserie de pleurs. Que pouvait le seigneur devant cette meute déchaînée, sinon arpenter rageusement la longue galerie, terroriser ses domestiques, jurer, sacrer et cracher très loin ? Il perdit le sommeil et en dix jours maigrit de cinquante-deux livres. Il revit ses genoux, désormais cagneux, qui s'entrechoquaient convulsivement.

Enfin, un soir, vêtu d'une blouse de paysan sous laquelle trois gros pistolets étaient dissimulés, la barbe rasée et le chef couvert d'un vieux chapeau verdi par l'âge, il fit atteler sa jument et, à la faveur de la nuit, se rendit à Grenoble où le lendemain matin, il déposa plainte.

Les coupables furent pris et jugés. Pendant la durée du procès tout le petit peuple du Dauphiné ne pensa qu'au sort des pauvres mineurs. Il savait bien que la colère et que la peur étaient les seules causes de l'horrible forfait, que les accusés n'avaient pas voulu offenser Dieu.

Les juges se laissèrent, paraît-il, attendrir par la misère des ouvriers et un seul d'entre eux fut condamné à mort, celui dont la femme attendait un bébé. Elle mourut de douleur en apprenant la condamnation de son mari, ce qui arrangeait tout.

On devait exécuter le mineur au lieu même du forfait. Il était condamné à faire le trajet à pied de Grenoble à l'Argentière, attaché au cheval d'un cavalier de la Maréchaussée.

Un soir, sur le chemin de Grenoble à l'Argentière, le condamné parut si fatigué que le cavalier de la Maréchaussée le laissa coucher dans une grange avec les fers aux pieds et aux mains. Le gendarme, harassé lui aussi, quitta ses bottes et alla faire un somme sur un tas de foin dans une remise accolée à la grange.

Malgré les privations endurées, le condamné était d'une force

prodigieuse. On ne sut jamais de quelle façon, mais il réussit à briser ses fers, à ramper jusqu'à la remise où ronflait le gendarme, à s'emparer des bottes du dormeur et à se sauver en les mettant à contresens.

Deux heures après, le cavalier de la Maréchaussée se réveilla, il chercha ses bottes, il chercha son prisonnier vainement. Hagard, en chaussettes, il fouilla la grange en tous sens, éventrant les sacs de grain de sa baïonnette, traversant de part en part le corps d'un gros rat.

Sur le chemin boueux, il ne releva que les étranges empreintes de pas se dirigeant vers la grange. La tête basse, il se rendit à la gendarmerie la plus proche où il rédigea un rapport accablant pour lui.

Le fugitif cependant faisait du chemin et entraînait dans le lit du torrent de Buech. La peur d'être rattrapé le stimulait étrangement, il courait. Il fit trois lieues tout d'une haleine et arriva près de Veynes dans une grotte où il passa trois jours.

Il ne sentait pas la morsure du froid. Un désir fou de vivre le brûlait au cœur. Il suçait de la neige, c'était sa seule nourriture, sa seule boisson.

En vain la Maréchaussée, alertée, battit la campagne en tous sens. Un gros ours qui remuait des branches fut tué à la place du fugitif au petit jour. L'autorité ne put jamais s'emparer de celui-ci, qui vécut de longues années encore dans la forêt.

Certains même disent qu'il se fit ermite et mourut en odeur de sainteté !

Le saut de la Pucelle



'ÉTAIT un jour de fête à Saint-Disdier, une fête avec des rires clairs, des bouchons qui sautent, des fleurs en papier qui se balancent dans le vent, des enfants qui font partir des pétards et pleuvoir des confetti.

Il y avait des tirs au pigeon, des tirs au carton, des tirs à l'anneau.

Il y avait des mâts de cocagne tout chargés de jambons, de volailles, de vin bouché et de sacs de bonbons multicolores.

Il y avait une voyante qui ne lisait que du bonheur dans votre main.

Il y avait une femme-serpent, un homme-tronc, une femme à barbe et tout ce que les forains peuvent inventer de faussement monstrueux.

Il y avait la puce apprivoisée, le chien savant, la chèvre Anita qui salue sur dix chaises superposées.

Il y avait un montreur d'ours venu de la Forêt-Noire et qui avait l'air bien plus terrible que son élève.

Il y avait même le briseur de chaînes si miraculeusement fort. Il était encadré par le mangeur de feu et l'avaleur de sabres.

Jamais on ne vit une si belle fête à Saint-Disdier.

Le soir, il y eut bal dans la cour de l'auberge, un bal où tout le monde sautait avec une gaieté endiablée. Toute la jeunesse de Courtil, de Rioupes, de Malemort, s'était donné rendez-vous là. On tournait sous les lampions avec de grands rires, indifférents aux fausses notes et au plancher disjoint.

Alors que le bal battait son plein, le châtelain de Malemort, qui se languissait à mourir, vint faire un tour à la fête. Suivi de ses gens d'armes, il allait nonchalamment de baraque en baraque. Il eut un

regard de pitié pour la femme à barbe et ne daigna pas tendre la main à la gitane.

Grand, maigre, sec, le visage chagrin, le dos un peu voûté, le châtelain de Malemort affichait une froideur dédaigneuse.

Il était indolent et d'un esprit peu curieux. Les mathématiques lui donnaient des migraines, la musique des palpitations, la chasse des courbatures, les femmes le crispaient. Il les trouvait trop sottes, trop coquettes ou trop intrigantes. Il critiquait le teint brouillé de l'une, le profil chevalin de la seconde, les pieds plats de la troisième.

Ses amis essayèrent de lui imposer une rousse au teint de pêche qui l'excéda au bout de deux jours. Elle se parfumait trop lourdement.

Alors ses amis essayèrent de l'initier à l'art du blason, à la lettre ornée sous Charles le Chauve, aux monnaies de la Chine ancienne, à la philosophie d'Aristote... Peines perdues...

Ainsi errait par la fête le corps du Comte de Malemort, indifférent à la pluie de confetti et à la gaieté rustique de ses gens.

En passant près du bal, son œil vitreux s'arrêta soudain sur une belle fille qui dansait. Le regard vif, le sourcil bien arqué, la taille flexible, elle était fraîche et débordante de vie. La résille ne parvenait pas à discipliner ses boucles châtaines.

Une flamme que personne ne connaissait s'alluma soudain dans l'œil de poisson mort du Comte.

— « Holà ! Bonnes gens ! » cria-t-il soudain, « quelle est donc cette mignonne ? » Sa voix sourde prenait une chaleur joyeuse.

— C'est la jeune Agnès, Monsieur le Comte, la sixième fille d'un paysan de Rioupes. Leur maison est sur la route entre Saint-Étienne et Agnières.

— Agnès, répéta doucement le Comte de Malemort, Agnès... et sa voix prit une inflexion douce et caressante.

Agnès tournait de plus belle avec Gaspard, son fiancé, un grand garçon robuste du hameau de Courtil, quand le garçon lui glissa dans l'oreille :

— Agnès, le Comte de Malemort est là à te manger des yeux.

— Le Comte de Malemort me regarde ? Grand bien lui fasse ! Moi je ne le regarderai pas parce qu'il est trop laid !

Et Agnès, cambrant sa taille fine, secouant ses boucles châtaines, tourna à en perdre le souffle, entraînant le fiancé un peu inquiet.

La dernière mesure de la gaillarde allait tomber quand Agnès sentit à son oreille un souffle fort et alliacé. Elle se recula d'un bond. C'était un homme d'armes du Comte qui la priait de le suivre auprès du châtelain.

D'un air boudeur, Agnès emboîta le pas de l'homme d'armes et, arrivée devant le Comte de Malemort, elle esquissa une révérence. Le Comte lui prit la main et la baisa.

— Agnès, lui dit-il doucement, tu es belle et je veux t'épouser. Je veux te faire sur l'heure Comtesse de Malemort.

— Comtesse de Malemort ? répéta la pauvrete éberluée.

— Comtesse de Malemort ? dirent à la ronde les villageois qui cessaient de danser.

— Monseigneur, je ne peux, dit Agnès, j'ai donné mon cœur et ma main au grand Gaspard du hameau de Courtil et nous serons mariés avant que les noix soient gaulées.

— Au diable ton Gaspard et au diable tes noix ! dit le comte, je t'aime et tu seras ma femme.

— Moi, j'aime Gaspard et je ne serai jamais votre femme, Comte de Malemort, dit Agnès d'un ton de défi et elle fixait le châtelain de ses prunelles farouches.

— Ah ! Tu ne seras pas ma femme ! Voyez cette pécore ! dit le Comte outragé, elle refuserait tout l'or de Galice si on l'étaït à ses pieds. Tu crois l'aimer, ton rustaud de Gaspard, mais as-tu imaginé la vie qu'il te fera ? Filer, faner, nettoyer, lever tôt et coucher tard, sera le lot de la pauvre Agnès. Les enfants à qui tu donneras le jour chaque année t'épaissiront la taille, les lessives crevasseront tes jolis doigts et à trente ans tu seras si fanée que les gens diront : « Agnès était jolie quand elle avait quinze ans, mais ses traits sont si las qu'ils en ont perdu la souvenance. »

— J'ai réfléchi, Monseigneur, dit Agnès, avec un regard clair, c'est le lot de toute honnête femme que de travailler jusqu'à la limite de ses forces pour un mari et des enfants qu'elle aime.

— Pense à la vie merveilleuse que je te ferais, Agnès. Tu aurais des robes toutes brodées, des servantes pour peigner ta chevelure, d'autres pour te tenir le miroir. Tu aurais des chiens, des oiseaux, des fleurs... Tu apprendrais à jouer du luth.

— Ma robe brune me suffit la semaine, Monseigneur, et ma robe blanche les jours de fête. Je sais me peigner toute seule et le miroir de l'étang est clair près de notre maison. Le jardin est plein d'oiseaux, les prés pleins de fleurs. Ils font une musique plus douce que le luth et la viole.

— Ainsi, dit le Comte, tu refuses d'être ma femme ?

— Monseigneur, je vous honore et vous respecte, dit Agnès les larmes aux yeux, vous pouvez tout me demander : mes brebis les plus laineuses, ma plus blanche farine, les balsamines de mon jardin... Je vous donnerai tout, Monseigneur, hormis moi-même.

Agnès fit une large révérence et, pirouettant dans sa robe blanche, elle s'enfuit en courant. La foule s'ouvrit pour la laisser passer et se referma aussitôt sur le Seigneur entouré de ses gens d'armes.

« Qu'on se saisisse de la pucelle ! » cria le Comte de Malemort ! Déjà un homme d'armes, tentant d'écarter la foule, se lançait à la poursuite

de la jeune fille.

Mal lui en prit car Gaspard sauta sur lui et le lança au milieu de l'orchestre. L'homme d'arme tira son sabre, mais il ne servit qu'à éventrer un tambour. Avant que le sabre fût dégagé, Gaspard brandissait déjà un violon sur la tête du malheureux.

Toute la gent du Comte courait sur Gaspard le sabre hors du fourreau, tandis que les paysans volaient au secours du jeune homme. La mêlée fut générale.

Le chien savant, déchaîné, aboyait et mordait les mollets à la ronde.

Le briseur de chaînes luttait corps à corps avec un soldat, tandis que l'inoffensif montreur de puces était rossé par un brigadier.

La barbe à la main, la femme à barbe vociférait tandis que la voyante giflait les gens d'armes.

L'avaleur de sabres, lui, se glissait au plus fort de la mêlée et, esquivant miraculeusement les coups, il ramassait adroitement les sabres des soldats. Peut-être en faisait-il provision pour les avaler par la suite...

L'ours, en liberté, riait doucement et allait voler des gâteaux au miel qui s'offraient sur un comptoir déserté.

De tous, la femme-serpent était la plus insinuante ; elle se glissait vers les puces savantes et, par poignées, les fourrait dans le cou des soldats. Ces puces, pour être savantes, n'en étaient pas moins sanguinaires et piquaient plus cruellement qu'une armée de guêpes. Aussi coriace que fut leur chair, les malheureux gens d'armes endurent des morsures telles qu'ils durent battre en retraite.

Devant cet échec, le Comte de Malemort fut saisi d'une mâle rage.

Il sauta sur son cheval Brutus et, écrasant bêtes et gens sous son sabot, fila en direction de Rioupes. Plus légère qu'une biche, Agnès avait effleuré le sol à une vitesse telle que l'extrême pointe du pied était seule imprimée dans la terre encore humide de la dernière pluie.

Au-delà de Rioupes, les empreintes suivaient le torrent de la Soulaizon. Comme le Comte éperonnait furieusement son cheval, il aperçut tout là-bas, dans l'herbe déjà semée de colchiques, un point blanc qui se déplaçait très vite.

« Agnès ! Agnès ! » cria-t-il en lançant son cheval dans les colchiques. Mais Brutus enfonçait ses sabots dans l'herbe grasse. Son maître avait beau l'éperonner jusqu'au sang, la bête n'avancait pas et le point blanc disparaissait à l'horizon.

Alors il fallut rejoindre le sentier caillouteux où Brutus galopait en faisant jaillir des étincelles. Il galopait tant et si bien qu'ils furent bientôt à quelques pas d'Agnès.

« Agnès ! Agnès ! » cria le Comte de Malemort.

Cramoisie, le cœur bondissant, la pauvre enfant accéléra sa course. Les cheveux défaits, les tempes perlées de sueur, les ailes du nez

palpitantes, elle courait, courait toujours dans la direction du gouffre des Étroits.

« Arrête, Agnès ! Arrête, Agnès ! Par Dieu, tu nous mènes à la mort ! »

Et le Comte de Malemort, dont le cheval Brutus reculait devant la gorge profonde avec un hennissement fou, le Comte de Malemort vit Agnès sauter d'un bord à l'autre comme une biche folle et s'agrippant à la roche gagner le sentier qui mène à Saint-Étienne.

Tête basse, le visage plus chagrin, l'œil plus vitreux que jamais, le Comte regagna la grand'salle du château de Malemort où indifférent à l'étude, indifférent à la chasse, indifférent aux femmes, il finit ses jours à rêvasser dans un grand fauteuil de velours puce. Parfois l'évolution d'une mouche semblait capter son attention, mais le Comte retombait aussitôt dans son apathie coutumière.

Quant à Agnès, la Pucelle, elle épousa Gaspard qui l'avait rejointe à Saint-Étienne par un chemin détourné. Ils furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants.



Comment le grand Hilaire ne se maria pas



MAIGRE comme son archet, roux comme le blé mûr, boute-en-train par vocation, aimant ce métier de violonaire qui le faisait bien manger et surtout bien boire, le grand Hilaire Badiche fit sauter pendant presque un demi-siècle les plus belles filles du Grésivaudan.

Il lui suffisait d'entendre un air une fois pour en retenir le rythme. Avec le même entrain que ses grands-pères mettaient à exécuter menuets, pavanés, gavottes, tricotées, cosaques, passe-pied, farandoles et branles, Hilaire faisait sauter garçons et filles au son de valse, de quadrilles, de polkas, de mazurkas et de rigodons endiablés. Son rigodon préféré était :

« Il faut danser les olivettes
Il faut danser après souper
Nous danserons les olivettes
Nous danserons au son du violon. »

Tout le monde au village estimait Hilaire, sauf Monsieur Gras, un riche original bedonnant qui n'aimait pas la musique. Il considérait Hilaire comme un homme sans état, un propre à rien, une manière de fainéant ne travaillant que pour faire s'amuser les autres.

Un soir de fête, alors que Hilaire passait par la mare aux canards,

qui se trouve à l'entrée du village, il entendit des plaintes et s'approchant :

« Badiche, te voilà, sois mon sauveur. Je suis en bas. Tu es en haut. Tire-moi vite de l'eau. J'en ai assez de la compagnie des crapauds. »

Badiche reconnaît Monsieur Gras qui n'aime pas la musique. Il sort lentement son violon, l'accorde, puis joue l'air si connu :

« Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille. »

Monsieur Gras clapotait, clapotait, donnant des ruades rageuses dans la fange.

Et pourtant Orphée charmait les tigres...

« Vous êtes pire qu'un tigre, Monsieur Gras. »

« Hilaire, je t'en prie, sauve-moi. Il n'y a qu'un mal dont on ne guérit pas, c'est la mort... »

« Et vous n'êtes pas encore mort, Monsieur Gras ! »

« Si, Hilaire », dit faiblement Monsieur Gras.

« Peste ! » pensa le violonaïre, « serait-il mort ? »

Il présenta à l'ennemi de la musique son archet, puis une main secourable. Monsieur Gras s'y raccrocha frénétiquement, puis trempé, puant, grelottant, ruminant sa vengeance, Monsieur Gras s'en retourna au logis se faire essuyer par les siens.

Hilaire, lui, vivait seul. Il possédait pour tout bien une maisonnette à un étage avec apprentis pour la chèvre, quelques poules, un morceau de terrain où il plantait ses pommes de terre, un jardinet où il cultivait ses roses. Ne faut-il pas fleurir sa boutonnière les jours de noces, de baptême et de vogue ?

Ces jours-là, Hilaire avait plus que sa part de bonne chère et de bons vins. Au logis une soupe lui suffisait dans l'attente d'agapes nouvelles. Donc Hilaire vivait de peu, passant ses journées à cultiver son petit domaine, à jouer du violon au soleil ou à feuilleter son almanach où sont indiqués les jours bons à saigner, à prendre médecine, à tondre, à couper les ongles, à fumer et à traiter les yeux.

Hilaire avait aussi deux cousines, une vieille du nom de Valetta, une jeune appelée Laurence. Il allait souvent passer la veillée chez elles, leur apportant un panier d'escargots les jours de pluie, des roses du jardin les jours ensoleillés.

Valetta et Laurence étaient pauvres ; elles faisaient des gants pour les grandes fabriques des environs de Grenoble. C'est mal payé, les gants ; on y perd ses yeux ; on y arrondit son dos. Pourtant les deux femmes ne se plaignaient jamais. Leur logis était coquet à force de propreté et Laurence avait deux jolies fossettes pour sourire.

Quand Hilaire venait, il s'asseyait en face de Laurence. Il regardait sa main fine, le petit doigt replié qui s'envolait à toute seconde comme un oiseau puis revenait sur le gant, tenue captive par le léger brin de soie que chaque point raccourcissait.

Hilaire était troublé. Il ne savait que dire. De temps en temps, il lançait une banalité sur les ravages de la grêle ou la façon de préparer les escargots.

Laurence souriait. Parfois un éclair railleur passait dans ses yeux en voyant les grandes mains désœuvrées du violonaire, ses grands pieds en dehors, privés de rythme.

Un soir on parlait encore escargots :

« Malheureux animal », dit Hilaire.

« Pourquoi, malheureux ? » dit Laurence.

« Il est si seul », dit Hilaire... « Tout comme moi. »

C'était le commencement des maladroits aveux...

Mais Laurence éclata de rire. Un de ces rires de jeunes filles qui naissent d'un rien et que rien ne peut finir.

Bientôt les tourments d'Hilaire commencèrent et cela après le baptême de Laurent. En effet, Laurence fut marraine du petit Laurent Josserand, fils de Cécile Josserand, une de ses amies d'enfance. Elle eut pour compère Paulet Josserand, le jeune beau-frère de Cécile qui, avec sa fine et coquette moustache blonde, ses yeux bleus hardis, son rire qui éclatait à tout propos, était bien séduisant.

Hilaire fut invité au baptême comme violonaire, et il souffrit mille maux en voyant les mines que se faisaient Laurence et Paulet.

Comme Laurence était jolie dans sa belle robe neuve toute brodée et son châle de cachemire acheté à un porte-balle ! Elle arborait au poignet droit un bracelet d'argent tout ciselé que son compère lui avait rapporté d'une grande bijouterie de Grenoble. Et en échange, Laurence avait offert à Paulet un bouquet qu'il portait à la boutonnière, attaché par un ruban de soie.

Dans ses dentelles le marmot, rouge et ridé comme une vieille pomme reinette, poussait des cris stridents. Il avait déjà bavé sur les rubans bleus de son bonnet et arrosé le beau châle de cachemire de sa marraine. Laurence ne s'en inquiétait guère. Elle trouvait l'enfant d'une vigueur exceptionnelle, adorable et remarquablement avancé pour son âge. Pour faire plaisir à sa commère, Paulet approuvait.

Le cortège, le violonaire en tête, s'achemina vers l'église. De son instrument tout orné de rubans qui flottaient dans le vent s'échappaient des modulations joyeuses. Ne fallait-il pas saluer gaiement la venue au monde de Laurent ?

Hilaire vit se refléter sur le bois poli du violon le doux regard que Paulet posait sur sa commère et le violon arracha une plainte.

Mais se maîtrisant, fermant les yeux dans un sursaut de volonté, le pauvre Hilaire réussit à enchaîner le rythme.

Les deux cloches de l'église sonnaient à la volée tandis que le cortège franchissait le porche.

« Que de monde ! » disaient les curieux massés sur les côtés et les

langues allaient bon train !

« As-tu vu la belle robe de soie noire de la sage-femme ? »

« Et Monsieur Gras, l'oncle de Paulet, a un col trop petit qui le blesse. Il est tout rouge, le pauvre ! »

« Comme elle est heureuse, Cécile, d'avoir un garçon ! »

« Le parrain et la marraine sont bien assortis ! Quel gentil couple ce serait ! Mais la famille de Paulet ne voudra jamais ! Un propriétaire s'allier à une gantière ! Il y a pourtant peu de filles aussi douces et aussi travailleuses. »

Pendant la cérémonie, le jeune Laurent manifesta sa forte personnalité et sa vigueur exceptionnelle. Il couvrit les phrases latines par d'affreux vagissements et quand le prêtre l'aspergea, il fut secoué de tels soubresauts que Laurence, affolée, dut remettre le bébé à Cécile. Quant au sel sur la langue, Monsieur le curé dut y renoncer.

Le père souriait béatement. « Quel gaillard ! » répétait-il, « Quel gaillard ! »

Hilaire faisait la moue. Les cris du bébé l'agaçaient, la cour que Paulet faisait à Laurence le torturait. Le regard perdu, de ses longs doigts, il lissait les rubans du violon.

Sur le chemin du retour, eut lieu la distribution des dragées. La famille Josserand plongeait la main dans un grand sac et faisait pleuvoir sur les enfants du village des dragées de toutes couleurs, des roses toutes rondes, des blanches aux noisettes, des bleues allongées aux amandes et même de grosses jaunes à la liqueur. Malheureusement deux ou trois garçons plus malins avaient réussi à en attraper plusieurs poignées, tandis qu'une fillette en pleurs dut se contenter d'une demi-dragée vidée de sa liqueur.

Laurent, sans doute, charmé par les rythmes du violon et les cris joyeux des enfants, avait enfin cessé de pleurer.

Quelles belles tables attendaient les invités ! Sur des tréteaux placés en fer à cheval et recouverts de nappes damassées : des beignes, des rissoles, des pognes, des tourtes s'entassaient pour le dessert et au centre de la table, sur une magnifique pièce montée, se lisait LAURENT écrit en sucre sur un fond de chocolat glacé.

Le repas fut animé. Les convives parlèrent du prix des bœufs, des soins à apporter aux vignes, des fêtes de la Saint-Jean, des miracles opérés par le guérisseur du village.

Laurence et Paulet, à la place d'honneur, se taquinaient et mordaient au même gâteau.

Monsieur Gras se leva et fit un beau discours. On voyait que c'était un homme instruit, qu'il avait fait ses humanités. Son discours était très émouvant mais un peu long.

Hilaire, qui rêvassait le nez en l'air, fut réveillé en sursaut par la fin du discours de Monsieur Gras qui s'écriait en levant son verre :

« À la santé du jeune Laurent, à la santé du Roy »

N'y tenant plus, Hilaire prit son archet et joua une carmagnole endiablée. Tandis que Monsieur Gras, le visage plus rouge que jamais, fusillait du regard le violonaire, toute la jeunesse entonnait en riant la carmagnole.

Quand les applaudissements éclatèrent, on ne sut pas s'ils étaient destinés au discours de Monsieur Gras ou à la carmagnole du violonaire. Hilaire aurait aimé fuir loin de tous ces visages, mais il dut accompagner les vieilles qui chantaient :

« Buons, mes commères,
Nous ne buons pas ;
Remplissons nos verres,
Qu'ils soient pleins et ras.
Mettons-les en ligne,
Comptons jusqu'à vingt.
Nos maris sont en vigne
Qui font des provins
Et qui, qui, qui,
Qui font des provins. »

Après le baptême, Paulet et Laurence se revirent souvent. Tantôt à la veillée chez la Valetta ou chez Cécile, tantôt en cachette dans le petit sentier du bord de l'eau.

Un soir. Paulet et Hilaire se rencontrèrent par hasard chez la Valetta. Paulet affichait vis-à-vis du violonaire une familiarité méprisante et lui disait avec une tape amicale : « Alors, mon brave, on ne se marie pas ! » Il était bavard, ce Paulet, et avait réponse à tout. Et puis, cette façon de se mettre en valeur... Paulet racontait comment, à la foire, il faisait les meilleures ventes, comment il attrapait les plus belles truites avec son ami le fils du Procureur du Roy, comment il abattait le plus de gibier à la chasse. Et Laurence était béate d'admiration devant ce freluquet.

À bout de patience, Hilaire prit son chapeau et prétextant une vogue le lendemain, lança un retentissant « Bonsoir, la compagnie ! »

Le lendemain, à la vogue, Hilaire joua du violon comme un fou. L'œil fixe, avec des gestes de pantin mécanique, il agita son archet convulsivement pendant dix heures sans une pause. À peine le temps d'avaler d'un seul trait le verre qu'on lui tendait et la mazurka reprenait de plus belle.

« Arrête un peu, Hilaire », lui disaient ses amis, « tu vas être malade ! »

Tout en continuant de jouer il faisait un geste évasif qui semblait

dire « Moi malade ? Quelle importance ? Qui s'en inquiétera ? »

Les garçons n'arrivaient pas à suivre la mesure, les filles étaient rouges et perdaient leur chignon.

« Quelle mouche a piqué le violonaire ! » disait-on à la ronde. « Il confond passe-pied et galop. »

Soudain, Hilaire vit au pied de l'estrade un couple très jeune qui dansait joue contre joue, lentement, indifférent à la musique. La jeune fille était très blonde et sur sa nuque de petites mèches indisciplinées couraient çà et là.

Laurence ! La nuque de Laurence ! Elle dansait avec Paulet !

Alors le violonaire cessa le galop. Il regarda fixement Laurence. Sans qu'il s'en rendît compte le rythme changea progressivement pour devenir lent, triste et capricieux. Les danseurs, stupéfaits, tentaient de suivre en vain. Le violonaire ne jouait que pour Laurence.

Soudain, Laurence s'écarta de son partenaire, passa lentement le revers de la main sur son front et, étonnée de cette musique étrange à elle seule adressée, elle regarda son cousin. Elle le vit devenir très pâle, se demandant un instant s'il n'allait pas tomber. Non, Hilaire se levait lourdement et, son violon sur l'épaule, il se dirigeait en titubant vers la sortie.

Le lendemain de la vogue, Paulet demanda la main de la jeune fille, mais la pauvreté de Laurence était un gros obstacle.

« C'est une jolie et brave fille », disait l'oncle Gras, « mais il lui faudrait vingt mille francs de plus. C'est vingt mille francs qu'il lui faut... » Pas d'argent, pas de mari. L'oncle était inébranlable.

La Valetta, toute remuée, alla le soir confier innocemment ses tourments à Hilaire. Le violonaire, assis sur le pas de sa porte, jouait avec une feinte gaieté sans paraître écouter les histoires de la Valetta.

Il s'arrêta soudain.

« Ne bougez pas, cousine. Nous allons voir si nous les trouvons, ces vingt mille francs ». Et prenant la Valetta par la main, il l'entraîna dans la chambre haute. Il alla droit au coffre de chêne. Le coffre ouvert laissait voir une pyramide composée de pièces d'argent et de pièces d'or de tout format. Elles s'étaient amoncelées en un cône régulier, superbe amalgame d'or et d'argent.

« Mais... Hilaire... », balbutiait la Valetta, « où avez-vous pris cette fortune ? »

« Maille à maille se fait le bas, cousine. Il y a là tous les mariages, tous les baptêmes, tous les bals, toutes les vogues de la vallée depuis vingt ans. Je crois, cousine, que vous avez le compte ! »

« Mais Hilaire, je ne puis pas prendre cet argent, il n'est pas à moi. »

« Puisque je vous le donne, il est à vous, pour elle... Surtout, ne dites d'où il vient, je ne vous pardonnerais jamais. »

« Voyons, cousine, les attaches de votre tablier sont-elles solides ? Placez dedans le sac aux louis d'or. Et par-dessus, mettez ces pommes de terre et ce bouquet de roses. Du diable si on s'imaginera que sous ces produits du jardin d'Hilaire Badiche, il y a quelque chose de vaillant. »

Resté seul, Hilaire pleura comme un enfant, jamais son violon n'avait arraché de si tristes plaintes.

Ravis de se dégourdir les jambes à la noce de Paulet et de Laurence, garçons et filles fredonnaient déjà :

« Connaissez-vous l'musicien de chez nous
Le grand Hilaire
Le violonaire ?
Connaissez-vous l'baladin de chez nous
Qui fait danser fill's garçons pour deux sous ? »



Les tribulations de l'Ours Martin



ARTIN l'Ours vivait dans la forêt. C'était un gros pataud bien paisible, se nourrissant d'herbes, de racines, de fruits sauvages, de tubercules, de graines et de fourmis. La gourmandise le poussait parfois vers les villages, où, de nuit, il venait goûter les pommes, les seigles et les avoines, déterrer quelques pommes de terre, savourer le miel des paysans ; mais c'était exceptionnel et il fallait que Martin eût très faim.

On raconte à son sujet une histoire horrible qui paraît être le fruit de l'imagination dauphinoise. Son père Brun, qui était fort comme un Turc, aurait enlevé de nuit une jeune paysanne et l'aurait contrainte à vivre avec lui dans le bois. De cette union, un ourson à intelligence humaine, le petit Martin, le héros de notre histoire, serait né. Est-ce ou non une légende ? Martin avait-il ou non une intelligence humaine ? Quoiqu'il fut bien doué pour un ours, son intelligence était tout bonnement, je crois, oursine. Vous l'allez juger tout à l'heure.

Martin commença à faire parler de lui dans le pays après son histoire avec le berger Loustalou.

Un matin, au petit jour, alors que l'Ours s'attardait près d'une ferme isolée à cueillir quelques pommes reinettes, deux chèvres s'approchèrent de lui. Il les salua bien poliment et continua à manger ses pommes. Les chèvres tournèrent autour de lui, cornes hautes, la barbe mauvaise.

« Tout beau, mes mignonnes », leur dit Martin, « c'est laid l'instinct de propriété. »

Alors les deux chèvres, qui ne comprenaient pas la plaisanterie,

foncèrent sur lui. Mais que pouvaient ces maigrichonnes contre un ours si robuste et si musclé ? Tout au plus se rompre les cornes. Notre Martin, pour leur donner une leçon, les prit chacune sous son bras et leur fit faire un tour de valse.



Martin leur fit faire un tour de valse.

Mais croyant leur dernière heure arrivée, elles poussèrent des plaintes si aiguës et bêlèrent tant et si bien que Loustalou et sa femme Mathurine, qui déjeunaient dans la cuisine, posèrent leur cuillère à soupe.

Mathurine sortit la première sur le pas de la porte, la bouche encore pleine de soupe de raves. Elle cria à tue-tête : « Au secours, au secours ! » en jetant des pierres à Martin qui s'enfuit. Alors Loustalou surgit derrière sa femme armé d'un tisonnier, mais l'ours était déjà loin. Les deux chèvres étourdies bêlaient sur le gazon.

Mathurine et Loustalou en firent toute une histoire. Ils disaient à la ronde que Martin, l'ours horrible à intelligence humaine aurait, sans l'héroïsme de Mathurine, enlevé deux chèvres, que le pays était menacé, et patati et patata...

Borgeat, le meilleur chasseur du pays, est alerté et il se jure de tuer Martin.

Alors Borgeat se prépare méthodiquement selon son habitude. La veille au soir, il démonte et nettoie soigneusement son bon fusil qui a déjà tué cinquante-deux ours et prépare tout son équipement. Au matin il revêt ses vieux vêtements et sa grande pèlerine brune. Il part vers sept heures afin d'arriver vers midi au cœur de la forêt, à l'heure la plus chaude.

À l'orée du bois, il fait une pause pour mettre une paire d'espadrilles sur ses gros souliers ferrés... les ours ont l'oreille fine... Et ayant enduit sa pèlerine d'une couche gluante de résine, car il ne faut pas sentir l'homme, il part à la recherche de gâteaux de miel sauvage, le bon dessert de Martin. Hélas, il ne trouve ni les abeilles, ni leurs gâteaux et erre dans le sous-bois.

Bientôt, en arrivant près d'une clairière, Borgeat tombe sur un cône de fourmis, vous savez, ces constructions hautes parfois de deux mètres que font au pied des arbres les fourmis charpentières ! Et ce cône de fourmis est comme labouré maladroitement, à moitié détruit. Martin est certainement passé par là. Un renard, plus adroit, aurait mieux fait les choses ! Borgeat s'imagine aisément Martin se léchant les babines devant un si bon repas d'œufs de fourmis. Et dans la terre humide sentant bon les feuilles mortes, se dessinent les grosses empreintes de l'ours qui ne doit pas être loin.

Borgeat, évitant de s'accrocher aux ronces, de casser les branches mortes, suit donc ces empreintes. Une chance, le vent souffle en sens contraire. Et plus Borgeat avance, plus les empreintes paraissent fraîches. C'est presque trop facile. Il n'a pas eu à chercher longtemps. Un trophée de plus dans sa carrière de chasseur, et quel bon repas lui serviront Loustalou et Mathurine quand il rentrera au village !

Mais attention, pas le moindre bruit, les empreintes sont fraîches de quelques minutes ; Borgeat se souvient de la cruelle déception qu'il a

ressentie l'année passée quand, arrivant pareillement près d'un ours, l'ours l'avait découvert le premier et s'était enfui avant même qu'il ait pu épauler. Il a agi ce jour-là comme un pauvre débutant ou un habitant des villes ne connaissant rien à la chasse.

Non, c'est toujours la même méthode à employer. On arrive doucement près de l'ours qui mange ou digère. On épaula, on crie de toutes ses forces et quand l'ours se retourne, on vise en pleine poitrine. On ne le rate jamais et c'est comme cela que Borgeat a tué cinquante-deux ours à la reposée !

Alors Borgeat avance à pas de loup et découvre sa proie : Martin est là, devant lui, en train de manger des baies, le nez en l'air. Borgeat pousse un « Te voilà » retentissant. Martin se retourne brusquement, Borgeat va appuyer sur la gâchette, mais il n'en a même pas le temps. La grosse patte de l'ours donne une telle secousse au bras du chasseur que le fusil tombe sur la mousse.

Et Martin s'assied sur le fusil qu'il dissimule complètement avec son gros derrière, puis il sourit d'un air de doux reproche :

« Qu'est-ce que je t'ai donc fait, Borgeat ? Pourquoi me tuer ? Les chèvres de Loustalou, je voulais seulement les faire valser. Vous ne pourriez pas tous me laisser un peu la paix ? »

Et Borgeat s'en revint au village sans son fusil, jurant ses grands dieux que plus jamais il ne chasserait l'ours.

Tout le village s'esbaudit de cet échec.

« Nous saurons bien, nous autres, l'attraper », dirent Caillat et le grand Girard, deux chasseurs qui s'esclaffèrent devant l'aventure de Borgeat.

« Dans la neige, les empreintes sont plus faciles à repérer. Ne parlons de notre projet à personne. Le triomphe sera d'autant plus grand que le projet aura été tenu secret. »

Au début de l'hiver suivant, dès les premières neiges, Caillat et le grand Girard errèrent dans les bois à la recherche de l'ours. Après quinze jours de marche dans le froid, des aiguilles de glace pendant de leur barbe, ils découvrirent le pied de l'ours aux rochers de Gigneux. Martin, qui les avait aperçus de loin, pensait : « Vous m'avez l'air sportif, les amis, je vais vous faire un peu courir ».

Alors il fila au sommet de la Chamechaude. Caillat et le grand Girard suivaient les traces avec obstination, mais, hélas, ils avaient toujours quinze heures de retard.

De la Chamechaude, Martin fila à Charmant Som comme une flèche. Et les deux chasseurs s'époumonaient derrière lui. De Charmant Som, Martin fit l'ascension de la Dent de Crolles. Et je vous prie de croire que la Dent de Crolles n'est pas commode à atteindre en décembre. C'est haut. On s'y meurtrit les pattes et le bout des oreilles gèle sous la fourrure. Brr...

« Les gars vont lâcher prise », pensa Martin, « J'ai droit à un peu de repos », et notre ours s'installa très confortablement dans une grotte profonde bien abritée des vents, où il dormit toute une nuit.

Pendant ce temps, arrivés au plateau des Petites Roches, Caillat et le grand Girard traversèrent le bois et commencèrent l'ascension de la Dent de Crolles. Les pierres verglacées rendaient l'ascension difficile, surtout pour des chasseurs lourdement équipés.

Ils durent redescendre et faire un long détour par le col du Coq. Arrivés enfin presque au sommet de la Dent de Crolles, ils errèrent dans les grottes à la recherche de Martin.

À son réveil, Martin fit sa toilette à fond, les oreilles comprises, et il s'assit au fond de la grotte sur une grande pierre plate juste à sa mesure d'ours mâle et adulte.

Martin était assis depuis cinq minutes et les yeux mi-clos rêvait à Perrine, la douce fiancée ourse, dont il venait de demander la patte le mois passé, quand deux ombres humaines firent irruption dans la caverne.

La plus grande des deux ombres craqua une allumette. « Je suis fait comme un rat », pensa Martin et recommanda son âme au dieu des ours.

En effet l'ombre d'un fusil se projeta sur les parois de la caverne suivie d'un bruit d'explosion. Une balle rasa l'épaule de Martin. L'ours qui voyait rouge se leva d'un bond et renversa sur son passage les deux chasseurs trop lents à déguerpir.

Le grand Girard tomba sans connaissance et Caillat eut la cheville foulée. Caillat avec sa lanterne fit des signaux de détresse dans la vallée puis ranima Girard avec la chartreuse qu'il gardait précieusement dans sa gourde. Une caravane de vingt-sept sauveteurs munis de plusieurs civières monta de la vallée. Mais aucune des civières n'était assez grande pour le grand Girard dont les pieds et la tête brinquebalaient dans la neige à la descente.

À la halte de Saint-Hilaire du Touvet, Caillat et le grand Girard jurèrent aux sauveteurs qu'on ne les y reprendrait plus.

Pendant ce temps, Martin filait aux environs du Couvent de la Grande Chartreuse. Il se sentait plus en sécurité du côté des moines. Il avait été assez bouleversé par l'attentat de la grotte. La fourrure de son épaule roussie par la balle lui rappelait à chaque minute le danger. Le moral était bas. Reverrait-il la douce Perrine ? Sans arrêt, il contemplait la petite photo d'amateur représentant Perrine sous un pin dans une pose abandonnée. Il était fatigué, las de lutter. Ses chevilles étaient enflées. Probablement un peu d'albumine. Un ours, c'est déjà pataud, mais un ours qui a de l'albumine... c'est une forteresse. Tandis que floche et pelucheuse, la neige tombait, Martin, harassé, s'abattit au pied d'un arbre géant où il s'endormit.

Devant l'échec de Caillat et Girard, le jeune Tournoud, un robuste petit paysan âgé de dix-sept ans à peine, décrocha son fusil et partit dans la neige à la recherche de Martin. Madame Tournoud, la mère du garçon, se mourait d'inquiétude. Au bout de huit jours de marche dans la neige, alors que ses provisions étaient presque épuisées, le jeune Tournoud tomba enfin sur la piste cherchée. Malheureusement la neige tombait régulière et épaisse ; elle brouillait les traces de l'ours dans les endroits que ne protégeaient pas les branches. Martin semblait s'être envolé.

Tournoud, l'épaule appuyée au sapin géant, interrogeait au loin les arbres clairsemés, espérant voir apparaître la masse brune de l'ours, quand il entendit à ses pieds un soupir formidable suivi d'un grognement. C'était le réveil de Martin, qui reposait là, caché sous trois pouces de neige.

Martin s'étira et grogna en époussetant la neige de sa fourrure, puis il accommoda ses yeux au blanc si lumineux de la neige, presque blessant pour la vue. Il se frotta le museau avec une poignée de neige puis il sourit. Il sourit à la forêt toute blanche, à son corps reposé, à sa faim délicieuse qui lui chatouillait l'estomac ; il sourit à l'image de Perrine. Mais quand les yeux de Martin se posèrent sur le visage de l'homme, deux larmes énormes tombèrent de ses yeux, à peu près le contenu d'une tasse à thé.

Tournoud, qui était un bon garçon, sentit lui aussi ses yeux s'embuer. Il eut pitié et n'appuya pas sur la gâchette.

« Non, mon vieux », dit-il, « ce serait trop bête, trop facile et trop lâche de te tuer quand tu te réveilles à mes pieds ». Et il disparut dans la neige après avoir serré fraternellement la patte de Martin.

Alors Martin retourna tout joyeux chez Perrine qui commençait à se désespérer. Ils se jetèrent tendrement dans les pattes l'un de l'autre et se marièrent à Pâques. Tous les ours du Dauphiné furent de la fête et dansèrent la danse de l'ours.

Au dessert, Martin raconta ses démêlés avec les hommes. Les convives ne se lassaient pas de l'écouter. Il dut répéter plusieurs fois l'aventure de la grotte. Perrine écoutait avidement son époux, se promettant de raconter plus tard ces histoires à leurs enfants.

En effet, ils eurent douze enfants, six oursons et six oursonnes, bien bâtis et tous de bon poil. L'un d'eux, poète vers sa vingtième année, raconta sous forme de ballade les exploits de son père. Malheureusement, l'ouvrage, paru à Grenoble il y a bien longtemps, est épuisé.

On ne le trouve que chez certains bouquinistes et à prix d'or.

L'épicier inondé



L'ÉPICERIE du sieur Laurent était sise à Grenoble au quartier de la Perrière. Jamais on ne vit boutique plus propre et plus engageante, fleurant meilleur l'anis et le gingembre. Les belles jarres vernissées débordant d'huile blonde ! Les dames-jeannes pansues toutes pleines d'eau-de-vie ! Les guirlandes de clous de girofles qui donnaient un air de fête ! Et le poivre de la grande boîte verte était si violent que le client malchanceux qui y fourrait son nez reculait d'un bond avec des pleurs et des éternuements.

Rien qu'à passer devant cette boutique, votre estomac était délicieusement chatouillé. Combien de pauvres gens vêtus de serpillières venaient sucer leur quignon de pain à la porte en ayant l'illusion d'agapes sans pareilles !

Et le Sieur Laurent était si avenant, si empressé à servir le client, le pauvre comme le riche, celui qui vous prend un bonbon à l'anis comme celui qui vous achète une aune de saucisse sèche. L'épicier était si beau parleur, sa langue était si persuasive que le client croyait toujours avoir fait une affaire exceptionnelle. La renommée de Laurent s'étendit bien au-delà de Grenoble.

« Qu'il est bon, votre vin à la cannelle ! » disait-on à Pontcharrat. « C'est de la cannelle que Monsieur Laurent a mise de côté pour moi... Mais il n'en a pas pour tout le monde. Chut ! »

« Souriant comme Laurent, ordonné comme Laurent, travailleur comme Laurent », disaient les parents aux enfants difficiles, offrant le digne épicier comme exemple. Les enfants, agacés, n'aimaient pas Laurent.

D'ailleurs, tout semblait sourire à ce Laurent : une femme vaillante qui, à l'approche de la quarantaine, avait encore un teint de lys sans même mettre de rouge d'Angleterre. Une fille, Amélie, bien mariée à un drapier qui ne la battait qu'exceptionnellement... Un jeune garçon très doué pour l'épicerie qui, en un clin d'œil, sans l'aide de l'ardoise, vous calculait le prix de trois onces de moutarde. S'il se trompait, ce n'était jamais au détriment de la maison. Mais il y avait le fils aîné ! Un rien-ne-vaut, celui-là, toujours à rêvasser, toujours à compulsuer des cartes de la planète ronde qu'un vieil explorateur rhumatisant lui avait prêtées. Il rêvait de mers fabuleuses, de longues traversées vent debout. Il rêvait d'un navire accostant aux Indes sous le soleil...

« Jean-Baptiste, viens rompre la cassonade ! » criait le père et, laissant là ses rêves fabuleux, d'un air maussade, le pauvre enfant allait faire son devoir. Souvent, d'un pied coléreux, le père lui bottait la culotte et Jean-Baptiste descendait l'escalier en colimaçon en moins de temps qu'il n'en faut aux cloches de Saint-André pour se mettre en branle. Mais cela ne se passait pas devant les clients.

Une fois, il se trouva un client assez curieux pour demander à Monsieur Laurent si Jean-Baptiste embrasserait la carrière de son père. « Naturellement ! » répondit l'épicier. Il avait une telle sécheresse dans la voix, une telle colère se lisait dans ses yeux, que personne désormais ne remit la vocation de Jean-Baptiste sur le tapis.

Tout allait de mal en pis entre Laurent et Jean-Baptiste. Le fils offrait un front têtu, une lèvre lippue. Le père toisait sa progéniture avec mépris. Madame Laurent, prénommée Euphrasie, en souffrait beaucoup. Tout le jour elle reniflait, se tamponnait les yeux. Devant les clients, elle prétextait l'odeur trop violente des épices.

Un soir qu'à la chandelle, Jean-Baptiste, croyant la maisonnée endormie, préparait son petit bagage, le père survint en chemise, bonnet de coton à pompon, jambes grêles et poilues. Il avait le regard mauvais.

— « Où vas-tu ? » hurla la père.

— « Aux Indes », répondit la voix douce de Jean-Baptiste. Et sans une pistole, sans un baiser, il gagna la porte et dévala l'escalier en colimaçon.

Dans la rue, il entendait encore les éclats de la colère du père.

« Le monstre... court à sa perte... bonheur dans cette boutique... traîner misère par le monde... Il me tuera, me tuera... tuera sa mère. »

Comme deux ans plus tard, un second client curieux demandait des nouvelles de l'invisible Jean-Baptiste, l'épicier répondit aimablement :

« Je le fais voyager. Il est bon qu'un jeune homme se frotte à d'autres races, à d'autres civilisations. Son entendement s'élargit avec sa plus grande connaissance des hommes. »

Mais le père Laurent avait beau faire le fanfaron, la nuit il avait

d'affreux cauchemars. Il voyait Jean-Baptiste, tout petit, précipité dans la gueule d'un requin. Il le voyait cuit dans une sauce aux câpres avec une pointe de cumin, puis découpé sur la table d'un empereur géant. Il le voyait pris par les pirates, envoyé aux galères. Et le malheureux père se réveillait suant, haletant au rythme des galères.

« Ha ! Haan ! Ha ! Haan ! Ha ! Haan !

Que n'avait-il embrassé Jean-Baptiste une dernière fois ! Que ne lui avait-il donné sa bénédiction et quelques pistoles !

Désormais Laurent parut moins souvent à la boutique et Mathieu, le jeune fils, remplaçait son père, se dépensant sans compter et faisant sonner joyeusement les écus dans le tiroir-caisse.

« Quelle vie laborieuse, régulière, pleine de sécurité ! Quelle joie de voir s'arrondir une fortune si justement acquise ! Quel bon petit épicier vous avez là ! » disait-on à la ronde au sieur Laurent.

La Maison « Laurent & Fils » prospérait, prospérait sans cesse. Elle serait peut-être aujourd'hui la plus grande épicerie de tout le Dauphiné, sans le grand malheur qui survint à Grenoble, un malheur qui toucha bêtes et gens, petits et grands, palais et mesures, un malheur dont le souvenir glace votre moelle et vous fait dresser le poil.

D'après les « Malheurs de Grenoble », poème en patois dû à la verve épique du vieil épicier Blanc la Goutte, nous vous retracerons point par point les étapes du désastre.

Un jour de pluie, de pluie tenace et régulière comme Grenoble en connaît, à l'automne, Mathieu sortit chercher les épices que le courrier du soir devait apporter Place aux Herbes.

Au bout de plusieurs heures, la pluie s'était transformée en véritable tornade. Mathieu ne revenait pas.

Le nez collé à la porte de la boutique, les Laurent voyaient le ruisseau de la rue enfler et menacer les passants qui couraient, affolés. À mesure que la nuit tombait, le brouhaha et la cohue allaient croissant ! Et l'eau gagnait partout ! Le voisin, dont l'étable en contrebas était inondée, poussait devant lui ses bêtes meuglantes. On criait, on se bousculait, on cherchait des flambeaux, des falots, des lanternes. Enfin ! Voici Mathieu ! Les boucles collées au front, trempé comme une soupe, il soufflait, suffoquait :

« Les épices sont perdues... la diligence est noyée, douze voyageurs ont péri. Tous les ponts sont détruits, les maisons submergées, l'eau a déjà gagné le coin de Maupertuis. On ne peut plus passer vers l'église des Carmes. »

À peine Mathieu haletant avait-il lancé ces sinistres nouvelles, qu'une trombe d'eau boueuse ouvrit la porte et, plus morts que vifs, les trois occupants furent refoulés au fond de la boutique.

Avec la trombe d'eau fit irruption un drôle en galoches, vêtu d'un

grand gilet qui n'avait point de poches et croisait par-devant à deux rangs de boutons. Ses braies descendaient jusqu'à ses talons.

« Arrière, vagabond ! » hurla Laurent, le père, « choisis un autre temps pour emplir ta théière. »

« Abritez-moi, Monsieur » supplia le drôle, « je suis Batelier, natif de Noyarey. Je faisais traverser la rivière aux bœufs de mon patron, ils firent un faux pas et par-dessus leur joug, ils me mirent à bas. Par malheur pour moi, l'Isère trop forte m'entraîna à Très Cloître au-dessus de la porte de la ville où je demeurai accroché. J'eus beau crier et appeler au secours, personne ne répondit, chacun songeant à soi. Il me restait encore quelque faible espérance de pouvoir m'en tirer quand le pont-levis tomba et me poussant à fond, ma tête fracassa. Voyez la bosse à la tête, elle est encore noire et enflée ! Touchez, mon bon Monsieur... Heureusement des soldats qui passaient en bateau m'ont secouru et m'ont déposé à trois pas de chez vous... Voyez la Providence... »

« Parle un peu moins, l'ami, aide-moi plutôt à monter le quinquina à l'étage », interrompit Laurent.

« Vite, Mathieu, le sucre fond ! Morbleu ! Euphrasie, aide-le ! Le thé est inondé ! Mon gingembre flotte ! Par Dieu, mes amis, sauvez mon bien ! » cria Laurent à la porte, juché sur un tonneau.

Trop tard ! Le tonneau bascula et flotta dans la pièce. À plat ventre sur le tonneau vide, qu'il étreignait de ses grands bras, ses pieds lui servant de nageoires, Laurent atteignit à grand'peine le bas de l'escalier. Les autres avaient déjà gagné l'étage.

Euphrasie semblait folle. « Ma fille, mon gendre qui êtes de noce sur les bords du Drac, vous êtes morts à ct'heure ! Sainte-Vierge ! Doux Jésus ! Sauvez-les ! Et mon grand fils qui est aux Indes, je ne le reverrai plus ! Laurent, viens vite, l'eau gagne partout ».

Batelier, très calme, après avoir bu deux verres de quinquina, frottait sa bosse avec de l'eau-de-vie. Rien n'apaise le mal comme un tampon imbibé d'eau-de-vie.

Cependant, l'eau entraînait chez tous les voisins. Ils étaient trop occupés à sauver leurs marchandises pour répondre à l'appel de Laurent. Pour garantir son bien, personne n'était oisif.

Ses étagères dégarnies, le mercier rattrapait à la nage des écheveaux de laine. On courait chez son parent, chez sa commère. Pour sauver son séné on perdait sa rhubarbe. Jacques pleurait son savon qui fondait à sa barbe. Un petit vieux serrait du cuir sur sa poitrine. Le sabotier échevelé courait à toutes jambes, sa femme sur le dos. Deux bébés flottaient dans un berceau que dirigeait leur mère. Une fileuse nageait, guidée par sa quenouille. Des garçons, des valets, des servantes marchaient dans l'eau bourbeuse qui leur montait à la poitrine. Un vieillard impotent, qui n'avait pas moins de dix valets,

était abandonné sur son fauteuil de paille. Il jurait à faire rougir la lune.

Les plus lestes nageaient vers le quai pour chercher des bateaux. Mathieu et d'autres garçons partaient vers le bois pour construire des radeaux.

Mais l'eau grimpait toujours. Euphrasie, Laurent et Batelier étaient montés au grenier. Laurent se lamentait : « Ruinés, nous sommes ruinés, mais la ruine n'est rien ; c'est la mort qui nous guette ! » Il secouait sa femme. « Pourquoi as-tu laissé partir Mathieu au bois ? Mieux valait mourir tous ensemble. »

L'eau gagnait le grenier. Euphrasie grelottait dans son jupon trempé !

« Venez sur le toit », proposa Batelier en ouvrant la lucarne. À la courte échelle, on gagna les ardoises glissantes.

Cette pauvre Euphrasie patinait sur les ardoises comme un chat sur des coquilles de noix. Heureusement, elle était maintenue par la main puissante de Batelier qui de la gouttière l'aida à gagner la cime d'un marronnier. Quant à Laurent, à quatre pattes, au prix de mille précautions, il avait atteint la girouette qu'il tenait embrassée. De ce point culminant, il hélait les bateaux.

« Holà ! Bonnes gens ! Venez délivrer un pauvre homme. Il vous mettra de la cannelle plein les poches et du poivre pour assaisonner vos saucissons, du poivre de Cayenne qui vous donnera soif pour l'éternité ! »

Des valets qui passaient en bateau s'exclamèrent : « Voyez notre épicier. C'est le coq de la girouette », et voulant consoler Laurent : « Ne t'égosille pas, brave homme, les eaux ne montent plus. »

En effet, les valets avaient dit vrai, l'eau ne montait plus, mais le spectacle était bien désolant ! Des cadavres d'animaux, des quenouilles, le bassin blanc de l'enseigne du barbier, des vêtements, de la paille, des échelles, des meubles, des gerbes, des tonneaux flottaient pêle-mêle. Euphrasie poussa un cri quand, à la lueur d'un falot, elle aperçut son bonnet des dimanches flottant comme une petite vessie. Une eau chargée de larges plaques huileuses sortait des fenêtres de l'épicerie.

« Mon huile d'olives ! Par sainte Thècle ! » s'écria l'épicier Laurent.

Puis un radeau apparut, chargé d'hommes et de femmes en pleurs, vêtus d'habits de fête. Robes de soie collées au corps, bijoux d'or et chevelures dégoulinantes composaient un étrange costume.

À l'avant, tendant les bras, une jeune femme criait : « Papa ? Maman ? Mathieu ? Où êtes-vous ? »

« Là-haut », répondit Laurent. « Nous sommes tous sauvés. Ta mère est sur un marronnier. Ton frère est au bois. Et la noce ? »

« Hélas ! La mariée a coulé à pic dans le Drac », répondit Amélie

dans un sanglot. Et tous se signèrent, sauf Laurent. Il ne pouvait lâcher la girouette.

De ce lieu élevé, l'épicier contemplait l'étendue du désastre. Il voyait les pauvres gens pleurer à la porte de leur logis dévasté tandis que le Seigneur commandant, l'intendant et tous les ingénieurs parcouraient la ville à cheval en donnant des ordres contradictoires.

« Ôtez le blé au magasin du Roi ! Rentrez le blé au magasin du Roi ! Sortez les bêtes des étables ! Rentrez les bêtes dans les étables ! Que les boulangers cuisent sur l'heure ! Que les boulangers conservent leur farine précieusement ! »

Affolées, les Sœurs Carmélites s'étaient réfugiées chez les Pères de la Charité et ceux-ci voguaient sur leur portail en guise de barque. Sur le toit du couvent les pauvres Récollets disaient leur chapelet, tandis que les Ursulines, les Orphelines, les sœurs de la Visitation secouraient déjà leurs voisins. Dans la cathédrale, où Jésuites, Pénitents, Jacobins s'étaient réfugiés, l'eau avait gravi les marches de l'autel.

Par bonheur, le Régiment du Royal Nivernais se rendait en Italie. Il s'arrêta à Grenoble pour secourir les habitants.

Les soldats aidaient les pauvres gens à descendre des toits, construisaient des radeaux, repêchaient les corps des noyés.

Laurent, Euphrasie et Batelier furent délivrés par un Suisse rougeaud et bon enfant, muni d'une très longue échelle. Les épiciers poussèrent de grands gémissements en retrouvant leur boutique saccagée.

L'huile d'aspic avait filé comme l'huile d'olive. Le miel s'était renversé dans le noir de fumée. Les bougies étaient enrobées de moutarde. Dans le fromage pourri étaient agglutinées des lentilles, des asticots y couraient.

Batelier suçait la cannelle qui saupoudrait les pommes de terre germées et se frottait le ventre en signe de régal. Puis goûtant le quinquina au poivre, il jurait et crachait avec dégoût.

Mathieu passa par la fenêtre en pagaillant sur son radeau et les nouvelles qu'il donna firent redoubler les gémissements : « Les maisons sont écroulées dans le quartier de Saint-Laurent ! À la prison, les criminels se sont échappés. Bazillon, le gardien, les cherche par la ville ! Dans le palais de justice, armoires et bancs flottent et s'entrechoquent ! Qui pourra habiter cette ville puante cimentée de trois pieds par une boue gluante ! »

Les Laurent entendaient les lamentations s'échapper de la rue. L'eau jusqu'à la ceinture, ils s'approchèrent de la porte.

Leurs voisins étaient pris de folie et couraient en tous sens. Les femmes qui avaient commandé de la toile au tisserand assaillaient le pauvre homme. Jeanne repêchait son fil dans l'eau bourbeuse. Agathe soupirait : « Mon fil qui était si fin et plus jaune que l'or ! » Euphrasie rejoignit le tisserand : « Chut, ne dites rien, compère Laurent, mon

homme ne savait pas que je faisais faire de la toile ! »

Le serrurier dérouillait ses clefs avec l'huile qui s'échappait de chez Laurent. Le chapelier pleurait d'avoir perdu sa forme, le peaussier d'avoir perdu son alun. Le peigneur ne trouvait plus son chanvre ; étoupes et quenouilles étaient parties pour Beaucaire. Immobile devant sa boutique, de son grand pouce plat, le marchand de poteries écrasait les larmes qui lui glissaient silencieusement des joues. Bouteilles, vases et pots gisaient là, mis en miettes par la chute d'une maîtresse poutre.

Amélie consolait tendrement ses parents, Batelier suçait un sucre d'orge à la menthe en faisant la langue pointue, tandis que Mathieu toujours actif essayait de sauver la cassonade flottant dans le bac aux olives. Avec une tendresse triste, il l'essayait doucement comme un petit enfant malade.

Soudain, un bel homme au teint basané entra, suivi d'un frêle valet aux yeux bridés. L'homme avait le regard franc, le pas hardi. Il éclaboussait joyeusement l'eau autour de lui dans un rayon de trois aunes. Il posa les paquets qui l'encombraient sur une étagère sèche, regarda chaque membre de la famille avec une attention douloureuse. Comme Batelier plongeait la main dans le bocal aux réglisses, il lui montra impérieusement la porte et le drôle disparut en tremblant.

Laurent courut au-devant du bel étranger et lui prenant la main : « Merci, mon bon monsieur, de m'avoir débarrassé de ce coquin. Si monsieur... Jean-Baptiste... morbleu, mon fils ! »

« Oui, mon père, c'est votre fils qui vous a quitté il y aura bientôt trois ans. »

Euphrasie se jeta dans les bras de Jean-Baptiste, puis le contempla, extasiée. Elle promenait ses doigts sur le cher visage et vérifiait le bleu foncé des prunelles. Ces mains brunes aux phalanges dures et velues n'étaient pas celles de son fils ! Ni les muscles qui saillaient sous l'étoffe de laine finement tissée !

« Morbleu ! » répétait Laurent, « Alors tu n'étais pas aux galères ? Ni chez les Cannibales ? » Et Jean-Baptiste souriait sans sonner mot.

Amélie et Mathieu regardaient, incrédules, ce frère tombé du ciel. Mathieu admirait le pistolet d'argent passé dans la ceinture.

« Ainsi », reprit Laurent, « tu nous vois ruinés. Cette épicerie qui aurait fait vivre mes deux fils dans l'abondance est devenue un cloaque. Je crains qu'il n'y ait plus place pour toi ici, Jean-Baptiste. »

« Rassurez-vous, mon père, je n'ai nullement l'intention de mendier une place dans votre commerce. Je venais seulement vous embrasser, vous rassurer et vous offrir quelques souvenirs de mes explorations. »

« Pour maman, ce châle de cachemire, pour père, cette canne au pommeau d'ivoire, cette pierre précieuse pour Amélie. Enfin, ce poignard d'or qu'un roi nègre m'a donné pour Mathieu, et pour tous,

ces épices très rares. Prenez aussi ce sac plein d'or. Grâce à lui vous ferez peau neuve. »

« J'ai essuyé bien des orages, j'ai couru de nombreux dangers, mais jamais encore je n'ai été victime d'une calamité comparable à l'inondation. Ainsi, mon père, il est parfois plus dangereux de rester chez soi que de lutter de par le monde... »

Laurent ne dit rien, mais pleura.

Jean-Baptiste resta un long mois chez ses parents. Il remit la maison en état, leur acheta des marchandises de toutes sortes, leur apporta gaîté et confiance. Puis quand la boutique fut devenue propre et engageante comme par le passé, qu'elle fleura bon l'anis et le gingembre, quand les belles jarres vernissées furent débordantes d'huile blonde, les dame-jeannes pansues toutes pleines d'eau-de-vie, quand les guirlandes de clous de girofle donnèrent à la boutique son air de fête, Jean-Baptiste, sans crier gare, partit un beau matin... pour le Levant.

Et depuis lors, le sieur Laurent dit fièrement à tous les clients qui voulaient l'entendre :

« Mon fils aîné ? Très bien, merci. Il est parti me chercher des épices vers le Levant... »

Et sa main dodue indiquait une direction vague mais pleine de soleil.



Le porte-balle de l'Oisans



L'était une fois à Villard Raymond en Oisans une jeune fille brune, douce et vive, appelée Michèle Rambaud. Elle était en âge de se marier, et les prétendants ne manquaient pas. Il y avait Pierre Bourget, Antoine Marc, Chariot Mathieu, Jacquemet Bernard. Et pourtant Michèle ne se mariait pas. Tristement, pour elle-même, elle chantait la vieille chanson :

« Quand j'étais jeune fille je disais tous les jours : Arrive, mon temps, arrive, je serai grande un jour.

Et maint'nant que j'suis grande, j'ai vingt ans révolus,
Je suis encore fillette, jamais je n'l'aurais cru. »

Pierre Bourget était borgne, Antoine Marc était vieux, mais tous deux étaient riches. Chariot Mathieu et Jacquemet Bernard ne possédaient que leur travail de tous les jours et c'est eux deux que Michèle préférait. « Des gueux », disait Simon Rambaud, son père. « Je ne marierai point ma fille à des gueux. »

Et Michèle se languissait. Elle soupirait en gardant les moutons, perdait goût à la broderie et devenait pâlotte. Chaque soir, les voisins entendaient des disputes s'élever de la ferme Rambaud.

Simon Rambaud finit par s'attendrir. Un soir, il fit venir Chariot Mathieu et Jacquemet Bernard. Il leur dit :

« Je préférerais de plus riches partis pour ma fille, mais Michèle est têtue et je veux la voir heureuse. Je sais qu'elle vous aime tous les deux. Si l'un de vous désire l'épouser, qu'il aille au loin chercher fortune et Michèle sera à lui. »

Chariot trouva honnête le marché. Jacquemet, plus prompt en

paroles, reparti qu'il aimait trop Michèle pour l'acheter comme des bœufs ; mais la terre était pauvre au village, lui aussi accepta le marché et décida d'aller au loin chercher fortune.

Michèle pleurait doucement quand ils lui dirent adieu. En serrant la main de Jacquemet, elle sentit que c'était lui qu'elle aimait.

Comme ils étaient tous deux très pauvres, ils n'emportèrent que peu de choses ; un quignon de pain, du fromage, une gourde pleine de vin de coteau, un écu dans la poche. Chariot avait emmené son chien Faraud et Jacquemet dans son ballot avait emporté des graines d'orchidée, de genièvre, de rhododendron, de lys martagon et d'autres fleurs fort rares.

Car chacun avait son idée. L'oncle de Chariot était mercier à Grenoble. Chariot lui demanderait des marchandises et ferait le porte-balle. Jacquemet, lui, aimait les fleurs. Il les cultiverait à l'étranger pour en tirer quelque argent.

Un peu avant d'arriver à Grenoble, les deux jeunes gens se séparèrent.

Jacquemet se rendit à Paris à pied. En chemin, il souffrit du froid, de la faim, des mille rebuffades auxquelles sont exposés les pauvres gens. Parfois des fermiers le chassaient des villages, mais parfois aussi des bûcherons ou des bergers partageaient avec lui leur repas. Dans les prés Jacquemet ramassait des fleurs inconnues qui allaient enrichir sa petite collection.

Arrivé à Paris, il eut la chance de trouver du travail chez un herboriste. Il vendit de la menthe et des mélanges de plantes qu'il avait lui-même composés. Ces plantes faisaient merveille dans la jaunisse et dans la phtisie. C'est ainsi qu'il guérit un jour un savant botaniste anglais qui avait trop aimé le vin de France. Celui-ci se prit d'amitié pour Jacquemet, lui enseigna les noms latins, lui apprit à classer ses plantes, lui donna de nombreux livres, et même un merveilleux appareil qui permettait de voir les plantes vingt fois plus grosses que nature.

Jacquemet étudiait sans cesse, essayait les croisements les plus savants, faisait pousser jusque dans sa chambre les espèces fragiles qui demandaient de la chaleur.

Il aurait volé du soleil pour faire croître des fleurs nouvelles. Chaque soir, il arrosait avec tendresse les boutures du lys géant, du coquelicot bleu, du muguet double qu'il espérait obtenir.

Le Roy lui-même eut vent de ces merveilles et voulut lui acheter les fleurs miraculeuses, mais Jacquemet envoyait les plus belles à Michèle, laissant au Roy les autres.

Un jour, Jacquemet entendit parler d'un pays où poussaient des fleurs encore plus belles. Sans plus attendre, il vendit sa récolte et partit au Brésil.

Il y devint rapidement un riche horticulteur. Ses champs de fleurs s'étendaient à perte de vue. Il caressait les plus beaux projets d'avenir et se voyait déjà à Villard Raymond, installé auprès de Michèle dans une confortable demeure, entouré de beaucoup d'enfants au regard clair et aux joues luisantes.

Quant à Chariot, il était resté quelque temps à Grenoble et dans les environs à faire son honnête métier de porte-balle. Toujours accompagné de son chien Faraud, qui jappait joyeusement à l'approche des villages, il portait allègrement sa balle chargée de fil, d'aiguilles, de coton, de boutons, de lacets, de cordons, de peignes, de crayons, d'almanachs et même de rouge d'Angleterre pour aviver le teint des coquettes.

Le visage ouvert de Chariot, ses bonnes manières, la qualité de ses marchandises, vendues à prix fort honnête, firent de lui en peu de temps le porte-balle le plus apprécié de la région. Les ménagères se le recommandaient l'une à l'autre et attendaient son passage avec impatience.

Possesseur d'une centaine de francs, Chariot partit pour Lyon où il grossit sa balle de colifichets, de dentelles et de menue quincaillerie. Petit à petit sa bourse se gonflait et, au bout de trois ans, il possédait dix mille francs.

Cet avoir était bien petit comparé à celui de Jacquemet qui, une fois réalisé, se montait à plusieurs centaines de mille francs.

C'est au bout de trois ans que Jacquemet, lui aussi, songea au retour. Il s'embarqua sur une goélette grée pour son usage personnel.

Un tapis avait été tendu sur son passage et le Vice-Roi du Brésil, lui-même, était venu faire ses adieux au port. Le voyage fut d'abord calme, mais une tempête s'éleva et le navire fit naufrage. Il engloutit avec lui les coffres remplis d'or, les étoffes précieuses que Jacquemet destinait à Michèle.

Juché sur une vieille chaloupe, torturé par la faim, Jacquemet ne fut délivré qu'au bout de trois jours et trois nuits interminables, par un vaisseau génois passant dans les mêmes eaux.

Sans chemise, tête basse, le regard haineux, les cheveux en broussaille, la barbe hirsute, sa redingote en loques, Jacquemet reprit le chemin de l'Oisans plus pauvre que Job.

Il traversa les Prés Rémond sans regarder le paysage, ses pieds indifférents foulant l'alcheville, la violette, le silène et le rhododendron. Il s'engagea dans des ravins pierreux, dans une combe où les pierres roulaient avec fracas, accompagnées par les cris des gypaètes, des aigles royaux et le mugissement des vents.

Un homme faisait rafraîchir sa gourde dans une source. Jacquemet l'aperçut. Il s'approcha de lui et resta muet de surprise. C'était Chariot. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant. Puis ils

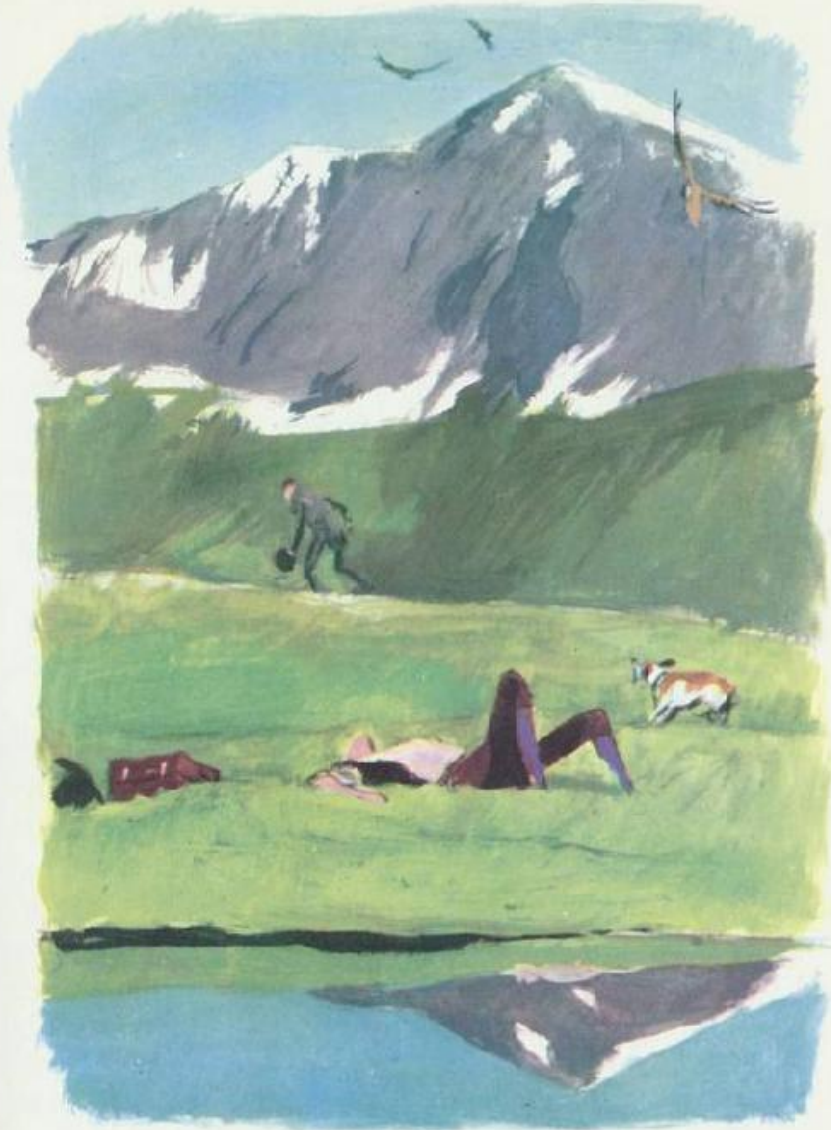
étanchèrent leur soif avec de grandes clameurs. Au vin succéda une gourde d'eau-de-vie qu'ils vidèrent complètement.

Chariot buvait parce qu'il était heureux. Il savourait le vent frais de son pays, le sentier ombreux, la lumière nette qui rendait chaque feuille plus verte et la ciselait plus finement. Il pensait à Michèle toute proche. D'un air béat, il répétait :

« J'ai amassé dix mille francs, Jacquemet, tu entends, dix mille francs. »

Jacquemet, lui, buvait pour oublier. Il devint vite gris.

Exaspéré du refrain, il bondit sur Chariot. Une lutte sans merci s'engagea entre les deux hommes, rendue encore plus féroce par les crocs du chien de Chariot s'enfonçant dans la chair de Jacquemet. À demi étranglé, Jacquemet tomba soudain en poussant un cri sourd. Il se releva avec peine, saisit une pierre qu'il lança à la volée dans la direction de Chariot. Atteint mortellement à la tempe, Chariot tomba pour ne plus se relever.



Jacquemet s'enfuit, éperdu...

Jacquemet s'enfuit, éperdu, alors que les grands oiseaux carnassiers décrivaienent lentement des cercles au-dessus de l'homme qui gisait.

Jacquemet erra longtemps autour de la ferme Rambaud sans oser pénétrer. Harassé, saignant, loqueteux, torturé de remords, il tournait dans le bois comme une bête malade.

Ne voyant pas Jacquemet revenir, Michèle songeait déjà à se retirer dans un couvent de sœurs grises.

Et pourtant Antoine Marc, le vieux prétendant, avait légué toute sa fortune à Jacquemet, à condition que celui-ci, au retour de ses lointaines expéditions, épousât Michèle.

Quand Jacquemet, après un sommeil agité sous un noyer et une toilette hâtive dans le ruisseau, osa enfin apparaître, il fut accueilli très tendrement par Michèle qui s'expliquait mal l'effacement de son fiancé. À Michèle seule, il raconta ce qui s'était passé. La pauvre enfant pleurait l'un et plaignait l'autre.

Déjà tout le village festoyait et dansait pour leurs fiançailles. Jacquemet faisait un gros effort pour assouvir la curiosité bienveillante des gens du pays. Il leur parlait longuement du Brésil aux veillées. La gravité triste de Michèle étonnait ses compagnes.

Le jour du mariage, alors que chacun à un bout de la table, Michèle et Jacquemet échangeaient des regards doux et tristes, un petit chien crotté, un portefeuille dans la gueule, fit irruption dans la salle. Il posa le portefeuille aux pieds du père Rambaud et aboya furieusement dans la direction de Jacquemet.

C'était Faraud, qui apportait les pauvres dix mille francs de son maître.

Les rires cessèrent. Pâle, Michèle quitta la table, suivie de peu par Jacquemet. « Emmène-moi au Brésil », lui dit-elle, « ici nous ne pourrons jamais oublier ».

Tête basse, mains jointes, tous deux s'assirent sur la margelle du puits et pleurèrent.

Avec le vin et la danse les convives avaient retrouvé leur entrain. Les cousins de la mariée tiraient des coups de fusil et allumaient des feux de Bengale. Jeunes gens et jeunes filles tournaient en ronde folle. Ils cherchaient partout les mariés pour finir la soirée au Bourg d'Oisans.

Michèle et Jacquemet, avec une feinte gaieté, se laissèrent entraîner par la bande joyeuse sur le sentier étroit qui joint le Villard Raymond à Bourg d'Oisans.

Marchant les premières sur le sentier, les jeunes filles encadraient Michèle en chantant. Les garçons taquinaient Jacquemet à l'arrière quand ils entendirent une chute sourde ébranler la montagne, suivie d'un fracas et d'un roulement de tonnerre. Une avalanche balayait le groupe des jeunes filles.

Michèle ! Anne ! Angèle ! Marion ! appelèrent les garçons. Aucune voix ne répondit. Toute la nuit, ils appelèrent et fouillèrent inutilement la montagne bouleversée. Les habitants de Villard Raymond, alertés, apportèrent des torches de résine et firent de grands feux. Ce n'est que le lendemain qu'ils trouvèrent sous un amoncellement de neige le corps des jeunes filles.

Hagard, Jacquemet quitta Villard Raymond et jamais on ne le revit.

Un passant creusa une tombe pour Chariot à l'endroit même où la mort le surprit, dans la Combe du Domenon de Lancey. Sur la tombe du malheureux porte-balle de Villard Raymond, il amassa quelques pierres afin de préserver la dépouille du bec des vautours et de la dent des fauves.

Depuis ce jour, aucun berger, aucun chasseur, aucun touriste ne passe sans ajouter sa pierre à l'humble monument qui se nomme depuis en Oisans la « Pierre du Mercier ».



Le Pas de l'Homme mort



Il était une fois un petit homme chauve accroupi sur ses jambes croisées. Un lorgnon, au bout duquel pendait un long fil, corrigeait sa myopie. Quand il se levait, une longue chaîne, au bout de laquelle pendaient de grands ciseaux, brinquebalait joyeusement sur sa cuisse. Parfois son long centimètre s'emmêlait au long fil qui s'emmêlait à sa longue chaîne et l'apprenti devait défaire tous les nœuds. Mais ce n'était là qu'un petit accident du métier car Ribier était le meilleur tailleur d'Orpierre. Pour pincer la taille de votre redingote et vous donner une silhouette dégagée, il n'avait pas son pareil.

Étiez-vous un petit homme gras et courtaud ? Grâce à je ne sais quel subterfuge, il vous rendait mince et élancé comme un haricot.

Étiez-vous filiforme ? Il vous rembourrait tant et si bien la poitrine avec du coton que vous sembliez un lutteur de la foire de Grenoble.

Votre costume, un peu étroit à la livraison, ne pouvait-il se boutonner ? Ribier ne s'embarrassait pas pour si peu. Il remplaçait le boutonnage par ces pattes de galons appelées « brandebourgs ».

Ribier travaillait avec application et conscience. Il était d'un naturel doux et paisible, à condition qu'on ne le dérangeât pas quand il faisait un travail délicat.

Lorsque, armé de ses grands ciseaux, Ribier taillait le beau drap fin, personne n'osait bouger dans la boutique. Sa femme, la casserole à la main, s'immobilisait comme une statue de sel. L'apprenti, la respiration suspendue, essayait de graver dans sa mémoire chaque geste du maître. Le chat, la queue dressée, cessait de laper sa jatte. Le

mannequin d'osier lui-même semblait s'incliner sur son axe.

« Le maître coupe », disait-on au malheureux client qui s'aventurait là par mégarde, et il repassait la porte en courant.

Un jour de coupe, alors que Monsieur le Maire était venu chez Ribier pour essayer sa veste de chasse et que, en caleçon, il attendait le bon plaisir du tailleur, sa patience se lassa. Il se mit à crier, à bousculer le mannequin d'osier, à faire de la charpie avec les toiles, à renverser la boîte d'épingles dans la jatte du chat.

« Tout beau, Monsieur le Maire », dit Maître Ribier, la pointe des ciseaux braquée vers l'œil du personnage. « Tout beau ! » et il tint le coléreux en respect, l'accula jusqu'à la porte où le Maire détala et regagna sa demeure en caleçon, mais oui, en caleçon, et sous les huées des enfants qui sortaient de l'école.

Bah ! Un client perdu, dix de retrouvés ! Et Ribier taillait, tirait l'aiguille, dissimulant les bosses des uns, les poitrines creuses des autres, corrigeant les imperfections de tous, affinant encore la taille et galbant le mollet des beaux garçons.

Tant et si bien que la renommée de Ribier alla jusqu'aux oreilles du châtelain de Trescléoux qui mariait Mademoiselle Virginie, sa fille, le mois suivant.

« Pour la noce, je ne veux d'autre tailleur que Ribier ! » clama le châtelain. La commande était d'importance : vingt-deux redingotes du meilleur drap d'Elbeuf avec les culottes et les gilets assortis.

Ribier dut se transporter au château avec son petit bagage. Le fil, les aiguilles, la craie, les toiles et les grands ciseaux soigneusement pliés dans un carré de cotonnade noire suspendu au bout d'un bâton.

Le voyage d'aller fut une vraie fête. Quel plaisir pour un pauvre tailleur toujours accroupi de se dégourdir les jambes dans l'herbe odorante et de respirer l'air frais ! Jamais la cime des montagnes ne lui avait paru si blanche dans le soleil et les sapins si verts dans l'ombre.

Arrivé au château de Trescléoux, il travailla nuit et jour dans un salon où avaient lieu les essayages.

Notre tailleur ajustait ses lorgnons puis, la bouche pleine d'épingles, tournait comme un lion autour du client. Il se reculait de trois pas, retirait ses lorgnons, puis se ruant sur le client lui piquait une épingle à la taille, soulignait son col à la craie, retirait une épingle pour la repiquer plus loin, rognait une basque aux ciseaux, ôtait prestement une manche pour la replacer quelques minutes plus tard. Pour chaque costume, la mimique recommençait.

Les vingt-deux redingotes furent terminées avec une rapidité qui confondit les clients. Et ne croyez pas que c'était du travail bâclé. Ces vingt-deux redingotes semblaient l'œuvre d'un maître-tailleur du Palais Royal.

Les châtelains étaient ravis. Ils payèrent grassement Ribier et le convièrent à la noce de Mademoiselle Virginie. Le tailleur, impatient de rentrer au logis, refusa aimablement l'invitation. Il imaginait avec angoisse sa femme confondant les commandes, son apprenti gâchant la toile à plaisir et son chat déroulant le peloton de fil à bâtir...

« Vous n'allez pas nous quitter ce soir, Monsieur le Tailleur », dit le maître de céans, « passez encore une nuit au château, les bois sont trop dangereux. Savez-vous qu'un grand loup y rôde ? Mes gens lui tendent des pièges. Ils essaient de l'attirer dans des fosses profondes recouvertes de branchages et d'appâts. »

« Je ne crains pas le loup », dit le tailleur en éclatant de rire. « Savez-vous que j'aime mieux rencontrer le loup que le Maire de mon pays ? » Et montrant ses ciseaux à Monsieur de Trescléoux, il dit joyeusement : « D'ailleurs je suis armé ».

Le tailleur salua ses nouveaux amis et, son ballot noir sur l'épaule, il s'achemina vers Orpierre en chantant :

Un beau lundi en buvant la bouteille
Un de mes amis me dit à l'oreille
Tralalalala !

Comme le tailleur marchait depuis une heure dans la forêt, il entendit un bruit de branches brisées et des pas qui se collaient aux siens. Son cœur battit très fort dans sa poitrine et il accéléra le pas. Le suiveur, haletant, accéléra de même. Par crainte de déchaîner l'attaque de l'ennemi, peut-être aussi pour garder en son cœur un tout petit espoir, le tailleur ne se retourna pas.

Quand il traversa la clairière illuminée par la pleine lune, il vit son ombre déformée suivie d'un animal à quatre pattes aux dents démesurément allongées, aux oreilles et à la langue démesurément pointues.

Pris de panique, le pauvre tailleur se mit à courir, à courir comme un fou dans la vaste clairière. Son ombre longue était suivie d'un quadrupède fantastique qui galopait au même rythme.

Le tailleur courait, courait, quand il se passa en lui quelque chose d'extraordinaire. C'était une chute dans le vide, comme dans les cauchemars, une descente vertigineuse au fond d'un trou noir plein d'étoiles, puis une forte douleur à la tête, aux chevilles, au dos surtout. Non, le tailleur ne rêvait pas et près de lui, toujours ce halètement précipité, ces yeux phosphorescents, ce souffle carnassier. C'était donc là le piège à loups tant vanté par le châtelain de Trescléoux ?

Alors le tailleur trembla de toute sa chair, de toute sa pauvre moelle d'homme et le loup, car c'était bien lui, ricanait. Il contemplait sa

proie avant de la dévorer comme pour décupler la joie que lui procurerait ce bon repas. Il se mettait l'eau à la bouche.

Le tailleur, dominant sa panique, mit à profit ces quelques minutes d'attente. Il dégaina brusquement les grands ciseaux qui pendaient à sa ceinture et, écartant légèrement les pointes, braqua leur acier dans les yeux du loup.

Celui-ci écuma d'une rage impuissante et fit un bond pour atteindre l'homme par-dessus les ciseaux. Le tailleur, qui pourtant ignorait les lois de l'escrime, para le coup en levant brusquement les ciseaux.

Alors, toute la nuit, le loup essaya ses attaques. À droite, à gauche, à ras de terre, l'animal était toujours freiné dans son élan par les pointes d'acier habilement maniées. La bête ne lâchait pas, mais elle ne voulait pas se faire aveugler.

Cette lutte épuisait le tailleur. Une sueur froide baignait son front, sa main tremblait. Par bonheur, le loup aussi devenait las. Ses sauts étaient moins hauts, ses feintes moins perfides.

Comme les premières lueurs de l'aube blanchissaient sur leurs têtes, les yeux du loup perdaient de leur éclat et, abandonnant la lutte, ils semblaient dire : « Faisons la paix ». « Soit », dit le tailleur, « faisons la paix, mais si tu mords, je te coupe. »

Alors le tailleur s'assit au fond de la fosse sur ses jambes croisées.

Comme la bête et l'homme commençaient à s'assoupir, des voix se firent entendre au loin. C'étaient les paysans qui venaient visiter les fosses une à une.

« Pas cette fosse-là », dit un jeune gars enroué, « le loup n'emprunte pas les sentiers des hommes. »

« Mais si », cria le pauvre tailleur, « le loup est là ».

« Ma parole ! « Le loup est là » criait une voix humaine ! Les loups ne parlent que dans les fables et les contes du vieux temps ! »

Quelle ne fut pas la surprise du plus audacieux des paysans quand, se penchant sur la fosse, il découvrit un petit homme grelottant en face d'un loup aux yeux pleins de sommeil.

À peine le pauvre tailleur avait-il repris ses esprits sur l'herbe humide de rosée, à peine avait-il humecté ses lèvres à la gourde des paysans qu'il voulut ressauter dans la fosse.

— « Et l'ami, qu'as-tu donc laissé dans ce trou ? Un trésor ?

— J'ai laissé mes ciseaux et, pour un tailleur, c'est le trésor le plus précieux. »

Ses ciseaux brinquebalant sur sa cuisse au bout de leur longue chaîne, le pauvre Ribier s'en revint à Orpierre dans le matin frisquet. Il frissonnait, il clopinait, il avait mal partout. Quand il toqua à la porte de sa maison, il avait le visage si jaune et l'air si harassé que sa femme le coucha. Bouillottes et tisanes ne parvinrent pas à le réchauffer.

Toute la nuit, il délira et quand l'apprenti se penchait sur le pauvre visage halluciné du maître, il entendait murmurer : « si tu mords, je te coupe ». Puis son corps était secoué de grands frissons.

Ribier mourut au petit matin en serrant contre lui ses ciseaux qui avaient coupé de si belles redingotes et tenu un grand loup en respect.

C'est en souvenir de Ribier le tailleur qu'un mauvais petit passage entre Orpierre et Trescléoux est devenu le PAS DE L'HOMME MORT.



Le petit homme de neige



Il y avait une fois dans le hameau de Villard Joli un homme très riche et très avare appelé Baptiste Régnier. Il était propriétaire de nombreux domaines qu'il louait fort cher. Il possédait notamment, au col de Festre, une petite maison qui était occupée par la famille Burzet.

C'était une famille nombreuse comprenant le père, la mère, le grand-père, la grand-mère et onze enfants, dont le dernier n'avait que trois ans.

Les Burzet avaient toujours été pauvres, d'une pauvreté tenace et régulière, encore accrue quand un nouvel enfant naissait.

La maison que Régnier leur avait louée n'était guère confortable. De plain-pied avec le sol était une étable humide où les bêtes s'entassaient ; à l'étage, la cuisine et la chambre. La fenêtre de la cuisine était si petite que le jour y filtrait à peine. Il fallait allumer la lampe très tôt. Le plancher était si disjoint par endroits que les petits risquaient de s'y prendre le pied. Quant au plafond noirci par la fumée de l'âtre, il ajoutait encore à l'obscurité de la pièce.

Les grands-parents dormaient dans la cuisine sur un lit très haut, caché par une cretonne aux grandes fleurs flétries par les lessives et les raccommodages.

Les parents et les enfants couchaient dans l'unique chambre : un lit pour les parents, un autre pour les grandes filles, un autre pour les grands garçons. Les plus petits dormaient sur des chaises mises bout à bout où des sacs et de vieilles couvertures tenaient lieu de matelas.

L'hiver on se serrait très fort l'un contre l'autre pour avoir moins

froid et puis les bêtes de l'étable située au-dessous communiquaient leur chaleur.

Le père était travailleur. Il se levait avec le chant du coq et se couchait tard. Quand la récolte était bonne, il arrivait à nourrir ses enfants à peu près correctement. Quand elle était mauvaise, on bourrait les enfants d'une soupe épaisse et trompeuse, qui remplissait l'estomac mais donnait le gros ventre.

Les enfants adoraient et respectaient leur père dont le visage était précocement vieilli par un travail excessif.

Le fils aîné avait-il mal attaché le cheval ou fait une meule de foin en dépit du bon sens ? Un regard du père suffisait et le fils aîné recommençait son travail.

Annette, la grande de quinze ans, dansait-elle trop avant le dimanche soir au bal de Villard Joli ? Un signe du père et notre Annette quittait son cavalier interdit au beau milieu du rigodon...

Petit Pierre, le dernier, pleurait-il trop fort pour une écorchure sans gravité ? Il se consolait tout de suite dans les bras de son père.

Le père souffrait de la vie trop dure que la pauvreté imposait aux enfants.

Jacques à quatorze ans, alors qu'il n'avait pas encore une taille d'homme, travaillait à la coupe dans le bois. Le père eut un soir les larmes aux yeux en le voyant revenir harassé et se jetant sur son lit sans avoir la force d'avaler sa soupe.

Les plus jeunes des enfants n'allaient pas très régulièrement à l'école. Il fallait toujours garder ou ramasser du bois mort. Ils aimaient pourtant bien l'étude et l'instituteur était content de leurs devoirs.

À part quelques réjouissances attendues avec beaucoup d'impatience, comme la foire ou le bal de Villard Joli, c'était une vie bien pénible. Encore les belles billes si joliment irisées vendues par les forains n'étaient-elles pas accessibles à la bourse des petits Burzet, ni les balles qui rebondissent très haut. On se contentait d'ouvrir des yeux très ronds, de s'approcher de très près, de gorger sa vue de toutes ces belles choses. Alors la nuit on faisait de beaux rêves. On se voyait circulant dans la foire avec un tablier neuf et de belles chaussures de cuir, faisant vingt cartons au tir, buvant des limonades pétillantes, léchant des gros bonbons qui changent de couleur à mesure qu'on les suce, achetant une belle broche à la mère et une belle pipe au père, une pipe dont le foyer représente une tête de vieillard. Au réveil, on enfilait ses vieilles galoches, son tablier fait de pièces multicolores, et on allait garder sans se plaindre en se moquant des rêves de la nuit.

Les enfants acceptaient cette vie dure, n'en ayant jamais connu d'autre. Leurs parents et grands-parents avaient vécu ainsi et Dieu l'avait voulu.

La mère supportait sa tâche pourtant écrasante avec une humeur

égale. Elle s'occupait de tout à la fois sans jamais paraître nerveuse ou surmenée, sans distribuer de fessées. Elle surveillait les devoirs des uns, savonnait les plus jeunes, préparait la soupe, donnait le grain aux poules et lavait l'auge des cochons. Quand il fallait acheter le cheval ou vendre le veau, son mari se rangeait le plus souvent à son avis, toujours dicté par le bon sens.

Le grand-père, avec ses jambes à demi paralysées, ne pouvait plus aller aux champs, alors il restait près du feu à bricoler. Tantôt il arrangeait le barreau d'une chaise, tantôt il réparait les sabots, nettoyait le fusil, faisait un petit banc à la mesure de Pierre.

Le grand-père avait sur la narine gauche une énorme verrue que Pierre n'avait pas le droit de toucher sous peine de recevoir une petite tape. Le marmot était toujours dans ses jambes, jouant avec les clous et les copeaux. Aux aînés, le grand-père racontait les guerres de Napoléon, toujours les mêmes et personne n'était las de l'entendre.

La grand-mère, elle, tricotait tout le jour. On ne comprenait pas comment, avec un visage si usé et si fatigué, elle avait encore des mains si jeunes et si habiles. Elle montait les chaussettes à une rapidité telle que l'œil ne pouvait suivre le glissement de la maille. L'oreille seule entendait le cliquetis des cinq petites aiguilles métalliques se choquant à intervalles très rapprochés. La grand-mère soupirait toujours sur la difficulté des temps, sur la cherté de chaque chose. Il fallait lui cacher le prix du drap, du grain, des cochons, car les prix trop élevés lui faisaient venir les larmes aux yeux.

Le soir, quand la famille était rassemblée autour de la longue table, c'était un peu de détente pour tous, un peu de bonheur. Les petits se taquinaient toujours, la mère faisait semblant d'être fâchée, mais ses yeux souriaient. La plaisanterie classique consistait, quand on était assis sur le banc, à se lever brusquement à un signal donné, de façon que le gros pataud du bout bascule avec le banc. Et c'étaient des rires à n'en plus finir.

L'existence des Burzet était bien différente de celle de Régnier, qui vivait dans une riche maison et avait un seul but, arrondir son avoir. Il passait ses matinées à faire des comptes, ses après-midi à surveiller ses domaines, ses soirées à écrire à son notaire, son avocat et son avoué.

Sous prétexte qu'il avait acquis sa fortune par lui-même, il méprisait les pauvres. Servi par une santé de fer et un sens des affaires peu commun, il était devenu progressivement le plus gros propriétaire de Villard Joli. Il achetait ses maisons et ses terrains au bon moment et savait les revendre de même, tirant toujours de gros bénéfices de ces opérations. Il était dur envers lui-même et envers les autres. Il se contentait d'une nourriture frugale et de quelques heures de sommeil. Il fallait que toute la maisonnée suive son régime. Il renvoya un jour sa cuisinière parce qu'elle avait mis trop de beurre dans la purée.

« Vous m'auriez ruiné », dit-il en la congédiant.

Régnier craignait sans cesse que ses fermiers et ses locataires ne le volent ou ne l'exploitent. Il survenait chez les uns et les autres à l'improviste, espérant toujours les prendre en faute. Être dupe était sa hantise.

Régnier considérait les Burzet comme des vauriens ne sachant pas mettre un sou de côté. Il les trouvait bien imprudents d'avoir mis onze enfants au monde. Lui, Régnier, n'avait qu'une fille, Adèle, et c'était bien suffisant. Il lui avait inculqué le goût de l'épargne, de la bonne économie domestique et fait apprendre le piano. Adèle était laide mais bien dotée. Elle épousa un riche marchand de vins qui la battit comme plâtre.

Cependant chez les Burzet, malgré le rire clair des enfants et la tendresse de tous, les ennuis se succédaient. D'abord une mauvaise récolte due à la sécheresse ; les enfants mal nourris devenaient pâlots. Et puis, la grand-mère mourut ; il fallut payer l'enterrement. L'hiver suivant fut très froid et les bœufs crevèrent. Ce fut une très grosse perte. Le dernier enfant, le petit Pierre, ne poussait pas et pleurnichait sans cesse. Il fallait jouer de ruses pour lui faire avaler sa soupe au lait. Même le grand-père était à bout d'inventions. Les morceaux de bois rangés devant son assiette et figurant les soldats de Napoléon le laissaient totalement indifférent. Puis Pierre devint fiévreux et montrait toujours sa tête douloureuse.

On appela tour à tour les guérisseurs des environs. Aucun ne trouva le mal. Le père n'avait plus le goût du travail aux champs. Les bœufs à peine attelés, il était déjà de retour à la maison, s'asseyait dans un coin de la chambre et restait sans parler, tenant sa tête dans ses mains. Cependant l'enfant maigrissait et ses yeux se cernaient davantage.

Peu à peu la misère s'installa à la maison. Les officiers de santé ne trouvaient pas le mal. Il aurait fallu faire venir des médecins de Valence et de Grenoble, mais l'argent manquait. Le petit Pierre avalait pilules et sirops avec son même pauvre petit sourire. Il n'avait même plus la force de grogner et de protester.

La maman assise près de Pierre négligeait les autres enfants qui revenaient de classe en loques. Marinette, qui n'avait que dix ans, cessa de fréquenter l'école pour aider sa mère. Et le coffre se vidait et le moment de payer le loyer à Monsieur Régnier approchait.

Ah ! Non, il n'était pas commode, Monsieur Régnier ; il fallait absolument lui donner ses sous avant la fin du mois de décembre, sinon il était capable de tout.

Mais où prendre l'argent ? On ne pouvait tout de même pas vendre la vache ! Qui aurait donné le lait des enfants ? Le père devenait sombre et querelleur, la maman pleurait au chevet de son petit.

Fin décembre, comme Régnier ne voyait pas les Burzet descendre

payer leur fermage, il fut pris d'une grande colère.

« Ah ! On m'y reprendra à louer ma propriété du Col de Festre à une nombreuse famille ! Des gens de rien, ces Burzet. Ça vit au jour le jour...Et ça se croit tout permis. S'ils s'imaginent que je vais loger tout ce monde pour l'amour du ciel, ils se trompent ! »

Alors Régnier dépêcha Adèle au Col de Festre pour réclamer l'argent.

Adèle, emmitouflée d'épaisses fourrures, son nez violacé caché par une voilette, arriva dans la cuisine des Burzet au moment du repas.

Elle ne parla pas tout de suite du terme, mais complimenta Madame Burzet sur sa nombreuse famille, tapota d'un air un peu dégoûté la joue des plus jeunes enfants, et sortit même des pastilles minuscules d'une bonbonnière de poche en argent. Chaque petit Burzet eut droit à une pastille remise solennellement par Adèle.

Dans le silence qui suivit la distribution des pastilles, que chaque petit promenait d'une joue à l'autre, Adèle réclama le terme. Madame Burzet baissa la tête et montra à Adèle le petit lit où gisait Pierre. Adèle s'approcha, réprima le dégoût que lui avait toujours causé cette odeur de lait sur et de paille mouillée que dégagent les très jeunes enfants.

« Il ira mieux dans quelques jours », dit Adèle et, prenant sa canne dont le pommeau doré représentait une tête de lévrier, elle prit la porte sans mot dire.

« Alors ? » dit Régnier qui attendait sa fille sur le pas de sa porte, « Tu as l'argent ? »

« Non, père » dit Adèle, « ils sont très pauvres, tu sais, et leur dernier est bien mal en point. D'ailleurs je ne pouvais discuter dans cette cuisine noire qui sentait le chou, les couches sales et les médicaments. Je ne peux supporter de telles horreurs. »

Alors Régnier se mit à bougonner. « Je te l'ai toujours dit, Adèle, que tu étais incapable de traiter une affaire. S'il n'y avait eu que toi dans la famille pour faire valoir mes biens, ce serait du joli. Enfin heureusement, tu as un père un peu plus capable. Tu vas voir si je vais les faire payer, ces Burzet, et rapidement encore. »

Et Régnier, prenant sa plus belle plume, envoya un avertissement aux Burzet, les menaçant d'expulsion s'ils ne payaient pas dans la semaine.

Une semaine passa sans que Régnier reçût son dû, une seconde semaine, une autre semaine encore. La fureur de Régnier était à son comble et il alla chercher son ami l'huissier. Ils montèrent tous deux dans la neige au Col de Festre pour expulser les Burzet.

Les deux hommes firent irruption dans la cuisine sans frapper.

« Je veux mon argent », dit Régnier d'une voix métallique, « mon argent ou la porte », répéta-t-il deux fois.

L'huissier, un grand diable vêtu de noir, avait le regard vague d'un homme qui en a vu d'autres. Il se tenait immobile près de Burzet.

Madame Burzet quitta le chevet de petit Pierre pour se jeter aux pieds de Régnier, le suppliant pour son enfant malade de retarder d'un mois l'expulsion.

« En voilà de la comédie, en voilà de la mise en scène ! » ricana Régnier, « du sentiment maintenant ; ils croient m'avoir par le sentiment. Allons, levez ce marmot en vitesse. La neige lui fouettera les sangs. Vous feriez mieux d'élever vos enfants à la dure comme je l'ai été moi-même. »

Le père, qui jusque-là n'avait dit mot, se leva tête basse et fit trois pas vers Régnier qui, en reculant, se prit le pied dans le plancher disjoint. Le petit Justin Burzet ne put réprimer un sourire et quand Régnier eut le pied dégagé, il souffleta l'enfant en l'appelant « Vaurien ».

« Si vous aviez fait les réparations qui nous étaient dues, ce ne serait pas arrivé », dit le père.

« Ça, c'est trop fort », se récria Régnier, « vous m'avez laissé ma maison tomber en ruines et vous osez vous plaindre, fainéant ! »

— Fainéant ! Fainéant ! Répétez-le !

— Oui, je le dis bien, fainéant, qui n'a même pas le courage de recrépir sa cuisine qui est plus noire qu'une tombe.

— Si votre cheminée n'était pas construite en dépit du bon sens, si le vent ne rabattait pas la fumée, notre cuisine ne serait pas si noire, dit Annette à qui la mère répétait : « tais-toi, mais tais-toi donc ! »

— « Et puis vous n'êtes qu'un vieux grigou », dit Lucien, « un assassin », dit le père qui avait acculé Régnier dans une encoignure et les dents serrées, le poing prêt à s'abattre sur le visage du propriétaire. Il l'aurait terrassé sans la mère qui sépara les deux hommes et calma son mari. Les enfants pleuraient.

« Sortez tous ! À la porte, emportez tout de suite vos guenilles », cria Régnier et pour donner le signal, il jeta par la fenêtre des chaussettes qui séchaient et quelques oignons pendus aux solives.

« Laissez-moi au moins faire boire de la tisane chaude à Pierrot », dit la mère.

« Ça suffit, ça suffit. Encore du sentiment ! Après la tisane, ce sera autre chose. J'ai de nouveaux locataires qui s'installent ce soir. Dépêchez-vous, déguerpissez en vitesse. »

Et tandis que les matelas et quelques ustensiles de cuisine s'empilaient sur une charrette, où le grand-père avait pris place auparavant, la mère tenait dans ses bras, bien emmitouflé, le pâle enfant qui geignait.

Les enfants couraient dans tous les sens, oubliant des ustensiles de cuisine et des outils de première nécessité, tandis qu'ils

s'époumonaient à appeler le chat qui ne voulait pas descendre de la gouttière. Le grand-père tenait son rabot très serré contre lui comme si c'était la chose la plus précieuse au monde et Annette la boîte où elle gardait tous les petits mots de son amoureux.

Le petit Pierre geignait toujours faiblement, encore plus faiblement. Il était pâle. Puis il cessa de geindre, sa mère le crut endormi.

« Pierre, réveille-toi, mon petit, réveille-toi. Tu es froid, Pierre, je t'en prie. » Pierre ne se réveilla pas, il était mort.

Régnier devant un tel spectacle est pris de remords affreux. Il n'ose pas dire « restez » aux pauvres gens. C'est trop tard et les mots s'étranglent dans sa gorge.

Il part comme un fou dans la neige en passant par Agnières. Et puis, il a peur d'une vengeance, ces Burzet sont si violents !

Avant d'arriver au petit bois, il entend une voix qui l'appelle « Régnier, Régnier ». Il court, mais la voix devient plus pressante, une drôle de voix d'enfant un peu cassée, au timbre creux, inhumain. Régnier se signe. Il ira demander conseil demain à son confesseur.

Puis il se retourne et voit à quelques mètres de lui, monté sur une mule blanche, pas plus haute qu'un mouton, un petit homme haut à peine de trois pieds qui porte des vêtements tout blancs et par-dessus un manteau d'une ouate si fine et si légère qu'on dirait de la neige.

Régnier est terrifié de voir que le petit homme a le visage de Pierre Burzet. Il devient livide, une sueur froide lui coule lentement du front. Deviendrait-il fou ?

Le petit homme se plante devant Régnier et le regardant droit dans les yeux :

« Tu as donc un cœur si dur, Régnier, pour chasser dans la neige une famille de onze enfants. Tu aimes donc tant l'argent ?

— Tu as tué le petit Burzet, tu entends, tu es damné, éternellement damné, tu l'as tué, tu l'as tué, tu l'as tué, tué – tué – tué – tué. »

Et le petit homme part en faisant piaffer sa mule. On n'entend dans la neige que le son « tué – tué – tué » qui s'éloigne.

Régnier prend ses jambes à son cou et rattrape le petit homme : « Que les Burzet restent », dit-il en tremblant, « je leur donne ma maison, je leur donne tout mon argent ».

« Que donneras-tu encore ? La vie de Pierre peut-être ? » ironise le petit homme.

« Trop tard, tu as tué Pierre Burzet, tu entends, tu l'as tué – tué – tué. »

Alors le petit homme fait piaffer sa mule. Aussitôt s'élèvent des tourbillons de neige qui gênent la marche de Régnier et fouettent son visage. Il est aveuglé. Il court à droite, à gauche, en criant « au secours ». Ses jambes chancellent.

Vers le haut de la montée, la mule piaffe de plus belle et cause une

telle tempête de neige que Régnier est renversé. Plus la mule piaffe et plus la tempête fait rage. Une eau glacée remplit son nez et ses oreilles, coule dans ses bottes, dans son dos. Il gémit, il suffoque. La mule du petit homme lui laboure le ventre et à ses oreilles, c'est toujours le même refrain :

« Les Burzet n'ont plus de maison. Toi, tu en as une, mais tu ne la reverras pas, car le petit Burzet, tu l'as tué, entends-tu, tué – tué – tué ».

Trois jours après un berger qui passait par là reconnut le corps de Régnier. « Ah ! C'est l'avare qui a chassé les Burzet et qui a tué le petit Pierre ». Et il passa son chemin.



La cloche du lac



ON loin de Sablonnières, le promeneur, les soirs de fête, peut entendre sortir des profondeurs du lac un son léger de cloches. C'est un son très pur et très doux que le vent du lac porte de vague en vague et transmet aux arbres de la forêt. Personnellement je ne l'ai jamais entendu. Il faut, pour en percevoir le son, être très jeune ou très vieux ou très amoureux. Si vous ne possédez aucun de ces trois états vous avez peu de chances d'entendre la cloche.

C'est, paraît-il, une belle cloche d'airain au battant si mobile que l'homme qui la regarde retient son souffle de peur de la mettre en branle. Elle est si polie et si joliment patinée par les ans, malgré son séjour prolongé dans les eaux, qu'une belle fille peut s'y coiffer avant de partir pour le bal.

Mais, me direz-vous, on peut donc voir cette cloche ?

On l'a vue une fois, une seule fois au siècle passé, et nos grand-mères l'ont si minutieusement décrite, que tous, au village, nous croyons avoir vu la cloche. D'ailleurs personne ne s'amuserait à la sortir du lac depuis l'histoire arrivée à Merlas.

Un soir d'été, alors que Merlas, la tête auréolée de taons, voguait parmi les nénuphars sur un radeau de sa composition, sa perche heurta un corps très dur et se brisa.

Un bruit assourdissant monta du fond du lac et Merlas manqua de tomber à l'eau. Toutes les cloches de la Chrétienté, des carillons aux gros bourdons, s'étaient donné rendez-vous et sonnaient à grosse volée. On croyait entendre les cloches de Rome et de Florence, mêlées à celles de Notre-Dame de Paris, mêlées à celles de Westminster,

mêlées aux cloches des plus petits couvents d'Andalousie ou d'Estramadure. Et si vous joignez à cela les cris de tous les nouveau-nés de Sablonnières, vous comprendrez que jamais oreilles humaines ne furent à plus dure épreuve.

Abasourdi, ne sachant plus sur quelle planète il se trouvait, n'entendant que des cloches carillonnant sans relâche à ses oreilles, Merlas répétait :

— C'est la cloche, la cloche qui me portera bonheur !

Les habitants de Sablonnières furent pris de frayeur. Les uns crurent au feu, les autres à la déclaration de guerre, les autres à la folie du marguillier. Les autres encore que Raton, le chien de Monsieur le Curé, s'était pendu à la corde du clocher et qu'il se débattait dans l'agonie. Et pourtant aucune maison ne brûlait, le pays n'était pas en danger, le marguillier fumait sa pipe en regardant ses mollets et Raton s'acharnait sur un os sans moelle.

Les eaux du lac étaient si démontées par ce branle infernal que Merlas crut se noyer par trois fois, mais il maniait la perche avec tant d'habileté, savait si bien cambrer les reins au moment voulu qu'il parvint à gagner la rive. Et puis le bonheur d'avoir trouvé cette cloche lui donnait une adresse surhumaine.

— C'est la cloche, c'est la cloche ! répétait-il béatement.

On avait toujours dit à Merlas enfant que quiconque posséderait cette cloche verrait tous ses vœux réalisés. Il se souvenait de ses nuits agitées où au prix d'efforts fantastiques, de bains dans le lac glacé, de luttes contre des poissons fabuleux, il parvenait à saisir la cloche qui, au réveil, fondait dans ses bras. La mère se penchait sur le visage de l'enfant et disait :

— Je n'aurais jamais dû te raconter cette histoire.

Merlas, en grandissant, avait peu à peu chassé la cloche de ses rêves. Il était devenu un de ces hommes au menton avancé, courageux comme un mandrin et têtue comme un cheval aragonais. Mais maintenant encore, qu'il approchait la trentaine, qu'il avait femme et enfants depuis belle lurette, il ne pouvait voguer sur le lac sans promener consciencieusement sa perche au fond des eaux, avec au dedans de lui-même un espoir invoué de rencontrer la cloche.

Donc, la rive gagnée, Merlas courut chez lui et devant sa famille étonnée prit tout ce qui traînait comme linge sale ou propre, tissus, charpie, jupons, torchons, serviettes et même les langes du bébé. La cloche faisait toujours rage. Il se mit du coton dans les oreilles, fila vers le lac, posa sa veste et, son chargement de linge sous le bras gauche, plongea. Il nageait sous l'eau comme une truite. Il trouva la cloche aisément car il l'avait repérée sous le nénuphar le plus ouvert, à gauche, dans les joncs.

En un tour de main il encapuchonna tant et si bien le battant que le

branle cessa. Sa main preste commençait par les plus fines chemises pour finir par les langes de laine qui ouatèrent définitivement le son.

Cette besogne accomplie, il se jucha sur le radeau et en un coup de perche revint à la cloche qu'il encorda habilement.

Vous devinez l'air rayonnant de Merlas, avançant vers les spectateurs la cloche à ses pieds. Merlas avait osé s'emparer de la cloche !

Tout le village rassemblé sur le bord du lac les regardait avec une crainte respectueuse. Les plus hardis caressèrent la cloche de l'index. Elle était si douce au toucher et si fraîche en ce soir d'été qu'ils la caressèrent encore. Ma grand-mère, qui n'avait que dix-sept ans à l'époque et se préparait pour le bal, s'y mira longuement. La cloche lui renvoya un visage doux et régulier au teint que la patine brunissait encore et, de ce jour, ma grand-mère sut qu'elle était belle.

Merlas, lui, posait une paume de propriétaire sur la partie la plus ventrue de la cloche et souriait en vainqueur.

Les enfants se cachaient dans les jupes de leur mère. Ils avaient peur que cette cloche infernale ne recommençât son branle et suppliaient leurs parents de ne pas approcher.

Alors survint à petits pas un monsieur très savant qui venait en vacances à Sablonnières. Il avait une barbe, un lorgnon d'or, des brodequins en fleur de vache garnis sur le côté de tant de petits boutons qu'on ne parvenait pas à les compter, même quand ce monsieur se tenait immobile. Il ne quittait jamais un col haut et dur qui ne semblait nullement le gêner.

Donc ce monsieur qui était archéologue, membre de l'institut, membre honoraire de la Société des Trois Roses et de bien d'autres sociétés dont le nom échappait à ma grand-mère, ce monsieur s'approcha, l'air visiblement intéressé. Il parla de ville abîmée dans le lac à la suite d'avalanches, de cloches des premières basiliques, de témoin sans précédent de l'art préroman et il pérora jusqu'à la nuit en se frottant les mains, improvisant déjà la merveilleuse communication qu'il allait faire à l'institut.

Il alla jusqu'à serrer Merlas dans ses bras et à l'appeler auxiliaire merveilleux de la recherche archéologique.

— Combien en voulez-vous, mon ami ? demanda l'archéologue à Merlas.

— Pardon ? interrogea Merlas, tendant son oreille dont le tympan s'était fêlé au cours de l'encapuchonnage du battant.

— Combien de louis voulez-vous en échange de la cloche ? répéta l'archéologue en d'autres termes. Je vous l'achète.

— Je ne veux pas la vendre ! s'écria Merlas, elle me portera bonheur.

— Voyons, mon ami, dit l'archéologue en tapant familièrement sur

l'épaule de Merlas, vous êtes un homme... un homme fort – après une pause – un héros.

Merlas bomba son torse et avança son menton d'un demi-pouce.

— Les petites superstitions et les histoires de bonne femme ne sont plus de votre âge, reprit l'archéologue. Qu'en ferez-vous, de votre cloche ? La mettez-vous à la cave ? au grenier ? Sur votre cheminée sous une seconde cloche ? Elle n'y tiendrait pas. Et votre entêtement priverait la science archéologique d'un témoin sans précédent. Sans précédent, répéta l'archéologue en clignant précipitamment de son œil droit, tic qui lui était familier. Venez chez moi demain matin au lever du soleil. Je vous compterai cent louis. Cent louis, entendez-vous ? Merlas tendit une main molle à l'archéologue et le marché fut conclu.

Tandis que le soleil mirait ses derniers feux sur le ventre de la cloche muette et pansue, l'archéologue fit quérir une charrette à bras où fut hissée sur un matelas la précieuse trouvaille.

Les enfants précédaient la charrette en sautillant et ôtaient les pierres du chemin avant le passage des roues.

Derrière la cloche marchait monsieur le Curé, le goupillon à la main. Un pli soucieux barrait son front. Il suspectait quelque diablerie et après réflexion ne voulait accorder sa bénédiction sans l'autorisation de Monseigneur l'Évêque.

Derrière Monsieur le Curé, Merlas et monsieur l'archéologue marchaient côte à côte.

Merlas faisait de merveilleux projets d'avenir. Il voyait sa porcherie réparée avec un toit d'ardoises toutes bleues. Il voyait une paire de bœufs dans son étable, des bœufs encore plus forts que ceux de Monsieur le Maire, capables de charger tout le regain en un seul voyage. Il voyait une robe neuve à sa femme et un joli bonnet tuyauté. Il voyait dans sa cuisine un grand buffet tout sculpté. Il voyait son petit Louis, si bon élève, fréquentant plus tard la Faculté de Grenoble. Il en voyait des choses...

Monsieur l'archéologue clignait précipitamment de l'œil droit et faisait déjà dans sa tête un brouillon de lettre pour Monsieur l'Archiviste paléographe et Monsieur le Conservateur du musée de Grenoble.

Puis venaient les enfants de chœur qui faisaient des grimaces et imitaient le tic de l'Archéologue.

Puis venaient les femmes jacassantes.

Les hommes fermaient la marche avec un air narquois. Que d'histoires pour une cloche, semblaient-ils dire !

Avec mille précautions la cloche fut déposée dans le salon de l'Archéologue sur un lit de velours rouge. Comme une mouche irrespectueuse avait souillé le flanc de la cloche, l'Archéologue imbiba un coton d'eau tiède et délicatement, le souffle suspendu, effaça la

soiilure. On ferma les volets de la pièce, on tira les doubles rideaux à pompons et cric et crac on tourna la clef dans la serrure.

Comme, le lendemain matin, Merlas, revêtu de son gilet fleuri, s'apprêtait à empocher les cent louis, il vit l'Archéologue anéanti sur un banc du jardin. Son œil droit clignait à une cadence folle. Son œil gauche au regard myope faisait peine à voir. Le lorgnon gisait dans l'herbe verte.

Le pauvre homme répétait :

— Ma cloche est envolée. Mes lettres sont parties. Que vont penser Monsieur l'Archiviste paléographe et Monsieur le conservateur du musée !

Merlas tourna son chapeau dans ses mains suivant le sens des aiguilles d'une montre. Puis il le tourna dans le sens contraire des aiguilles d'une montre.

— C'est ma faute, dit Merlas à mi-voix. Je n'aurais pas dû vendre la cloche.

Il regagna lentement sa maison, laissant tomber un à un derrière lui ses rêves de vie meilleure :

— Adieu tuiles bleues, bœufs roux, robe neuve et buffet sculpté. Petit Louis travaillera aux champs comme moi !

À la maison sa femme n'avait plus de jupons, ses enfants n'avaient point de langes, point de torchons pour s'essuyer les mains, point de chiffons pour faire reluire la maie.

Le lendemain, qui était la fête de la Sainte-Vierge, on entendit au soir sortir des profondeurs du lac un son léger de cloches. Merlas se signa et Monsieur l'Archéologue se signa et tout le village se signa. De ce jour Merlas ne s'aventura plus sur le lac en radeau. De ce jour Monsieur l'Archéologue cessa ses recherches sur les cloches des premières basiliques.

Seuls les gens très jeunes ou très vieux ou très amoureux entendent encore les soirs de fête un son très pur et très doux, que le vent du lac porte de vague en vague et transmet aux arbres de la forêt.

Catherine et le Chevalier Blanc



L est à Domène une église en ruines vieille de plus de sept siècles. Les murs seuls sont demeurés et dressent vers le ciel leurs hauts pilastres et leurs arcades en ogives.

Pourtant une petite chapelle latérale, datant du quinzième siècle, est encore couverte de voûtes élégantes et solides. C'est là que se réfugia la vieille Catherine après la mort de Monsieur Brunel. Retenez bien la description des peintures qui restent sur les murs, car c'est très important pour comprendre l'histoire.

À gauche, en entrant dans la chapelle, on aperçoit un Christ en majesté, le sceptre à la main, encadré de deux anges agenouillés. C'est un Dieu terrible et justicier qui, le moment venu, ne laissera passer aucune peccadille.

À droite, faisant face au Christ, un chevalier, le chef nu, les mains jointes, est agenouillé dans l'attitude de la prière ou plutôt était agenouillé, car il ne reste guère aujourd'hui que les lourdes draperies rouges du manteau jeté sur ses épaules. Ses longues mains et son mince visage pâle se détachaient sur un mur ocre, ses yeux noirs flamboyaient. On l'appelait le Chevalier Blanc, surnom donné à Antoine d'Arces, Seigneur de Domène, qui devint vice-roi d'Écosse. Et les vieux Domenois racontent encore comment le Chevalier Blanc perdit ses yeux.

C'est la vieille Catherine qui a aveuglé le Chevalier Blanc, autant vous le dire tout de suite. Elle l'a aveuglé avec sa cuillère en s'y reprenant par trois fois.

Catherine était servante chez Monsieur Brunel depuis l'âge de

quatorze ans. Monsieur Brunel n'était pas un maître pis que les autres. Non, Monsieur Brunel n'était pas méchant mais il avait la pituite. Je ne sais si vous-même êtes pituitaire ou si vous avez un pituitaire dans votre entourage, mais c'est une bien triste maladie qui rend aigre, hérissé, insomniaux et ronchon. Depuis le lever du jour jusqu'au coucher du soleil, Monsieur Brunel appelait : « Catherine, ma tisane est froide ! Catherine, la porte grince ! Catherine, ma pommade ! Catherine, j'ai le soleil dans l'œil ! Catherine, compte-moi cinquante-trois gouttes en tenant le compte-goutte bien vertical !... »

Catherine faisait la sourde oreille et ne montait l'escalier qu'une fois sur deux, mais cette fois suffisait à essouffler son cœur et à faire enfler ses jambes.

— Catherine, si tu ne viens pas tu seras déshéritée, criait Monsieur Brunel, les mains en porte-voix.

— Qu'importe, répondait Catherine en levant au ciel ses vieilles mains déformées par les lessives, je mourrai avant vous.

Monsieur Brunel n'enterra pas Catherine. C'est elle qui, un matin brumeux d'automne suivit, en pleurant, le convoi du pituitaire. Entre ses larmes elle répétait :

— Il était devenu si gentil les derniers temps et si peu exigeant, comme un petit enfant !

Le pituitaire n'avait rien laissé à Catherine.

Un neveu arriva de Paris pour la succession. Il avait une perle à sa cravate, sentait l'eau de Cologne et avait l'air pressé.

Il fit vendre la petite propriété de Monsieur Brunel et assura Catherine de toute son affection.

Catherine comprit qu'il fallait quitter cette maison où elle vivait depuis soixante-six ans et qui était un peu la sienne. Elle n'y avait guère vécu heureuse, toujours occupée à satisfaire les exigences et les caprices du malade (on n'avait jamais connu Monsieur Brunel sans sa pituite ; il avait dû naître pituitaire). Mais Catherine ne s'était jamais posé la question du bonheur. Elle était habituée à ce maître et à cette maison. Devoir quitter ce maître, puis cette maison, fut pour elle un immense chagrin.

Alors Catherine prit son fichu et sa cassette. C'est là qu'elle enfermait ses très petites économies et la lettre toute jaune d'un fiancé mort à la guerre, il y a bien longtemps. Une lettre qu'elle n'avait jamais lue car elle ne savait pas lire. Elle quitta la maison Brunel en redressant sa vieille tête branlante et ne se retourna pas par crainte de pleurer.

Catherine avait un frère cadet qui l'aurait recueillie volontiers, mais la belle-sœur était une femme à histoires.

Catherine avait sa cousine Eulalie, qui avait besoin d'aide, mais comme un commencement de pituite semblait se déclarer...

— Des pituitaires, je n'en veux plus, clama Catherine à voix haute et intelligible.

Alors Catherine se souvint de la vieille église tout là-bas près du cimetière, de la chapelle encore couverte et elle résolut d'aller s'y installer.

— Voyons, Catherine, dirent les voisins, ce n'est pas convenable d'habiter avec le Christ du Jugement dernier et avec Antoine d'Arces. Réfléchissez un peu.

— Je ne crains rien, répondit Catherine ; une pauvre femme comme moi, qui n'a jamais fait de mal à personne, n'a pas peur du bon Dieu. Quant au Chevalier Blanc, il est mort depuis longtemps et ne risque pas de me chercher querelle.

Catherine fit creuser dans la chapelle un trou de cheminée, balaya soigneusement les dalles, installa une marmite, se fit apporter quelques fagots par les enfants du voisinage et, à la tombée du jour, alluma un bon feu. Les flammes éclairèrent le Chevalier Blanc qui de ses yeux ronds et noirs fixa Catherine.

— Bah ! dit-elle, je m'y habituerai.

Alors elle éplucha ses légumes en pensant à sa mère qu'elle avait peu connue, à la main du fiancé mort à la guerre. Catherine ne se souvenait que de sa main, une main grande et brune faite pour caresser et pour tenir l'outil. Elle pensa aux appels de Monsieur Brunel :

— Catherine, ma tisane, Catherine, ma pommade, Catherine, j'ai le soleil dans l'œil, Catherine...

Elle plongea les légumes dans l'eau bouillante puis écouta la marmite chanter.

C'est long à cuire, une soupe. Un gros rat lui flaira les sabots puis disparut sous l'autel. Catherine regarda saint Pierre dans sa niche. Saint Pierre lui sourit. Elle regarda les Saints Évêques qui avaient l'air indifférent. Elle regarda le Christ en majesté. Le Christ en majesté n'avait pas l'air commode, mais elle savait bien que cet air-là n'était pas pour elle. Il était réservé aux damnés. Elle regarda le Chevalier Blanc, qui, de ses yeux ronds et noirs, la fixa avec une effronterie jamais enregistrée sur une peinture murale.

— Il commence à m'énerver, pensa Catherine.

Comme la soupe était cuite, elle s'en versa une écuelle et, tournant le dos au Chevalier Blanc, mangea avec une feinte tranquillité.

Elle s'en versa une seconde assiettée, se coucha sur la paille et s'endormit.

La sarabande des rats la réveilla brusquement au milieu de la nuit et, à la lueur des dernières braises, que vit-elle ? Le Chevalier Blanc roulant des yeux fulgurants dans sa direction. Catherine poussa un cri, se voila le visage avec sa chemise et tremblante, épouvantée, ne put

retrouver le sommeil. D'ailleurs il faisait grand vent cette nuit-là et des pierres tombaient de la nef avec un fracas épouvantable. Saint Pierre eut un soubresaut dans sa niche, pivota sur son axe et, l'air égaré, tomba clef la première sur les dalles, où il se brisa comme un vase.

Si saint Pierre faiblit, pensa Catherine, que vont faire les Saints Évêques ?

Les Saints Évêques tenaient bon. Ils branlaient un peu de la crosse et de la mitre mais se refusaient à quitter leur niche.

Avec le vent, s'engouffrait dans la chapelle une de ces brumes froides et insinuantes, comme seule la vallée de l'Isère en connaît à l'automne.

Catherine, les yeux clos, frissonnait sur sa paillasse en attendant le petit matin, un petit matin qui n'en finissait pas d'arriver à travers le vitrail éteint.

Enfin le vitrail s'illumina peu à peu. Quand ses bleus, ses rouges et ses ors flamboyèrent, Catherine se leva. Elle ranima son feu et fit réchauffer la soupe de la veille. Mais en versant dans son écuelle le liquide bouillant, une chauve-souris la frôla. Elle eut alors un geste maladroit et répandit sur son tablier le contenu de la marmite. Le Chevalier Blanc éclata de rire avec un air de moquerie méchante.

Catherine le menaça de sa cuillère en criant :

— J'en ai assez de toi ! Je ne peux plus te voir. Continue ta prière au lieu de me regarder.

Haut perché, dominant Catherine, le Chevalier Blanc ricana de plus belle. Mais comment faire pour l'attraper ?

Catherine alla trouver ses vieilles amies :

— Venez m'aider. Je ne supporte plus le regard d'Antoine d'Arces.

Les Doménois rirent bien de l'aventure mais lui prêtèrent une échelle.

Catherine était encore agile malgré ses quatre-vingts ans bien sonnés (c'était elle qui montait aux arbres et cueillait les pommes de Monsieur Brunel). Alors prenant sa cuillère à pot, elle monta à l'échelle et pan, pan, pan, en trois coups elle aveugla le Chevalier. Les yeux noirs et ronds s'effritèrent sur les dalles, laissant à leur place un plâtre blanc et jaunâtre.

Et c'est comme ça que la vieille Catherine a aveuglé le Chevalier Blanc.

De ce jour elle eut la paix et rien ne vint troubler sa quiétude. Elle vécut encore de nombreuses années, pensant à sa mère qu'elle avait peu connue, à son fiancé mort à la guerre et aux appels de Monsieur Brunel :

— Catherine, ma tisane, Catherine, ma pommade, Catherine, j'ai le soleil dans l'œil, Catherine...



Bazin la Lune



AZIN n'aimait pas travailler, Bazin ne gagnait pas un sou et cependant Bazin était gras. Il vivait d'ingénieuses maraudes, de menus larcins longuement prémédités, mais personne n'avait jamais réussi à le prendre sur le fait.

« Prouvez-le », disait sa femme, la Rose. « Prouvez-le que Bazin est un maraudeur. »

Prendre Bazin la main dans le sac n'était pas possible, et c'est là que le bât blessait les habitants de Corenc. Si la lune ne s'en était pas mêlée, je crois que Bazin promènerait encore sa bedaine par les rues du village.

Parfois Bazin volait une poule. Il avait une façon fort habile de lui tordre le cou sans la faire crier. Ensuite il l'enrobait de glaise qu'il faisait durcir sur un feu de pins. Quand, de sa hache il cassait la coque, les plumes étaient agglutinées à la glaise. Une fois enterrées les preuves du larcin, il apportait la poule à sa femme qui se hâtait de la découper et de la mettre à la cocotte.

« Ça sent bon chez vous », disait la voisine d'un air perfide.

« Oh ! oui », répondit la Rose. « Nous avons tué une poule et elle est en train de mitonner. Voulez-vous la recette ? C'est une des mes sœurs mariée dans le Morvandiau qui me l'a enseignée. »

Alors la Rose se penchait sur la cocotte odorante et tendait à sa voisine, qui ouvrait déjà la bouche, un morceau de croupion moelleux et fondant. Mais comme rien ne ressemble plus à un croupion qu'un autre croupion, la voisine n'osait accuser Bazin. Et puis Rose avait l'air si naturelle et donnante avec ça. Elle faisait goûter sa cuisine avec tant

de bonne grâce !

« Ce doit être le renard qui a volé la poule », disait la voisine en partant. « C'est sûrement le renard. »

Bazin, les lendemains de vogue, était toujours ivre. Vous croyez sans doute qu'il se ruinait au comptoir des boissons ? Naïfs que vous êtes ! Tant que durait la fête Bazin restait à son balcon qui donnait sur la place, mais il avait toujours à la portée de la main de gros sucres attachés à de longs fils gris pâle. Dès que l'attention du public était attirée par un bateleur ou un bonimenteur, notre Bazin dirigeait sa ligne dans les petits verres d'eau-de-vie aussitôt absorbés par le sucre.

Quand les hommes revenaient au comptoir le contenu des verres s'était évaporé. « Quel soleil ! » disaient-ils en s'épongeant. « Il assécherait l'Isère et le Drac ! »

Bazin, la bouche gorgée de sucre alcoolisé, souriait au balcon.

Un jour de marché, une heure après midi, alors que les forains, leur étal recouvert d'une bâche, se restauraient à l'auberge de la Pie Borgne, Bazin eut la bonne idée de prendre à pleins bras les pièces de drap et de faire irruption dans l'auberge en criant :

« Au voleur ! au voleur ! Où est le marchand de drap ? Ah ! les chenapans ! Les chenapans ! J'ai pu sauver tout ça ! »

Il suait, il soufflait, il hoquetait. Le chapeau de travers, la blouse en loques, il répétait sans cesse :

« Ils m'auraient presque tué... Les chenapans ! Les chenapans ! »

Le marchand, trop content d'avoir ses tissus sauvés, offrit à l'héroïque Bazin un bon déjeuner et trois aunes de drap d'Elbeuf. Et c'est depuis ce jour que Bazin et Rose sont les plus élégants du village.

Bazin avait même habitué son chien Faraud à la maraude. À l'aide d'un vieux jambon et d'une saucisse rance pendus au plafond, il l'avait dressé longtemps et patiemment.

Aux mots de « Faraud, le maître a faim », l'animal devait, d'un bond, se précipiter sur la proie. Si Faraud ramenait le jambon intact, il était récompensé par des sucres. S'il entamait sa proie, s'il était lent ou maladroit, il était battu et devait jeûner à la cave. Et c'est ainsi que Faraud devint le meilleur complice de Bazin.

Un soir que Bazin et Rose prenaient le frais sur le balcon, ils entendirent les voisins chuchoter :

« Le Vicomte de Saint-Laurent ne va pas inviter les petites gens comme nous à ses noces d'argent. Rien que des châtelains des environs, les gros propriétaires, peut-être le médecin et encore... »

Comme Bazin et Rose devaient, eux aussi, fêter leur anniversaire de mariage ou plus exactement leur noces de fer blanc, Bazin glissa dans l'oreille de sa femme :

« Nous les inviterons le même jour et, nous aussi, Rose, nous ferons ripaille », et il ajouta plus bas « avec l'aide de Faraud ».

Le lendemain, Bazin invita ses amis, Joseph Dutu, Xavier le Sacristain, la Marie, Martingot, les sœurs Jaubert, la Sophie, le Jean-Pierre et tous les voisins furent surpris.

Chacun se demandait : « Mais où Bazin prend-il l'argent ? Pour sûr qu'il a hérité ».

Le jour du repas d'anniversaire, les invités en grande toilette commençaient à envahir la maison quand Bazin se pencha sur son chien. Il lui montra la direction du château : « Faraud, le maître a faim », cria-t-il.

L'animal qui jeûnait depuis la veille, sauta d'un bond. Il fila et traversa la place publique, les champs et le parc de Saint-Laurent à une allure telle que bêtes et gens se rangèrent sur son passage en poussant des cris.

Arrivé à la cuisine du château, il cogna du museau la porte fermée. Qu'importe ! Il sauta par la fenêtre, retomba avec fracas sur une table chargée d'assiettes, pour rebondir sur une autre où le maître d'hôtel avait posé le pâté croustillant et doré destiné à la table des maîtres et, le pâté dans la gueule, repartit par le même chemin.

Trois servantes se pâmèrent. Un valet se signa. Le maître d'hôtel, blessé au front par les éclats de vaisselle, étanchait son sang avec un napperon.

« C'est le diable ! » criaient les cuisiniers plus rouges que braise. « C'est Satan. On m'avait bien dit qu'il paraissait sous forme d'un chien noir aux yeux sanglants. »

Un valet alla informer Monsieur de Saint-Laurent que Lucifer en personne, ayant dérobé le pâté de Monsieur le Vicomte, Célestin, le maître d'hôtel, quand il serait remis de son trouble et de ses blessures, passerait au service suivant.

« L'impudent ! » répondit Monsieur de Saint-Laurent.

Il s'excusa auprès de ses invités, se leva et courut à la cuisine où toute la valetaille à genoux pria pour conjurer le mauvais sort.

« Êtes-vous fous ? » tonna le maître. « Mille coups de bâtons devraient être le prix d'une pareille effronterie ! Vous avez mangé le pâté, coquins ! le jour de mes noces d'argent ! »

Mais devant les blessures du maître d'hôtel et la panique véritable du regard des servantes, Monsieur de Saint-Laurent dut convenir qu'un événement extraordinaire était survenu à la cuisine. Il ne croyait ni aux esprits ni au diable et examinait avec soin les dégâts, espérant en éclaircir la cause. Comme il mesurait les empreintes laissées par l'animal sur une motte de beurre, un grand fracas retentit dans la cheminée et Faraud couvert de suie, plus diabolique que jamais, rebondit à quelques mètres de l'âtre, renversant sur son passage Monsieur de Saint-Laurent qui tomba la face la première dans une jatte de crème. Faraud se saisit d'un canard qu'il maintint dans ses

crocs et c'est par la porte entr'ouverte que cette fois le satanique animal disparut.

Tout tremblant, le visage barbouillé de crème fraîche, Monsieur de Saint-Laurent, peu soucieux du ridicule, rejoignit la salle à manger.

« Adeline ! Adeline ! » appelait le malheureux. « C'est le diable. »

Alors la Vicomtesse de Saint-Laurent se précipita dans les bras de son mari :

« Adhémar ! Adhémar ! » répétait-elle. « Quelle épreuve ! Mon Dieu ! Quelle épreuve ! »

Ils pleuraient, ils se cajolaient. La Vicomtesse, fort friande de crème fraîche, se régala sur les joues du Vicomte.

Les invités contemplaient ce spectacle avec attendrissement. Le perceuteur, homme plein de tact et de délicatesse, proposa aux convives de se retirer et de laisser le couple de Saint-Laurent se remettre de ses rudes émotions. Alors dans un bruissement étouffé de soie, le ventre creux, chacun regagna sa demeure.

Chez Bazin, ce n'étaient que rires autour du pâté croustillant.

« Vous vous chargerez des vins », avait dit la Rose et chaque convive avait fait suivre qui sa barrique, qui sa gourde, qui sa dame-jeanne, qui sa bouteille pansue.

Martingot, après avoir bu quelques pintes, riait à tout propos en découvrant une gencive où s'attardaient quelques dents branlantes, des dents si noires et si ébréchées qu'on ne regrettait pas celles qui manquaient.

Il y avait Marie, une fille de ferme aux mains puissantes, rougies par les durs travaux. La pauvre Marie ne prenait pas souvent de repos et elle était si contente d'être assise à côté du grand Léon !

Un bon garçon, ce grand Léon ! Il n'aurait pas fait de mal à un hanneton !

Il y avait Joseph Dutu, un drôle plein d'esprit qui faisait fuser les calembours et rire tout le monde. Personne ne savait où il allait chercher toutes ces fadaises. Il lançait des compliments aux Dames et appelait Rose Bazin « la fleur de Corenc ».

Il y avait Xavier le Sacristain, à qui la fréquentation des lieux saints avait donné une douceur et une distinction peu communes. Il parlait bas comme à l'église, mangeait très lentement et s'écartait volontiers de la table pour montrer ses mollets galbés de coton. Il était le seul convive à ne pas manger le pâté avec ses doigts.

Il y avait les sœurs Jaubert, deux jumelles qui approchaient de la quarantaine et se désolaient de ne pas avoir encore de maris. Elles avaient le même nez pointu, le même regard myope et un peu triste, et dans le pâté elles méprisaient également les truffes.

Il y avait Jean-Pierre, Sophie et j'en passe, tous aimant le vin et la bonne chère.

À peine Xavier le Sacristain avait-il achevé délicatement son pâté que Bazin allait sur le pas de sa porte accueillir Faraud qui, triomphant, apportait le canard.

Après le canard, ce fut le gigot, le gibier, enfin arrivèrent les pâtisseries, les bugnes, les rissoles...

Il suffisait à Bazin de crier « Faraud, le maître a faim » pour qu'aussitôt le chien filât au château de Saint-Laurent où, dans la cuisine abandonnée par les serviteurs, il enlevait un nouveau trophée. La tâche était aisée, trop aisée presque...

Chez Bazin la fête battait son plein. Une jumelle Jaubert (on ne sut jamais laquelle) chantait debout derrière sa chaise en regardant Xavier :

Pour moi j'irai dans un bois solitaire
Finir mes jours à l'ombre d'un rocher
Sur ce rocher le rossignol y chante
Soir et matin à la pointe du jour
Et il nous dit dans son joli langage...

La voix de soprane de la jumelle charma tant et si bien le doux sacristain qu'ils se marièrent aux noix. D'ailleurs Xavier ne sut jamais laquelle des deux sœurs Jaubert il avait prise.

Martingot dit à la vieille Sophie combien elle était belle à vingt ans. Si elle avait eu une paire de bœufs il l'aurait volontiers épousée, mais feu son père, le vieil Augustin, lui répétait sans cesse :

« Si tu prends Sophie, c'est la misère. Si encore Sophie avait des bœufs... » et il n'avait pas osé contrarier son père. Ces souvenirs leur mouillèrent les yeux.

Quand, tard dans la nuit, la tête farcie de chansons et de bonnes histoires, la démarche un peu hésitante, les convives regagnèrent leur demeure, ils répétaient sans cesse : « Quels braves gens, ces Bazin ! Nous étions sots de croire les histoires qui couraient sur leur compte ! Ce sont les plus honnêtes gens de Corenc ! »

Et la faveur des Bazin alla ainsi toujours croissant dans le village jusqu'à la Saint-Jean.

Ce jour-là, Rose ranimait le feu avec quelques brindilles de bois vert qui crépitaient et répandaient une odeur âcre.

« La soupe ne sera pas bientôt cuite ? » cria Bazin. « J'ai faim. »

« Mon pauvre homme », dit Rose. « Je n'ai plus de bois sec. C'est pourquoi ma soupe ne cuit pas. »

Alors Bazin se leva et l'œil rivé sur le pavé il arpenta la pièce à grandes enjambées.

Quand Bazin réfléchissait, Rose s'asseyait sur une chaise basse près

du feu. La tête dans les épaules, les pieds sous les barreaux, le chien Faraud dans les bras, elle se faisait toute petite afin de ne pas interrompre les méditations du maître.

Comme Bazin avait déjà fait douze allées et treize venues, Rose vit le visage de son époux s'éclaircir d'un large sourire qui rejoignait les oreilles. Ses yeux se mirent à pétiller, ses pieds à scander une gavotte imaginaire en se dirigeant vers l'armoire. Là, Bazin décrocha son pantalon et sa blouse noire, son sayon. Il les revêtit prestement et embrassa Rose. Il partit d'un bon pas vers le Mont Saint-Eynard où s'étagaient les bûchers de la Saint-Jean que Martingot était chargé d'allumer.

Après un quart d'heure de marche, Bazin atteignit les premiers tas de fagots gardés par des bergers. Il les contourna sans faire de bruit et grimpa plus avant dans l'espoir de prendre discrètement des fagots préparés pour le bûcher.

Hélas ! Tous les bûchers étaient gardés par des bergers qui appelaient :

Tu dors Martingot ?
Martingot es-tu en bas ?
Martingot es-tu en haut ?

Ce paresseux de Martingot devait dormir dans quelque sapinière.

Alors les bergers allumèrent les feux et la bonne odeur de résine brûlée parfuma la montagne.

Seul l'extrême sommet du mont Saint-Eynard n'était pas illuminé et Bazin y grimpa bien vite. En chemin il entendit l'écho appeler :

Martingot es-tu en bas ?
Martingot es-tu en haut ?

Bazin se hâta. Au craquement de ses pas les bergers crurent entendre Martingot et appelèrent de plus belle.

La pleine lune qui se levait au-dessus de la montagne lui montra le chemin.

« Passe par là, Bazin, tu iras plus vite. Tu les auras, tes fagots ! »

La lune souriait à Bazin et Bazin souriait à la lune en suivant ses rayons.

Cependant les voix reprenaient à la cantonade : « Martingot es-tu en haut ? Martingot es-tu en bas ? »

La lune s'inclina vers Bazin et lui souffla dans le creux de l'oreille : « Réponds ! réponds ! Bazin ! Tu vas les avoir, tes fagots ! Tu auras

chaud cet hiver. Tu cuiras des bonnes poules ! »

Et Bazin répondit : « Je suis là ! » imitant de son mieux la grosse voix de Martingot.

Cependant les bergers se faisaient plus pressants :

Martingot es-tu en bas ?

Martingot es-tu en haut ?

« Ne réponds plus maintenant », dit la lune à Bazin « dépêche-toi, dépêche-toi. Monte plus vite. Je vais t'aider. Monte sur ce rayon ».

Tandis que Bazin s'agrippait au rayon, les bergers se rapprochaient en criant :

Martingot es-tu en bas ?

Martingot es-tu en haut ?

Alors la lune tira, tira si fort qu'elle avala Bazin.

Pelotonnée sur sa chaise près de l'âtre, Rose attendit Bazin qui ne devait plus jamais revenir.

Un soir pourtant elle se pencha à la fenêtre et aperçut un visage d'homme. Elle poussa un cri.

L'homme, c'était Bazin, pardi, Bazin la Lune.

Il n'aurait jamais cru ça, Bazin, de « Bazin le Maraudeur » devenir « Bazin la Lune ».



1 Corneille, en langue dialectale.

2 Déesse adorée par les nains.

3 Les Sarrazins ont-ils conquis le Dauphiné ?

Les historiens en doutent. Mais le fait est que plusieurs tours en ruines sont appelées « Tours Sarrazines » et que depuis des siècles les vagabonds s'abritent dans des « Grottes Sarrazines ». Ces grottes ne seraient autres que les orifices des mines d'argent et de fer exploitées autrefois par les Maures.

De nombreuses légendes courent sur les richesses fabuleuses des Émirs et le luxe dont ils aimaient à s'entourer.

D'autres légendes narrent les combats cruels que se livrèrent Francs et Sarrazins. Les Francs y sont représentés comme des chevaliers hardis et loyaux, pleins de courage et d'endurance, les Maures comme des êtres raffinés mais également fougueux au combat.

Voici l'histoire tragique d'Abdul Jeid et celle plus douce de Pierre et Florence, que les Dauphinois aiment conter aux veillées.